

Orients
Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales
Février 2011

Directeur de la publication : Françoise MOREUX

issn 2100-2096

Les opinions exprimées dans les articles n'engagent que les auteurs

Graphisme et mise en pages : Soledad MUNOZ GOUET

Association des anciens élèves et amis
des langues orientales
fondée en 1927

Orients

Bulletin de l'association des anciens élèves
et amis des langues orientales

Février 2011

Table des matières

Éditorial (Françoise MOREUX) 11

Actualités

Hommage à André TRAVERT (Françoise MOREUX et Serge TRAVERT)..... 17
Journée culturelle Cambodge (Alain FOREST)..... 23
Festival Shadows (Flora LICHAA)..... 25
Projection du film *The Bride* (Françoise MOREUX) 27
Hommage à Sophie KESSLER-MESGUICH (Yohanan LAMBERT) 29
Création à Moscou de l'opéra *La Cerisaie* (Philippe FÉNELON) 31
La fin de l'année croisée France-Russie 2010 (Françoise BARRY)..... 35

Histoire

Raison d'État et génie de la nation (Tóth FERENC)..... 39

Conférences

Les provinces russes et la crise économique (Nathalia LAPINA)..... 77
Les Peuls et le regard français XVIII^e – XX^e siècles (Anna PONDOPOULO) 89

Littérature

Les Massaïs dans les romans occidentaux (Ursula CHENU)..... 99
De l'égoïsme chez les Arabes (Emmanuel H. DE BRYE DONNELLY).. 103

Recensions

L'art de la sieste et de la quiétude..... 119
Az ismeretlen Sauvageot..... 120
Cent un ghazals amoureux..... 121
La Chine en dix mots..... 123
Ma vie..... 124
Mystiques et vagabonds en islam 125
La Parole de Dieu dans le patrimoine syriaque..... 126
La petite fille au fond du jardin..... 127
Les quatre saisons de Monsieur Wu..... 129
La Russie menace-t-elle l'Occident ?..... 130

<i>La Russie et la tentation de l'Orient</i>	131
<i>La sonate à Kreutzer</i>	133

In memoriam

Pierre GENTELLE (Françoise BARRY et Catherine MEUWESE)	137
Gérard TROUPEAU (Yohanan LAMBERT)	140
Jacques DARS (Catherine MEUWESE)	141

Éditorial

L'un des objectifs de notre association est de favoriser le rayonnement de l'INALCO et la connaissance des langues et des civilisations qui y sont enseignées. Il me semble que notre bulletin *Orients* s'y emploie remarquablement.

À cet effet, je veux dire toute ma gratitude aux divers rédacteurs, relecteurs, correcteurs et contributeurs de toutes sortes, qui ne ménagent ni leur temps ni leur énergie pour que trois numéros de plus de cent pages vous soient délivrés chaque année dans une périodicité désormais régulière. Dois-je rappeler, car il semble que tout le monde n'en ait pas réellement conscience, que ces tâches ne sont nullement rémunérées et que tous les membres du Conseil d'administration sont des bénévoles ?

Le présent *Orients* de février retrace de nombreux événements ou activités dans lesquels des anciens élèves se sont distingués. Notre rubrique **Actualités** vous permettra ainsi de découvrir :

- l'hommage rendu à André TRAVERT au Service des Archives diplomatiques,
- la journée culturelle Cambodge à l'INALCO,
- le festival Shadows du cinéma indépendant chinois avec une projection-débat au sein de l'INALCO,
- le colloque à la mémoire de Sophie KESSLER-MESGUICH,
- la création à Moscou de l'opéra *La Cerisaie* de Philippe FÉNELON,
- la clôture de l'année France-Russie.

La rubrique **Conférences**, qui a pour but de permettre, à ceux qui n'ont pu venir jusque dans les salons de la rue de Lille, de prendre connaissance de ce qui a été dispensé par les conférenciers. Les sujets, vous le constaterez, sont variés et peuvent intéresser tous publics :

- les provinces russes et la crise économique, par Nathalia LAPINA,

- le Tamil Nadu et le territoire de Pondichéry – hier et aujourd'hui, par Joseph MOUDIAPPANADIN. (Celui-ci a fait une mauvaise chute début décembre sur les trottoirs enneigés de Dauphine. Immobilisé pendant six semaines avec le poignet droit cassé, il n'a donc pas été en mesure de nous transmettre son intervention. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement,
- le regard français sur les Peuls par Anna PONDOPOULO.

À noter que cette dernière conférence marquait un événement de taille, puisque elle mettait en exergue le continent africain, peu présent dans nos activités jusqu'à maintenant.

Et comme un bonheur n'arrive jamais seul, nous accueillons également, dans nos pages **Littérature**, un texte concernant le peuple Massaï, rédigé par une étudiante de swahili, Ursula CHENU, qui est rédactrice du Journal *Langues zOne*. En effet, nous amorçons un échange que nous efforcerons de rendre systématique entre ce journal très populaire des étudiants et notre bulletin *Orients*.

Notre ami Emmanuel H. DE BRYE DONNELLY publie un conte fort original dans lequel nous retrouvons ses passions : Lisbonne, les Arabes et les Juifs.

La rubrique **Histoire** nous permet de découvrir une page d'histoire militaire de la Hongrie à travers un manuscrit écrit en français, par le comte François Maurice DE LACY, vers 1770, et retrouvé aux Archives Militaires de Vienne (*Kriegsarchiv*) par Tóth FERENC, ancien élève de l'INALCO et professeur à Szombathely, ville de Hongrie, située près de la frontière autrichienne, dans le comitat de Vas.

Notre rubrique **In memoriam**, que nous préférierions vide bien sûr, évoque la mémoire de trois éminents personnages : Gérard TROUPEAU, professeur d'arabe et spécialiste du christianisme arabe, qui fut membre de notre Conseil d'Administration pendant de longues années ; Pierre GENTELLE, géographe sinologue, qui est intervenu plusieurs fois pour des conférences et tout récemment le célèbre sinologue Jacques DARS.

Des anciens élèves vivant à l'étranger ou ayant suivi un cursus spécifique commun à l'INALCO ont émis le souhait de se constituer en « sections » de notre association. Bien que cette initiative soit encore à l'état embryonnaire, nous nous attacherons à donner tout son poids à cette nouvelle forme d'adhésion.

Je me sens obligée de vous faire part des difficultés énormes que nous avons rencontrées, notamment en matière d'incompatibilités informatiques, pour la confection de notre **annuaire**. Au cours des décennies passées, aucun travail de fond n'a été conservé et nous devons donc, avec nos moyens et dans la limite de nos disponibilités, procéder à une saisie nouvelle et complète de tous les éléments fournis dans les fiches. Pour ceux qui seraient inquiets de ces éléments les concernant, je rappelle que :

- seuls les adhérents à l'association figureront dans ce nouvel annuaire : vous ne retrouverez pas les listes fournies par l'établissement, comme dans les versions précédentes
- nous respectons en tous points les consignes de la CNIL et seuls seront portés à la connaissance du public les renseignements qui auront fait l'objet d'une mention spécifique, comme il l'est précisé sur les fiches que nous vous avons fournies.

Le premier **voyage** organisé par l'association s'est parfaitement déroulé. Les seize personnes qui constituaient ce premier groupe vous feront part dans notre bulletin de juin de leurs impressions du Tamil Nadu, mot qu'ils prononcent tous désormais correctement, avec le 'd' rétroflexe...

Enfin, vous avez déjà été avisés des activités proposées en janvier et février et la convocation à notre **Assemblée Générale** vous est déjà parvenue. Notez bien que l'AG de cette année sera la dernière qui se tiendra dans les salons de la rue de Lille. Il sera donc très important de réserver sa place, mercredi 9 mars.

Dans l'attente de vous y retrouver,

La présidente
Françoise MOREUX

Les enfants d'André TRAVERT, Liliane BORSUK-TRAVERT, Serge et Marc, ont fait don en 2009 de tous les documents de leur père à la Direction des Archives du Ministère des Affaires Étrangères, comme ils l'avaient fait en 1995 au Musée Guimet pour une considérable collection d'enregistrements musicaux, témoignages d'une vie consacrée presque uniquement à la Chine, à une période charnière de la grande Histoire.

Diplômé des Langues O' en chinois en 1944, André TRAVERT voit son destin scellé par la Chine. Il y rencontre celle qui deviendra son épouse et paradoxalement, ce mariage mixte l'empêchera d'assurer des postes à l'intérieur même du grand pays, il sera nommé à Hong Kong, au Japon (Kobe et Tokyo), à New-York, en Malaisie (Kuala Lumpur), en Indonésie (Jakarta), à Hong Kong, de nouveau à Singapour, puis finira sa carrière « non-officielle » à Taïwan, à l'heure où la France n'y peut avoir une représentation officielle.

Christian RAMAGE a été le maître d'œuvre de ce transfert de legs à la Direction des Archives. Celle-ci a organisé le 20 octobre une journée en hommage à André TRAVERT, cet homme qui, plus qu'un diplomate, a abordé la Chine par d'autres fronts, y compris celui de l'opéra chinois qu'il chantait et jouait.

Hommage à André TRAVERT à la Direction des Archives diplomatiques

C'est l'après-midi du 20 octobre 2010 qui avait été retenu par la Direction des Archives diplomatiques pour rendre hommage à André TRAVERT, illustre diplomate, ancien élève de notre cher institut.

Cet événement a bien sa place dans nos pages car nombreux sont les anciens élèves qui ont contribué à son succès.

Grâce à l'intervention de Christian RAMAGE¹, ancien élève alors consul à Hong Kong, les enfants TRAVERT (Liliane², Marc et Serge³) avaient pu procéder, comme ils le désiraient depuis de nombreuses années, au legs de documents diplomatiques appartenant à leur père, mais également à de nombreux documents culturels, car l'homme était passionné de cinéma et d'opéra chinois, ainsi que de milliers de clichés photographiques qu'il avait réalisés lui-même en ce début des années 50, témoignant d'une époque-charnière unique. Madame Françoise AUJOGUE, Responsable des Archives privées, assistée de la jeune Mademoiselle NIU, engagée tout spécialement, a procédé au classement et à l'estimation du contenu desdits documents.

Madame Isabelle NATHAN, Conservateur en chef du Patrimoine, ayant pris très vite conscience du trésor qui lui était ainsi confié, a formé le projet d'organiser un ensemble d'activités qui retraceraient les multiples facettes de ce personnage hors pair qu'était André TRAVERT. Cet événement serait pour les invités l'occasion de faire connaissance avec les somptueux locaux des Archives, récemment déménagés à La Courneuve, à deux pas de la gare RER.

Mesdames NATHAN et AUJOGUE m'ont alors priée de coordonner cet événement et je dois dire que j'ai pris un grand plaisir non seulement à les mettre en contact avec de nombreux intervenants parmi les anciens élèves, mais aussi à prouver secrètement ma reconnaissance au père de Liliane, avec laquelle j'étais au CPEI, de m'avoir donné des informations qui se sont révélées capitales dans mon cursus professionnel.

Au regard du programme de cet après-midi, vous pourrez juger à quel point notre association s'est montrée omniprésente.

En présence de M. Jacques LEGRAND, président de l'INALCO, c'est Françoise KREISSLER⁴, enseignante à l'INALCO, qui a ouvert la séance par une brillante conférence où l'histoire d'André TRAVERT côtoyait, tutoyait, se mêlait à la grande Histoire du pays de Chine.

Françoise AUJOGUE, Responsable des Archives privées, nous a permis d'appréhender l'étendue du travail réalisé à partir des documents légués et confiés. Ceux-ci deviennent en quelque sorte immortels, dans la mesure où ils pourront continuer d'être exploités par étudiants et chercheurs.

1. Ancien élève auteur de l'article « André TRAVERT, un diplomate amoureux de la Chine et de Hong Kong » paru dans notre bulletin *Orients* d'octobre.

2. Liliane a étudié le chinois (diplôme puis CPEI) et le japonais entre 1970 et 1974.

3. Serge a été élève de japonais.

4. Françoise KREISSLER, Professeur des Universités Histoire de la Chine moderne et contemporaine. Équipe de recherche HSTM.

Une table ronde animée par Madame Marie-Claire BERGÈRE, ancienne élève et enseignante à l'INALCO, a permis à Christian RAMAGE d'évoquer la personnalité d'André TRAVERT⁵ et à plusieurs éminents diplomates issus eux aussi des Langues O', dont son Excellence. Claude MARTIN (ancien élève et enseignant à l'INALCO), Patrick SAMUEL et Pierre BRÈTHES (ancien élève) d'évoquer les souvenirs plus personnels qui les avaient marqués lorsqu'ils l'avaient côtoyé.

Marie-Claire KUO-QUIQUEMELLE, ancienne élève, fondatrice et directrice du CDCC (Centre de Documentation du Cinéma Chinois) a permis, en prêtant l'un de ses documents de (re)découvrir *Ma vie*, film de 1950 de et avec SHI Hui, d'après le roman éponyme de LAO She. Il était cocasse de voir dans les vitrines d'exposition les annotations d'André TRAVERT qui avait particulièrement apprécié le film et le jeu de l'acteur principal.

L'exposition, encore visible jusqu'au 21 janvier 2011, réunit, à côté de documents précieux d'archives de nombreux clichés pris par André TRAVERT permettant de découvrir la Chine, celle du début des années 50. Remarquable photographe, son œil nous livre une Chine à la fois révolue et éternelle.

Pour marquer le goût immodéré du héros du jour pour l'opéra chinois, Monsieur Jean-Marie FÉGLY (ancien élève) avait confié deux superbes costumes d'opéra de sa propre collection, qui donnaient de belles couleurs à cette exposition.

Parmi l'assistance nombreuse, je noterai la présence de la fille de Monsieur Paul DEMIEVILLE⁶ et de nombreux diplomates dont un grand nombre a fréquenté notre établissement, mais que je ne suis malheureusement pas en mesure de citer de façon exhaustive.

Après une allocution du Directeur des Archives diplomatiques et du Maire d'Aubervilliers, Serge TRAVERT a pris la parole et son discours est reproduit ci-après.

Françoise MOREUX

5. André TRAVERT est l'auteur du livre *Chine deux fois perdue* (malheureusement épuisé), qu'il a publié sous le pseudonyme de Marc TAVELLY (戴維藝 étant son nom en chinois).

6. Paul DEMIEVILLE, éminent sinologue dont tous les étudiants débutants ont utilisé les ouvrages.

Benjamin des trois enfants d'André TRAVERT et de son épouse Suzanne TRAVERT née Siou-Tsing KOUEI, à Nankin, je prends la parole au nom de ceux-ci : Liliane, Marc et moi-même, Serge, ainsi qu'au nom de leurs beaux-enfants, Mark BORSUK, Claude TRAVERT et Florence POGGI-TRAVERT, de leurs nièces et neveux, sans oublier leurs petits-enfants Antoine et Coline, dont ils seraient sûrement fiers s'ils avaient pu les connaître, pour remercier toutes celles et ceux qui, avec abnégation, patience et passion, ont permis à l'hommage qui nous a réunis ici aujourd'hui d'avoir lieu.

Cette journée et l'exposition qui pourra être visitée pendant plusieurs semaines constituent tout à la fois un tribut à l'histoire et à la culture de la Chine, au métier de diplomate, aux arts du cinéma, de la photographie, du théâtre et de l'opéra chinois. C'est aussi d'une manière plus intimiste, une reconnaissance vibrante et posthume à la carrière de notre père et à sa singulière personnalité. Nous sommes certains qu'il en aurait été extrêmement ému et touché. À ceux qui ont donné de leur temps à ce travail de conservation et ont permis à ces archives de sortir de leur anonymat, nous disons bravo et merci, et à ceux qui sont ici aujourd'hui par amitié fidèle au souvenir de notre père, nous disons également merci et merci encore, *xiexie nimen*. Nous espérons que ces photographies chargées d'émotion, d'émerveillement, de poésie, peut-être parfois teintées de doutes et d'inquiétudes, contribueront à leur manière à la réflexion sur l'histoire d'une grande civilisation qui n'a pas fini d'étonner le monde et qui n'est pas au bout de ses transformations.

Ma sœur Liliane a eu la bonne idée et l'initiative, malgré son éloignement, de prendre à cœur et à corps la préservation de ces archives et de ces souvenirs, en contactant et en ayant entretenu une relation suivie avec Madame Isabelle NATHAN, de la Direction des Archives, et avec Madame Françoise AUJOGUE, Responsable des Papiers Privés. Et c'est avec beaucoup de fierté que Liliane, Marc et moi-même, faisons don des nombreux documents et supports photographiques (et musicaux) de notre père André TRAVERT au Centre des Archives diplomatiques du Ministère des Affaires Étrangères, en sachant que celles-ci sont dorénavant en lieu sûr et entre de bonnes mains. Ceci a été rendu possible grâce à notre Consul Général à Karachi Monsieur Christian RAMAGE, dont le blog est complémentaire à ce projet. Nous les remercions tous chaleureusement ainsi que tous leurs collaborateurs, qui ensemble ont permis de donner une nouvelle vie, hors des rayonnages, à ses trésors de mémoire. Merci également à Madame Françoise MOREUX pour ses nombreux apports et à sa contribution à

l'organisation et à la supervision de cet évènement, à Madame Marie-Claire QUIQUEMELLE pour le prêt du film, à Monsieur Jean-Marie FÉGLY pour le prêt de costumes d'opéra et à Monsieur Max YANG, qui, avec son œil exercé aux métiers du cinéma et de la photographie, a entrepris une présélection des photographies. Un grand merci également aux différents intervenants qui se sont succédé aujourd'hui, en les personnes de Madame Françoise KREISSLER, Professeur à l'INALCO, de Madame le Professeur Marie-Claire BERGÈRE, et aux intervenants de la table ronde qui s'est tenue aujourd'hui, son Excellence Monsieur Claude MARTIN, ancien Ambassadeur de France à Pékin et à Berlin, Monsieur Pierre BRETHERS et Monsieur Patrick SAMUEL. Merci encore à tous d'avoir été là pour partager cet instant, excellente soirée à tous, et félicité et santé pour toutes les années à venir.

Serge TRAVERT

Journée culturelle Cambodge

Le samedi 6 novembre 2010, l'Association des Étudiants de la Section Cambodgienne de l'INALCO (AESCI), a organisé, avec l'aide de cette dernière institution et dans ses locaux de Dauphine, une très belle manifestation sur le thème *Patrimoine vivant au Cambodge : héritage et création*. Celle-ci a réuni entre 100 et 200 personnes selon les moments, prouvant ainsi que la sauvegarde et les orientations contemporaines de la culture cambodgienne constituent toujours une forte préoccupation pour la communauté cambodgienne et franco-cambodgienne en France, pour ses amis et les spécialistes. L'INALCO s'est également beaucoup investi dans cette réalisation, par un soutien financier et par la présence et les interventions de ses principaux enseignants spécialistes de la région (Mesdames Marie-Sybille DE VIENNE, Kati BASSET, Nut SUPPYA, Messieurs Michel ANTELME, Joseph T. DETH, Jean-François KLEIN, Hem BORITH, auxquels Alain FOREST a été invité à se joindre) ; enfin, les doctorants de l'INALCO travaillant sur les aspects de la culture cambodgienne ont pu faire part de leurs travaux.

Cette journée avait été préparée de longue date par Monsieur Santha LENG, responsable de la Compagnie « Cabaret des Oiseaux » malheureusement absent pour des raisons indépendantes de sa volonté, et elle a été introduite de manière magistrale par Mademoiselle Adèle ESPOSITO, responsable de l'AESCI. En même temps que doivent être préservés les arts et expressions culturelles cambodgiens - en sachant qu'ils n'ont pu se perpétuer au cours de l'histoire qu'en s'adaptant et en évoluant - une attention particulière doit être portée sur les orientations qui se manifestent aujourd'hui au Cambodge. Notamment, la façon dont une nouvelle génération de Cambodgiens fait référence, réinvestit, vivifie en tous domaines les traditions méritait d'être interrogée et illustrée, ou tout au moins d'être portée à la connaissance d'un public averti. Dans le contexte présent, la question de la relation des œuvres anciennes et nouvelles avec un public conditionné par des nouvelles formes d'expression et par l'économie de marché était également cruciale et devait être franchement abordée - la discussion ouverte à ce dernier sujet n'a évidemment pas été épuisée.

Les différentes interventions portaient sur les créations nouvelles - et sur l'esprit de ces créations - dans les domaines de la musique, de la danse, du

théâtre, de la littérature orale et écrite, du cirque. Alternaient enseignants et praticiens responsables de projets culturels au Cambodge quoique, dans de nombreux cas, les enseignants soient également des praticiens... De même, de courtes représentations (danse, musique, théâtre) venaient soutenir et illustrer les propos. La dimension comparatiste, dont on reproche souvent le manque aux Cambodgiens, était présente avec l'exemple de Bali. Tout ceci a donc composé une riche et fructueuse journée, qui donne de l'espoir quant à la vitalité des expressions culturelles au Cambodge ; on ne peut qu'en féliciter les réalisateurs et les participants.

Alain FOREST

Bilan de la 3^e édition du Festival *Shadows* Cinéma indépendant chinois

Le Festival *Shadows* s'est achevé vendredi 26 novembre. Nombreux sont ceux qui ont été présents à cette troisième édition du festival.

Nous avons accueilli plus de 1 000 personnes au cours des 24 séances au Studio des Ursulines et des quatre événements Hors-les-murs.

Nous avons reçu de nombreux retours de la part du public ainsi que des professionnels de la presse et de l'audiovisuel, qui ont apprécié la qualité des films programmés et des événements Hors-les-murs. Le professionnalisme de l'équipe, qui a permis le développement de l'événement par rapport à la précédente édition, a également été salué.

Nous remercions le public pour son enthousiasme lors des rencontres avec les cinéastes et autres intervenants. Les films ont suscité de nombreuses interrogations qui ont été exprimées lors des discussions suivant les projections. En cela, le festival a rempli l'un de ses objectifs majeurs : créer un espace de découverte, de rencontre et d'échange.

Toutes les discussions ont été filmées. Certaines seront mises en ligne sur notre site Internet: www.arsinica.net dans les mois prochains.

Nous poursuivons nos activités dès le début de l'année 2011 avec la première séance du Cycle *Shadows* qui se tiendra le lundi 10 janvier à 20h30 au Studio des Ursulines.

Nous espérons vous y voir nombreux.

Flora LICHAA

Projection du film *The Bride* et débat avec le réalisateur ZHANG Ming

Dans le cadre des événements Hors-les-murs du festival *Shadows*, une projection-débat avait été programmée, le 18 novembre dernier, dans les locaux de l'INALCO – Dauphine où Luisa PRUDENTINO dispense des cours sur l'histoire du cinéma chinois. C'est l'enseignante elle-même, également membre de l'équipe de programmation de cette troisième édition du festival, qui a présenté à l'assistance le réalisateur ZHANG Ming.

Né en 1961 au Sichuan, ZHANG Ming, fait des études artistiques à Chongqing qu'il termine en 1988. Il débute sa vie professionnelle, comme professeur de peinture, au lendemain des événements de Tian'an men (1989). Il est ensuite admis à l'Académie du cinéma de Pékin en section réalisation, où il enseigne actuellement. Originaire de la ville de Wushan (près des Trois gorges), il y revient chaque année pour le nouvel an chinois et retrouve famille et amis.

Très vite, conscient qu'avec la construction du Barrage des Trois gorges, l'environnement de ses proches va subir une profonde et irréversible mutation, il choisit de témoigner d'un mode de vie qui va disparaître.

ZHANG Ming a réalisé de nombreux films de fiction dans lesquels il s'inspire de la réalité et s'est exercé également au film documentaire. C'est précisément à la suite du tournage en 2004 du documentaire *Springtime in Wushan* que, fuyant Pékin pendant la période des Jeux Olympiques en 2008, il prend la décision de tourner un film plus fictionnel, avec les mêmes acteurs, qui sont ses propres amis d'enfance. Touché par la recherche inlassable d'une vie meilleure, économiquement plus confortable, de ces quadragénaires, il construit un scénario lui permettant de montrer tous les aspects d'un progrès national fabuleux laissant cependant sur le bord du chemin bien des citoyens...

L'argument du film décrit quatre amis à la recherche d'une jeune fille qu'il s'agirait de faire « disparaître », après que l'un d'entre eux l'ait épousée

et contracté pour elle une assurance-vie, en vue de toucher la prime et envisager ainsi des jours meilleurs... d'où le titre retenu *The Bride*.

Se basant sur la réalité de cette région du Sichuan, désertée par les jeunes filles (parties faire fortune dans la région de Canton), ZHANG Ming nous sensibilise au fait qu'après des décennies de maoïsme et de collectivisme, l'individu est désormais abandonné à lui-même. La liberté dont il jouit, certes, résulte plus de la vacance d'idéologie et de morale officielles que d'un véritable élargissement. Ce manque de repères est accentué par les ruines d'une tradition millénaire mise au rencart par dix années de révolution culturelle.

Les quatre (anti-)héros nous touchent par leur authenticité. Ils ne sont pas des voyous, même si l'objectif qu'ils poursuivent est peu louable. On suit leur démarche avec bienveillance, voire compassion. Leur détresse, même si le mot est trop fort, nous bouscule et suscite notre empathie. Ce phénomène est amplifié par le fait qu'ils ne sont pas des comédiens, mais des personnes qui jouent, en quelque sorte, leur propre rôle. Ils sont le reflet d'une société perdue, égarée dans une forêt d'objectifs hors de portée : réussite et richesse mises en exergue par la télévision officielle, éloignée de leurs préoccupations quotidiennes.

Le choix de filmer cette région permet en outre, en juxtaposant l'ancienne et la nouvelle ville de Wushan, de prendre la mesure de l'évolution des modes de vie dans cette région.

Des scènes documentaires, telle celle des funérailles traditionnelles, et le ton réaliste du film contribuent à la profondeur du sujet traité, en lui donnant des accents de vérité. Au-delà du scénario, le témoignage-même des images fait de ce film un véritable document historique.

Assurément, le cinéma indépendant chinois a beaucoup à nous apprendre...

Françoise MOREUX

Hommage à Sophie KESSLER-MESGUICH

Un colloque, organisé conjointement par le Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, le Laboratoire Histoire des théories linguistiques (CNRS UMR 7597) et l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, s'est tenu le dimanche 28 novembre et le lundi 29 novembre 2010 au MAHJ pour rendre hommage à Sophie KESSLER-MESGUICH.

Rappelons que notre collègue et surtout amie, Sophie KESSLER-MESGUICH est brutalement décédée à Paris le lundi 8 février 2010, à l'âge de cinquante-deux ans (Cf. *Orients* février 2010). Toutes les interventions ont été faites par des universitaires qui ont travaillé avec Sophie.

La première communication a été faite par Moshé BAR-ASHER, président de l'Académie de la langue hébraïque, à Jérusalem. Sophie était sa disciple. Elle avait publié *La langue des sages, matériaux pour une étude linguistique de l'hébreu de la Mishna*, Peeters, Louvain, 2002, et cherchait à faire le lien avec l'hébreu contemporain. Moshé BAR-ASHER lui avait proposé de travailler sur les *Mots déracinés de l'hébreu mishnique*. Comme elle est décédée avant d'avoir pu traiter ce sujet, Moshé BAR-ASHER a voulu lui rendre hommage en nous donnant quelques exemples de mots ayant subi des transformations anormales. Non seulement la conférence fut très intéressante mais l'orateur a eu beaucoup de mal à cacher son émotion.

Les sujets traités l'après-midi disposaient d'un temps plus limité, ce qui ne permettait pas d'approfondir ces thèmes. Nous avons entendu successivement Christian ROBIN, directeur de recherche au CNRS, membre de l'Institut, parlant des *coiffures des juifs du Yémen et de la péninsule arabique* ; Katell BERTHELOT, chercheur au centre de Recherche Français de Jérusalem (que dirigeait Sophie) sur *La perception des Hasmonéens par FLAVIUS JOSEPHE* ; Catherine CHALIER, professeur de philosophie morale à l'université de Nanterre – Paris 10 traitant de *L'étude comme savoir, l'étude comme vie* ; José COSTA, maître de conférences (hébreu) à l'université Paris 3, étudiant *La tour de Babel et la multiplication des langues : approches midrashiques et approches philosophiques*.

Cette série de conférences s'est terminée par l'intervention du grand rabbin René-Samuel SIRAT sur *Rabbi Yehoshua ben GAMLA, organisateur de l'enseignement obligatoire dans la Judée du 1^{er} siècle*. Le grand rabbin étant retenu en Israël, cette conférence très intéressante a été lue par Laurence SIGAL, directrice du musée.

La première journée s'est achevée par la conférence exceptionnelle d'Antoine COMPAGNON, chaire de littérature française moderne et contemporaine, Collège de France et Professor of French and Comparative Literature, University of Colombia, New York, sur *Proust en Assyrie*.

Le lundi était consacré à la linguistique et à la philologie avec les interventions suivantes :

- Judith KOGEL, chercheuse au CNRS : *Les grammaires hébraïques médiévales, l'exemple du Petah Devarai*.
- Judith OLSZOVY-SCHLANGER, directrice d'étude à l'EPHE : *Entre la grammaire ashkénaze et sépharade, le Sepher ha-Shoham de Moïse ben Isaac ha-Nessiya*.
- Sylvie Anne GOLDBERG, directrice d'études à l'EHESS : *Le bel usage de Babel*.
- Jean BAUMGARTEN, directeur de recherche au CNRS : *Élie Bahur Lévi, aux origines de la tradition grammaticale de la langue yiddish*.
- Jean LALLOT, professeur honoraire (ENS) : *la grammaire grecque, autour de la Syntaxe d'Apollonius*.
- Michel MASSON, professeur émérite (Paris 3) : *Légendes étymologiques : à propos de quelques mots français réputés provenir de l'hébreu*.
- Jean-Patrick GUILLAUME, professeur (Paris 3) : *Transitivité, diabasis, ta'addî, remarque sur une métaphore*.
- Ilil MALIBERT-YATSIV, maître de conférences (Paris 8) : *Une nouvelle grammaire de l'hébreu contemporain*.

La Cerisaie, opéra de Philippe FÉNELON

Quelques notes sur la création au Théâtre Bolshoï
2 et 3 décembre 2010

Ce séjour à Moscou ne pouvait en rien être banal. J'ai l'agréable surprise de me retrouver dans une ambiance bienveillante et favorable, surprenante au moment de montrer à un public peu habitué à la musique contemporaine un opéra tiré du troisième acte de la pièce mythique de TCHÉKHOV.

Comme me l'a annoncé Tito CECCHERINI, le chef d'orchestre, les répétitions se déroulent dans un grand flottement à cause du fait que les musiciens ne sont jamais les mêmes et que, chaque matin, on découvre de nouvelles têtes derrière certains pupitres. Malgré tout, la bonne volonté de tous permet d'avancer dans le travail sur l'œuvre même s'il est presque impossible, dans la mauvaise acoustique de la petite salle du cinquième étage, de montrer ce que donnera la pièce. La difficulté est d'imaginer qu'il y aura deux types de musiques superposées : celle du grand orchestre, dans la fosse, et celle du petit orchestre de douze musiciens, installé sur scène, qui joue quelque chose de différent dans un autre tempo. Nous ne pouvons faire l'expérience de cette superposition qu'une fois sur le plateau. Les chanteurs, dont le casting a été fait avec une grande précision, sont dévoués et investis dans leurs personnages. Finalement, la ténacité de Tito est fructueuse et il obtient des moments très poétiques qui correspondent bien à l'atmosphère suspendue de cet opéra.

L'alternance des répétitions et de la vie quotidienne s'organise avec calme. Lorsque je ne suis pas au théâtre, je fais des promenades seul ou avec Alexei PARINE, mon librettiste, et sa femme Irina. Aliocha me raconte des bribes de son enfance. Je n'ose jamais lui poser trop directement des questions sur cette période de sa vie mais maintenant qu'il publie des fragments de son autobiographie, je m'aventure à lui demander des détails. Ainsi, j'apprends que lorsque son père a été arrêté, ils sont restés, avec sa mère et son frère, encore deux ans dans la célèbre et triste « maison sur le quai » dont il se souvient bien. Ce bâtiment réservé à l'intelligentsia fonctionnait en vase clos, avec un bureau de poste, un coiffeur et des boutiques. Les meubles

n'appartenaient pas aux locataires, ce qui permettait de faire partir les gens en quelques heures, voire, parfois, en quelques minutes, sans qu'ils ne puissent pratiquement rien emporter sinon leurs effets personnels. On déplaça les PARINE d'un appartement spacieux à un autre d'une seule pièce. Les voisins leur rendaient la vie insupportable en les insultant à cause de ce père devenu « ennemi du peuple ». On les logea alors dans un appartement communautaire qu'Aliocha tient à me montrer, Stopechnikov pereulok qui se trouve tout près du Marriott où je suis logé. Nous entrons dans la cour du 7 où il m'indique la fenêtre de la pièce qui leur avait été attribuée. Impossible de séparer nos histoires personnelles de nos réflexions et de notre travail. Quelque chose nous lie dans ces déambulations historiques et affecte nos sensibilités.

À la conférence de presse, les gens veulent comprendre pourquoi un compositeur français vient présenter une œuvre en russe tirée de la pièce la plus célèbre du théâtre russe dans « leur » opéra national. Comment, en effet, ne pas s'interroger sur le fait que, ne parlant pas la langue, même si je la comprends en partie, je me suis investi dans ce texte. J'explique que le but recherché est de donner un point de vue personnel, que cette expérience inhabituelle est une manière de s'engager en tant qu'artiste.

L'atmosphère dans le théâtre est détendue, bon enfant, l'administration est pointilleuse mais tout s'organise grâce à un personnel dévoué et efficace. Si je dois, au dernier moment pour ne pas perdre du temps précieux d'une répétition sur scène, servir de régisseur de plateau en installant les chaises et les pupitres du petit orchestre de scène, cela ne me gêne pas. Je trouve utile de donner un coup de main quand, au dernier moment, tout le monde est en train de s'affoler. Et si je m'énerve un instant pour un détail, cela ne dure pas car ma façon de me comporter influe sur les événements. Mon caractère optimiste m'aide beaucoup et je suis tellement content de me trouver dans ce lieu, que rien ne peut vraiment m'affecter. Le soir de la première, on me demande si j'ai le trac et je réponds que je suis si heureux de voir se réaliser mon travail qu'il n'y a aucune raison d'être angoissé. Des amis sont venus de Paris et d'ailleurs. La première exécution est particulièrement émouvante. Alexei me dit : « Tu as réussi à trouver l'atmosphère particulière de la musique russe sans tomber dans le larmoyant. »

Dans le texte que j'ai écrit pour le programme : « Le bal bat son plein lorsque le rideau se lève. Les danses retentissent comme aux grandes fêtes d'autrefois. Mais dans le salon en décrépitude, se déroule l'ultime chapitre de l'histoire de cette maison. Dans ce monde sans affectation, les

conventions sociales s'étaient estompées grâce à la délicatesse de Liouba, la maîtresse de maison. En abandonnant la propriété pendant cinq ans, après la mort accidentelle de son fils Gricha, et pour ne pas céder à sa douleur, elle s'est laissée emporter par la superficialité d'une vie factice sur la Côte d'Azur où elle est tombée amoureuse. Revenue dans cette maison d'où elle s'est arrachée, elle n'a qu'une idée en tête : repartir. Dans cette atmosphère devenue lourde, plus rien ne sera jamais comme avant. La Cerisaie vient d'être vendue. Les souvenirs reviennent alors par flots. Ceux qui ont vécu là en toute simplicité essaient de masquer leur déconvenue devant l'inévitable séparation et, pour oublier la situation, ils se laissent entraîner dans le vertige des danses de ce dernier bal. »

Philippe FÉNELON

La fin de l'année croisée France - Russie 2010

Ponctuée de dizaines de manifestations politique, culturelle, artistique ou gastronomique, l'année croisée s'enrichit encore des animations pour le centième anniversaire de la mort de TOLSTOÏ et même le 6 décembre, du superbe hommage aux 85 ans de la super-ballerine russe, Maïa PLISSETSKAÏA, au Théâtre des Champs-Élysées. Au Musée de la Marine, « Cadeaux des tsars », l'exposition petite en superficie mais richissime en objets issus de diverses collections publiques, Musée de la Marine, Hôtel de Ville, ou privées, a permis d'évoquer les grandes heures des relations entre l'Empire d'Alexandre III et Nicolas II et la France. Escadres russes à Toulon, yacht impérial *Standard* à Cherbourg, défilé sur les Champs-Élysées, furent immortalisés par divers objets ; les cadeaux échangés vont d'un magnifique « *kovch* » en argent massif, à un service à vodka serti de tressage et aux boîtes Fabergé ornées d'or et de diamants.

Les frères LUMIÈRE étaient à Saint Pétersbourg pour filmer Félix FAURE accueilli par des officiers supérieurs russes aux superbes uniformes, disparus dans la tourmente de 1917.

Émouvante à plus d'un titre, l'exposition « Billankoursk » organisée par la Mairie de Boulogne ramenait le visiteur, souvent russe ! au XIX^e siècle et surtout à 1917 - après la princesse NARYSCHKINE et le Grand-Duc Paul de Russie qui y villégiaturaient, vécurent là 3000 Russes chassés par la Révolution, ouvriers chez Renault, chauffeurs de taxi, coiffeurs, etc. Ils y constituèrent une paroisse, avec une école, un carré de cimetière. Le prince YOUSOUPOV, l'assassin de Raspoutine, y vécut 10 ans, rassemblant autour de lui artistes russes et étrangers aux « samedis de Boulogne ».

Tandis que le Musée de Montparnasse exposait « Les artistes russes hors frontière » venus à Paris avant la guerre de 1914 puis avec l'émigration, Nathalie GONTCHAROVA, Georges ANNENKOV, Marie VASSILIEFF, dont c'était l'atelier, et des dizaines d'autres, le Musée de la Vie romantique permettait de retrouver un choix d'œuvres appartenant à la Galerie TRETIAKOV. Il fut un des grands collectionneurs de l'art russe spécifique des XVIII^e et XIX^e et

l'érigea à Moscou, dans le « Zamoskvoretchie »¹ fourmillante d'églises et de monastères.

Le colloque international sur l'œuvre de Léon TOLSTOÏ réunit les meilleurs spécialistes de ce géant comparé à HOMÈRE par le grand critique George STEINER. Tour à tour, Hélène CARRÈRE D'ENCAUSSE souligna les contradictions de l'homme-écrivain, Georges NIVAT évoqua le « SOCRATE russe collectif » à la naïve « non-violence » qui devait être bien vite contredit par la Révolution. La comtesse TOLSTOÏ, veuve de celui qui créa l'Association TOLSTOÏ et était un des derniers petits-fils de Léon TOLSTOÏ, rappela les rencontres familiales à Iasnaïa Poliana.

GOGOL et TCHÉKHOV dans nos grands théâtres, RACHMANINOFF à Pleyel, toute la Russie a été présente à Paris durant cette année alors qu'à Moscou la France rendait la pareille.

Françoise BARRY

1. Partie sud de Moscou sur la rive gauche de la Moskva.

Raison d'État et génie de la nation

Un essai sur la Hongrie de François Maurice DE LACY (vers 1770)

Les Archives Militaires de Vienne (*Kriegsarchiv*) sont riches en documents d'histoire sur les différents États dont l'histoire était liée à celle de l'Empire des Habsbourg. La Hongrie présente un cas de figure bien intéressant de ce point de vue. Bien qu'elle fût une royauté indépendante *de iure*, elle faisait partie, *de facto*, de l'ensemble des états de la Maison d'Autriche depuis 1526 jusqu'en 1918. De cette façon, une bonne partie des sources historiques, surtout celles des affaires communes (finances, défense, politique extérieure), sont conservées dans les archives centrales de Vienne. Les sources d'histoire militaire font partie de cet héritage commun et par conséquent constituent un ensemble indivisible. Il n'est pas donc surprenant si on découvre des documents purement relatifs à l'histoire hongroise parmi les documents militaires impériaux. Lors de nos recherches récentes dans une série contenant des mémoires militaires (*Kriegswissenschaftliche Mémoires*) nous avons découvert un manuscrit consacré à la Hongrie (*Essaye sur la Hongrie*) qui par ses idées modernes nous paraissait intéressant pour une publication scientifique. Le manuscrit est le document n° 4 de la sous-série 22 des mémoires militaires¹. Le manuscrit original comprend 22 pages en langue française sans lieu et date de sa création. Une écriture étrangère sur le manuscrit l'attribue au comte DE LACY. D'après nos recherches effectuées au sein des archives autrichiennes, nous pouvons présumer que l'auteur du texte doit être véritablement le célèbre chef d'armée et homme d'État. Plus tard, nous allons développer nos arguments à ce sujet. Dans notre introduction, nous allons donner une brève biographie du comte François Maurice DE LACY. Ensuite, nous allons analyser le texte du point de vue d'histoire militaire et politique tout en essayant de situer les idées philosophiques qui influencèrent le plus son auteur. La copie modernisée du texte comprend la seconde partie de notre travail.

1. Österreichisches Staatsarchiv Kriegsarchiv (ÖStA KA) série Kriegswissenschaftliche Mémoires 4/22.

L'auteur

François Maurice DE LACY, le plus souvent cité sous son nom allemand (Frantz Moritz von LACY)² fut un des personnages les plus importants de l'histoire militaire autrichienne du XVIII^e siècle. Ses ancêtres jacobites avaient quitté l'Irlande avec le roi Jacques II après la Glorieuse Révolution (1688) en 1691. Ils se distinguèrent dans plusieurs armées européennes de leur temps. Par ailleurs, la famille LACY était d'origine française puisque les aïeux de notre auteur descendirent de la commune de Lassy, située en Normandie (Calvados). Ils s'implantèrent dans la région de Limerick en Irlande après la victoire de Hastings de Guillaume le Conquérant. Au début du XVIII^e siècle, la famille s'installa en Livonie. Le père de notre auteur, Pierre DE LACY (1678-1751) se distinguait dans les rangs de l'armée russe durant les guerres de succession de Pologne et pendant la guerre russo-turque de 1737-1739. Son activité militaire lui valut le rang de maréchal de camp et le titre prestigieux de gouverneur de Livonie. Sa mère, Marthe Philippine von Funcken (1685-1759) fut originaire de Livonie. Le petit François Maurice naquit à Saint Pétersbourg le 21 octobre 1725. Après les années de l'enfance, LACY fut envoyé en Prusse où il devint élève de la Ritterakademie de Liegnitz. En 1739, il s'installa à Vienne et entra bientôt au service impérial.

La carrière du jeune LACY différait à bien des égards de celles des jeunes aristocrates européens de son temps. Il commença le service très bas et s'éleva grâce à son mérite militaire. Dans un premier temps, il servit comme enseigne dans le régiment d'infanterie de Brown dans les opérations militaires en Italie. Le jeune militaire intrépide se distingua à plusieurs reprises avec ses entreprises de petite guerre dans lesquelles il commanda des unités composées de hussards hongrois. De cette manière, il prit connaissance de la manière de combattre à la hongroise, considérée par de nombreux théoriciens militaires comme le *nec plus ultra* de la tactique de la petite guerre. Vers la fin de la guerre, il parcourut la grande partie de l'Italie du Nord et participa à la préparation du siège de Gênes. Puis, il servit en Bohême, en Silésie et, vers la fin de la guerre, aux Pays-Bas. Il fut blessé plusieurs fois, mais ces blessures furent récompensées par des distinctions : il fut nommé lieutenant-colonel en 1748, puis colonel du son propre régiment d'infanterie en 1753.

Les grandes occasions de bravoure se présentèrent pendant la guerre de Sept Ans. Suite à sa bravoure militaire lors de la bataille de Lobositz (le

2. Voir sur la vie de l'auteur : WURZBACH, Constant von, *Biographisches Lexikon des Kaiserthums Oesterreich* I 3. Theil, Wien, 1865. p. 464-469., KOTASEK, Edith, *Feldmarschall Graf Lacy. Ein Leben für Österreichs Heer*, Horn (Berger-Verlag), 1956.

1^{er} octobre 1756) il fut nommé major général. Dès l'année suivante, il fut déjà maréchal de camp. Il assista aux batailles de Breslau (le 22 octobre 1757) et de Leuthen (le 5 décembre 1757) où il fut blessé. En 1758, il fut nommé colonel-général et le chef d'état-major des logis du général DAUN. En cette qualité, il introduisit plusieurs réformes et il contribua à la réorganisation de l'armée impériale. Il joua un rôle important dans la levée du siège d'Olomouc ainsi que dans la bataille de Hochkirch (le 14 octobre 1758). Après cette bataille, il fut décoré par la grande croix de l'ordre de Marie-Thérèse. Après les revers de 1759, le général LAUDON réussit à battre l'armée prussienne lors de la bataille de Kunersdorf. Le 20 novembre, il fit prisonnier le corps du général FINCK près de la ville de Dresde (*FINCKENfang*). Ensuite, il fut nommé général commandant de corps d'armée. Durant les années suivantes, la rivalité entre LACY, DAUN et LAUDON empoisonnait le climat de la haute direction de l'armée impériale. Leurs controverses souvent ne manquant pas de motifs personnels affaiblirent considérablement le commandement collectif de l'armée impériale à tel point qu'après la défaite de Liegnitz (le 15 août 1760) la coopération entre LACY et LAUDON devint quasiment impossible. Notre auteur fit alors une nouvelle action d'éclat : de concert avec les troupes du général russe TOTTLEBEN et en contournant l'armée principale prussienne, il réussit à occuper Berlin. Il participa à la bataille de Torgau (le 3 novembre 1760) sous le commandement de DAUN où le chef d'armée même grièvement blessé se refusa à lui transmettre la direction des opérations. Dans cette dernière partie de la guerre, les troupes impériales ayant un commandement divisé ne réussirent pas à atteindre leur objectif stratégique : la paix de Hubertusbourg laissa la Silésie sous domination prussienne.³

Après la guerre de Sept Ans et suite à la mort de l'empereur François de Lorraine (1765), le jeune archiduc Joseph (le futur Joseph II) partageait le règne sur les territoires sous la domination de la Maison d'Autriche avec Marie-Thérèse. Afin de poursuivre les réformes militaires nécessaires pour le renouvellement de la puissance militaire impériale, le corégent ambitieux fut secondé par les conseils DE LACY après la mort de DAUN. À cette époque, le colonel-général LACY devint l'inspecteur principal de l'armée impériale et, à partir de 1768, le président du Conseil de Guerre aulique (*Hofkriegsrat*) de Vienne, c'est-à-dire le directeur de l'administration militaire. LACY élaborait des règlements pour chaque type de troupes en particulier et un nouveau code militaire en général. Il introduisit des réformes dans le

3. Voir sur le rôle joué par LACY dans la guerre de Sept Ans dans Szabo, FRANZ A., *Seven Years War in Europe 1756-1763*, London (Longman), 2008.

système des transports et du ravitaillement. Grâce à son activité, les effectifs de l'armée impériale augmentèrent, son équipement se perfectionna et ses frais d'entretien baissèrent.

L'archiduc Joseph lui accorda sa confiance sans limites et son amitié. En 1768, LACY accompagna le corégent comme conseiller dans son voyage en Hongrie où ils visitèrent le banat de Temesvár et la frontière militaire de la Slavonie.⁴ Il fut présent aussi au second voyage de Joseph en Hongrie en 1770.⁵ Il est vraisemblable que ces deux voyages étaient décisifs du point de vue de la création du présent manuscrit. D'après la correspondance des deux hommes d'État, LACY joua un rôle important dans la préparation des itinéraires du voyage de 1768 consacré à l'inspection des forteresses de Hongrie.⁶ En tant que président du Conseil de Guerre aulique, il évaluait les itinéraires projetés et participa à la préparation des voyages auprès des autorités militaires locales.⁷ Malgré les tensions fréquentes entre le corégent Joseph et sa mère, Marie-Thérèse accordait toujours sa pleine confiance à LACY qui ne se limitait pas son activité sur les affaires militaires, mais s'intéressait vivement aux réformes politiques de l'absolutisme éclairé autrichien.

LACY était alors au faite de sa carrière. Entre 1768 et 1774, il travaillait comme président du Conseil de Guerre aulique. Il fut nommé chevalier de l'ordre de la Toison d'or en 1770. Sa santé ébranlée devait payer le prix de son travail assidu. En 1773, malgré la demande de Marie-Thérèse de Joseph, il renonça à ses autres charges et se retira pour se guérir dans le Midi de la France. L'année suivante, il fut nommé membre du Conseil d'État. Durant la guerre de Succession de Bavière (1778-1779), il commanda les troupes impériales avec son ancien rival LAUDON. Après la guerre et la mort de Marie-Thérèse, il devint un conseiller influent du cercle restreint de Joseph II et détermina ainsi les réformes militaires et politiques de l'empereur. Le dernier commandement du vieux chef militaire se déroulait pendant la première période la guerre austro-turque de 1788-89. Néanmoins, après les défaites du mois d'août 1788 à Orsova et à Mehadia, il transmet le

4. BÉRENGER, Jean, *Joseph II d'Autriche serviteur de l'État*, Paris (Fayard), 2007, p. 143.

5. KULCSÁR Krisztina, *II. József utazásai Magyarországon, Erdélyben, Szlavóniában és a Temesi Bánságban* (Les voyages de Joseph II en Hongrie, en Transylvanie, en Slavonie et dans le Banat de Temesvár), Budapest, 2007, p. 166. Nous tenons à remercier Mme Krisztina KULCSÁR pour ses précieux conseils et son aimable concours pour identifier la date de création du manuscrit.

6. ÖStA HHStA Nachlass Lacy Kat. 5V 3a fol. 54. Extrait de la lettre de Lacy à Joseph (Vienne, le 17 mars 1768): « Par la nouvelle Marche Route que V^ôtre Majesté à daigné m'envoyer j'observe que le jour où Elle se propose d'aller de Bude à Papa (...) j'ai pensé que Votre Majesté pourrait de Bude droit se rendre à Commorn, pour voir manœuvrer la fregade. (...) »

7. KULCSÁR K., *II. József utazásai... op. cit.*, pp. 101, 205-216.

commandement de l'armée à son ancien ennemi, LAUDON. Après la guerre, il travaillait encore quelques années au service de l'empereur LÉOPOLD II et il finit par se retirer dans son château de Neuwaldegg où il mourut le 24 novembre 1801.

Sa pensée militaire est caractérisée par des principes scientifiques et par des décisions prudentes et résolues. Conformément à la tradition impériale marquée par l'œuvre de Raimondo MONTECUCCOLI et ses successeurs, il attachait beaucoup d'importance aux bases économiques et logistiques de la guerre. Le système militaire élaboré par LACY était à la fois économique et efficace. Grâce à son activité modernisatrice, l'armée impériale autrichienne est devenue une des armées les plus puissantes de l'Europe de la fin du XVIII^e siècle. Les projets de réforme DE LACY rencontrèrent souvent une vive réaction de la part des ordres hongrois ce qui explique le ton critique du présent essai. Bien que les rapports DE LACY avec les Hongrois n'a pas encore été un sujet de recherches scientifiques approfondies, ses documents conservés dans Haus-, Hof- und Staatsarchiv nous renseignent bien du vif intérêt qu'il avait porté à la Hongrie. Dans sa correspondance avec Joseph II, il traite des sujets différents allant des questions de la défense du pays jusqu'à l'histoire des vampires de Hongrie...⁸ Les ouvrages traitant la carrière DE LACY montrent bien ses projets de réforme avortés à cause de la résistance des ordres hongrois sujets qui font partie de la présente publication et dont l'origine remonte probablement jusqu'au voyage de l'auteur en Hongrie en 1768.

Le texte

Cet ouvrage porte le titre prestigieux d'*Essay sur la Hongrie*. Le genre de l'essai dont l'origine remonte au moins à la Renaissance de Michel DE MONTAIGNE était alors un type de texte relativement libre, concis et consacré à un sujet scientifique, artistique ou philosophique. Malgré la gravité des sujets, les auteurs d'essai avaient une certaine liberté d'expression et ils suivaient leurs goûts dans le choix du style ou de la structure logique de leurs textes. Le présent essai est réparti en cinq chapitres consacrés à des sujets relatifs aux questions politiques et militaires de la Hongrie de

8. ÖStA HHStA Nachlass Lacy Kat. 5 V 1a fol. 49 Extrait de la lettre de Lacy à Joseph (Vienne, le 23 mai 1768): « Madame de Paar m'a fait dire que je devais envoyer à Votre Majesté la relation que j'ai reçue du Marechal Palfi touchant les Vampires d'Hongrie. J'obéis donc à cet ordre en faisant passer cette relation cy-joint aux pieds de Votre Majesté. » Cf. KŐPECZI Béla, A felvilágosodás egyik botrányköve: a magyarországi és egyéb vámpírok, In: KŐPECZI Béla, Magyarok és franciák. XIV. Lajostól a francia forradalomig, Budapest (Szépirodalmi), 1985. 337-355.

l'époque. Le lieu et la date de la création du texte ne sont pas explicitement marqués par l'auteur. Tandis que le premier ne constitue qu'une information peu importante, sa date de naissance constitue une valeur historique. Malheureusement, selon nos connaissances actuelles, elle ne peut être identifiée précisément. Néanmoins, d'après les repères du texte et de nos recherches complémentaires, nous sommes en mesure de donner un intervalle chronologique plus large où la genèse du présent texte pouvait se situer. Les points de repère fournis par l'auteur nous permettent d'identifier les dates extrêmes de la période concernée. D'après les remarques de l'auteur, son essai fut composé sous le règne de Marie-Thérèse de HABSBOURG (1740-80). Dans le premier chapitre, il évoque le célèbre décret sur les redevances féodales des paysans (*urbarium*) octroyé en 1767 qui peut être notre date extrême en amont. Dans le troisième chapitre, il évoque l'université de Tirmau⁹ qui fut transféré par Marie-Thérèse à Bude en 1777. Il en résulte donc que la date extrême en aval serait cette année.

Cette période de dix ans peut être encore réduite si l'on prend en considération quelques allusions et remarques plus nuancées. Par exemple, l'auteur évoque le conflit russo-turque (1768) et la crise polonaise mais il n'évoque nulle part la guerre russo-turque qui durait jusqu'en 1774. Il relate une tentative de recensement de la population hongroise qui dont il ressort le chiffre de 5 millions d'habitants. Mais il n'évoque ni les dates ni les autres circonstances de ce recensement évaluatif. Selon les évaluations démographiques, ces effectifs pourraient correspondre à ceux de la population hongroise du début des années 1770. La participation mentionnée DE LACY aux voyages en Hongrie en 1768 et en 1770 confirme également cette hypothèse. Comme l'autre parle des troubles de la Pologne et de l'affaire des confédérés, certainement de ceux de la Confédération de Bar existant de 1768 jusqu'à 1772, les dates limites les plus probables doivent être 1770 et 1772. D'après les seuls repères qui se trouvent dans le texte, il est très difficile de déterminer la date exacte de la création de l'essai, mais des recherches ultérieures peuvent éventuellement y apporter des précisions.¹⁰

Ce travail comprend cinq chapitres logiquement ordonnés qui esquissent une vue générale sur la Hongrie de l'époque. Le texte ne comporte pas des

9. Nagyszombat en hongrois, aujourd'hui Tmava en Slovaquie.

10. Nos recherches effectuées au sein de la collection LACY de Haus-, Hof- und Staatsarchiv (Vienne) ne nous ont pas permis de résoudre cette question. Nous souhaiterions remercier à M. István FAZEKAS, chef de la Délégation Hongroise auprès des Archives Nationales Autrichiennes d'avoir facilité nos recherches à Vienne.

références bibliographiques ni des notes, mais les allusions aux différents ouvrages dans le texte supposent qu'un travail sérieux de documentation précédait sa rédaction. Le genre littéraire de l'essai permet bien sûr ce style libre et volontairement subjectif. Dans le premier chapitre l'auteur nous donne une description générale de la Hongrie qui traite d'une manière concise ses caractéristiques géographiques, religieuses, politiques, linguistiques et sociales. Le deuxième chapitre est consacré à la situation démographique du pays, tandis que le suivant analyse le génie de la nation. Le quatrième chapitre nous montre les privilèges la noblesse hongroises qui étaient les principaux obstacles des réformes du gouvernement central. Dans le dernier chapitre, il traite sur le commerce et l'économie du pays. En nous proposant un bref descriptif du pays, l'auteur nous souligne une série de problèmes et anachronismes qui empêchent sa modernisation.

Dans le premier chapitre, l'auteur identifie la Hongrie avec la Pannonie de l'Antiquité ce qui n'est que partiellement correct. Après une introduction superficielle sur les frontières et de l'administration intérieure du pays, il affirme qu'il s'agit bien d'un des plus grands pays européens. Ensuite, il aborde la question des religions en soulignant la position dominante du catholicisme. Le caractère multiethnique du pays ne le laisse pas indifférent quoiqu'il ne prenne en considération que les Slaves, les Roumains et les Allemands. Il évoque à ce sujet les démarches du gouvernement pour créer des colonies dans les régions récemment reconquises sur les Turcs. Quant à la forme du gouvernement, il constate que malgré les efforts des Habsbourg, les autorités hongroises restent très aristocratiques aussi bien au niveau élevé qu'à celui des comitats. Il divise la Hongrie en deux parties : la Haute Hongrie et la Basse Hongrie dont la frontière serait, en partie, la ligne du Danube. Ensuite, il parle de Bude, l'ancienne capitale, des élections royales sur le champ de Rákos et des traditions de couronnement à Presbourg. En énumérant les ordres hongrois, il souligne le statut spécial des villes royales ainsi que la relation entre la Diète et le roi. Parmi les dignités, il mentionne le primat de Hongrie (archevêque de Strigonie¹¹) et le palatin tout en expliquant leurs fonctions. Par rapport à la justice, il en distingue les différents niveaux juridiques et en résume les réformes. Malgré la précision de ses informations, on y trouve un certain nombre d'erreurs dans la présentation de l'origine des titres féodaux hongrois (princes, comtes, barons etc.). Par rapport à la langue hongroise, il la considère un dérivé de celle des Scythes et des Huns conformément

11. Aujourd'hui Esztergom en Hongrie.

à la théorie majoritairement acceptée à cette époque. Notons ici, que la première théorie finno-ougrienne de János SAJNOVICS¹² devait être déjà connue aussi. D'autre part, il se souvient également de la langue latine très répandue même dans les couches inférieures de la société hongroise puisqu'elle jouait un rôle de langue officielle jusqu'en 1844. Il félicite la pureté et l'élégance de la langue latine parlée en Hongrie. Il remarque aussi le début du mouvement historiographique hongrois dont il considère les ouvrages archaïques et se limitant aux preuves des privilèges de la noblesse hongroise. Il continue en analysant la pratique d'imposition hongroise qu'il critique vivement toujours à cause des privilèges nobiliaires. En présentant les groupes sociaux, il évoque de nouveau les mesures du gouvernement de Vienne pour alléger les redevances féodales des paysans (le décret *urbarium*). La noblesse écrasant les paysans est surtout responsable des retards du commerce et de l'industrie urbaine. Après un détour consacré au titre apostolique des rois de Hongrie, il critique les mœurs hongroises. Le caractère national hongrois, selon lui, enclin à la conquête et à la rapine n'a pas évolué pendant le siècle de la philosophie et de la raison à part quelques changements superficiels comme la disparition des moustaches des prêtres hongrois. Son amélioration n'est possible autrement que par la réforme de la constitution. Après avoir consacré une mention aux villes minières de la Haute Hongrie, bien connues dans toute l'Europe, il tourne vers un sujet complètement différent : les traditions vestimentaires hongroises. Hormis la beauté des habits hongrois, il en exalte les avantages pratiques surtout en tant qu'uniforme militaire.

Le deuxième chapitre, plus homogène et plus concis que le précédent, est consacré à l'état de la population hongroise. La peur du dépeuplement et la relation entre population et la puissance politique sont des sujets souvent traités par les penseurs militaires de l'époque. Dans la Hongrie exsangue après les guerres de reconquête et les guerres des kouroutz, les questions relatives à la population revêtirent plus d'importance que dans les autres pays européens. Les territoires reconquis sur les Turcs constituaient alors des paysages déserts qu'il fallait entièrement repeupler. Le développement dynamique du repeuplement commença véritablement sous le règne de Marie-Thérèse, grâce aux migrations et à l'introduction des colons allemands dans les territoires du sud de la Hongrie, comme le Banat de Temesvár. Malgré ces événements, la Hongrie avait un déficit

12. Le livre de SAJNOVICS fut publié en 1770 (SAJNOVICS, Joannis S. J.: *Demonstration idioma Ungarorum et Laporum idem esse*, Hafniae, 1770.).

démographique considérable à notre époque. Par ailleurs, les penseurs militaires de l'époque voulaient redresser la population souvent par des idées assez farfelues. Par exemple, Maurice DE SAXE proposait le système de mariages à cinq ans, renouvelables seulement s'il y avait des naissances entre-temps...¹³ Pour le comte DE LACY, l'économie de la population disponible était plus importante que la peur du dépeuplement.

Notre auteur mentionne une évaluation de la population selon laquelle elle mesurerait environ 5 million âmes. Selon ses calculs, la population masculine active compterait ainsi de 1,3 million. Il emploie ensuite une méthode répandue en Europe qui calcule pour le renouvellement de l'armée avec une recrue sur 100 habitants actifs par an ce qui ferait environ 50 000 recrues par an. Néanmoins, LACY reconnaît les faiblesses de cette méthode et il propose la prise en considérations d'autres facteurs qui relèvent de la situation particulière de la Hongrie (par exemple les besoins de main-d'œuvre de l'agriculture, le nombre des années de guerre et de paix, les besoins du repeuplement naturel). Ces remarques prises en compte, il propose une méthode plus économique et mieux adaptée aux besoins de la défense hongroise. Ainsi, il envisage une augmentation de 6 225 par an de paix ce qui signifierait une économie de 43 775 par an et une réserve de 437 850 pendant dix ans de paix et, d'autre part, elle renforcerait également la fécondité de la population. Hormis cela, il encourage l'emploi des recrues étrangères et le maintien des soldats aguerris afin de préserver la population locale. A la fin, il termine son récit par une anecdote tirée de son voyage en Hongrie qui montre à travers des traditions folkloriques la préoccupation des paysans hongrois d'augmenter la population. Cette idée, assez proche d'ailleurs du projet déjà évoqué de Maurice DE SAXE, appuie la volonté du gouvernement dans le repeuplement du pays.

Le troisième chapitre traite une idée très importante de l'époque : le génie de la nation ou autrement les caractéristiques de la nation hongroise. Cette idée (*génie de la nation*, *Nazionalgeist*) était un sujet très controversé de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et elle apparaît souvent dans la littérature militaire des grandes puissances. La transformation des armées internationales très coûteuses en armées nationales moins onéreuses attira l'attention des militaires et administrateurs des États qui proposèrent des projets pour créer des armées nationales bien avant la Révolution française. D'une manière surprenante, en même temps que la littérature militaire exaltant la valeur des certaines nations, comme les Hongrois dans la tactique de

13. BOIS, Jean-Pierre, *Maurice DE SAXE*, Paris (Fayard), 1992, p. 234.

la petite guerre, se répandait en Europe, de plus en plus d'auteurs réclamaient des forces armées nationales.¹⁴ Le changement de conception arriva après la guerre de Sept Ans où les unités nationales de l'armée prussienne (*Nazionalkorps* ou *Nazionalregiment*) furent prises comme modèles dans l'armée impériale.¹⁵ Dans le texte DE LACY, nous trouvons un amalgame des idées du culte des hussards hongrois de la littérature sur la petite guerre et celles de l'armée nationale moderne à la prussienne. Le lien entre les deux théories est assuré par la philosophie des Lumières. Au début du chapitre, l'auteur souligne la capacité innée des Hongrois pour l'art de la guerre (ainsi que leur mépris des autres métiers) qui proviennent probablement du climat. Mais il n'accepte pas sans réserve la théorie déterministe de MONTESQUIEU sur les climats, puisqu'il nierait ainsi ses propres projets de réformes ! Les Hongrois sont pour lui des cavaliers excellents par la nature et, ainsi, il rejoint les stéréotypes répandus dans la littérature sur la petite guerre, comme les livres de Turpin DE CRISSÉ, Chabot DE LA SERRE ou le Hongrois Louis Michel JENEY. La nouveauté DE LACY réside dans l'encouragement de la formation intellectuelle de ces cavaliers. Il critique sévèrement les lacunes de l'enseignement des jeunes hongrois dont la formation, à part celle des quelques jeunes aristocrates, n'est pas adaptée à la constitution d'une élite militaire moderne. Les débats théologiques de l'Université des Jésuites à Tirnau et l'attitude conservatrice de la noblesse hongroise ne servent pas les intérêts d'un État soucieux de la défense de ses sujets. L'auteur connaissant bien les idées de Rousseau nous suggère que les Hongrois nés bons soldats pourraient devenir d'excellents sujets par un enseignement éclairé. En revanche, les Hongrois de l'époque vivent dans un esprit de guerre civile et de rébellion dont l'élément principal est la haine des Allemands. Les seules exceptions seraient les aristocrates résidant à Vienne, cultivés et véritables modèles de la fidélité envers la Cour impériale. LACY regrette infiniment l'attitude des Hongrois par rapport à leurs obligations de payer des impôts ainsi qu'au sujet de l'état lamentable du système de défense. Ce dernier, le célèbre système de la levée en masse nobiliaire (*insurrectio* en latin), intrigue particulièrement ce père fondateur de l'armée autrichienne moderne qui finit par la comparer aux forces armées des confédérations polonaise : selon lui, les deux systèmes féodaux se révèlent inefficaces et incapables d'assurer la défense des pays. La solution de ces problèmes réside dans une réforme déjà prônée au XVII^e siècle par son célèbre précurseur, le comte Raimondo

14. Voir à ce sujet : Tóth FERENC, « À la hussarde... », In: *AETAS* 2003/3-4, p. 55-67.

15. KOTASEK, E., *Feldmarschall...* op. cit. p. 123.

MONTECUCCOLI, c'est-à-dire dans l'établissement et du développement de l'armée permanente en Hongrie. Mais, la noblesse hongroise, conclue-t-il amèrement, essaie d'arrêter ces réformes par tous les moyens.

Par cette dernière constatation, il présente déjà au lecteur le sujet du chapitre suivant qui analyse les droits et privilèges de la noblesse (nation) hongroise. Dans son introduction, il affirme qu'il ne veut mettre en question la justesse des privilèges et libertés historiques de la noblesse hongroise, mais leur emploi traditionnel devient anachronique. Depuis l'abolition de la libre élection des rois de Hongrie, les rapports entre le souverain et la noblesse ont radicalement changé. Néanmoins, comme la constitution du pays permet aux sujets de débattre sur la légitimité du gouvernement, elle peut engendrer une opposition politique ou une rébellion. Il souligne l'antagonisme existant entre le principe du Royaume de Hongrie *de jure* indépendant et celui de l'existence *de facto* d'une monarchie danubienne des Habsbourg (*Gesammtmonarchie*). Il en résulte son verdict sur les mouvements d'indépendance de la noblesse hongroise. Les privilèges de la noblesse, comme le principe de l'inaliénabilité des propriétés foncières nobiliaires, entravent le développement économique et privent l'État de ressources considérables. Le nombre élevé de nobles hongrois et le système compliqué des preuves de noblesse ne font qu'aggraver la situation. À la fin du chapitre, il constate que les couches les plus aisées du pays cherchent à se débarrasser de leurs impôts tandis que ceux du peuple misérable financent en grande partie le fonctionnement de l'État.

Le dernier chapitre traite sur le commerce de la Hongrie et en générale sur l'économie du pays. Conformément à la logique des autres chapitres, il remarque que la Hongrie dispose de nombreux atouts économiques, d'un grand choix de produits et des possibilités extraordinaires pour un commerce fleurissant. Paradoxalement, ces richesses, compte tenu de l'aversion naturelle des Hongrois envers les activités commerciales et industrielles, n'apportent de bénéfices qu'aux étrangers (par exemple : Grecs, Juifs, Arméniens etc.). Non seulement les penchants naturels des Hongrois, mais leurs systèmes politiques déjà critiqués font aussi qu'ils ne profitent pas des avantages du commerce et de l'industrie. Pourtant, quelques produits, comme la laine et le tabac, mériteraient une exportation en grande quantité. Afin de favoriser le commerce extérieur, LACY envisage la construction d'un système de canaux navigables reliant les fleuves et rivières hongrois avec les ports adriatiques (Trieste et Fiume). Dans ce domaine, plusieurs autres projets ont été élaborés dont un de la plume de l'illustre Maurice-

Auguste BENYOWSKY.¹⁶ En évoquant les problèmes du commerce hongrois, il constate que l'origine des maux réside dans le mauvais système juridique et de la constitution archaïque du pays. En les changeant avec des réformes éclairées, la Hongrie serait un pays riche et fleurissant...

La qualité linguistique du texte original nous fait découvrir un auteur parlant bien la langue française, mais susceptible d'en ignorer toutes les finesses. Il s'agit d'un manuscrit compréhensible, mais ayant une orthographe souvent incongrue et dépourvue des relectures de mise au net. L'auteur était certainement un personnage cultivé de son époque qui connaissait bien la littérature classique et moderne, l'histoire et la philosophie. Les allusions aux ouvrages scientifiques dans le texte nous montrent bien que sa rédaction était précédée d'un travail de documentation complexe. Les idées de réformes de grande envergure montrent qu'il s'agit certainement des pensées d'un homme d'État. La pensée politique éclairée, la fidélité à la dynastie des HABSBOURG et la bonne connaissance des affaires militaires renforcent notre hypothèse sur l'identité de l'auteur. Nous avons quelques preuves archivistiques également qui soutiennent cette version. Dans la correspondance de Joseph II avec LACY (1766-1775), nous retrouvons les grands sujets du présent essai : la réforme des affaires militaires hongroises, le voyage de Joseph en Hongrie en 1768, la préparation d'une nouvelle carte de Hongrie¹⁷, l'étude l'histoire hongroise etc. Le style et l'orthographe du présent texte montre des similitudes avec les autres écrits francophones DE LACY. Pour la bonne compréhension, dans notre édition, nous avons modernisé et corrigé le texte authentique sans avoir altéré son contenu.

Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons constater que l'essai sur la Hongrie attribué au comte François-Maurice DE LACY offre une vue générale sur la réalité hongroise du début des années 1770. L'importance de la Hongrie s'est accrue considérablement à cette époque. Pensons au premier partage de la Pologne, à l'annexion de la Bucovine et à la politique orientale de plus en plus active de la monarchie des HABSBOURG. L'importance stratégique de

16. THALLÓCZY Lajos, *Gróf Benyovszky Móricz haditengerészeti és kereskedelem-politikai tervei 1779-1781* (Les projets de marine et de politique et économie du comte Maurice DE BENYOWSKY), In: *Gazdaságtörténelmi Szemle* 1901, pp. 321-376 ; 385-409.

17. ÖStA HHStA Nachlass Lacy Kat. 6 VI 1 a fol. 97 Extrait de la lettre de Lacy à Joseph II (Vienne, le 20 mars 1769): «Votre Majesté ayant approuvé, il y a une couple d'années, que je fit recueillir les meilleurs morceaux de Cartes et plans que l'on pût trouver de l'Hongrie, pour en former une Carte générale de ce Royaume ; cet ouvrage painible a été executé, la carte gravée dans ma maison et elle vient actuellement de sortir de la presse.» Cf. BNF

la Hongrie a beaucoup changée et l'auteur de cet essai en est bien conscient. Son analyse prend en considération les aspects géographiques et démographiques du pays qui, même de nos jours, passent pour les facteurs les plus importants des analyses géopolitiques modernes. Lors de l'examen de la structure politique, il met l'accent sur l'opposition antagoniste des intérêts particuliers de la noblesse hongroise et des intérêts de la monarchie entière. Bien avant la lettre, nous pouvons y trouver un embryon de l'idée de la nation moderne hongroise, résumée dans le terme du génie de la nation, compris surtout au sens militaire. Notons ici que ce raisonnement n'est pas loin des théories culturalistes de la pensée militaire moderne qui affirment l'existence des cultures stratégiques et tactiques nationales traditionnelles et dont l'actualité n'est pas à démontrer.¹⁸ Les facteurs sociaux et économiques viennent seulement à la fin de l'analyse. L'ordre des sujets abordés nous reflète le système de valeurs d'un chef militaire expérimenté qui favorise les dispositions du terrain et des ressources humaines au détriment de forces de l'économie et de la société. Enfin, nous pouvons poser la question : Quelle image peut-on avoir, d'après ce texte, de la Hongrie de cette époque ? En bref, une image assez paradoxale où les richesses naturelles et humaines du pays vont de paire avec un sous-développement économique et un système archaïque politique et social. La nécessité des réformes est évidente et il en propose même un certain nombre. Les réformes militaires avant tout, comme l'abolition du système de la levée en masse nobiliaire (*insurrectio*), et ensuite l'introduction de l'égalité fiscale et l'abolition de l'inaliénabilité des biens de la noblesse anticipent déjà les idées de l'ère des réformes du XIX^e siècle en Hongrie. Le paradoxe existe aussi au niveau des idées : d'une part, nous retrouvons parmi les arguments DE LACY celles DE MONTESQUIEU et ROUSSEAU qui s'opposent à l'idéologie conservatrice nobiliaire basée sur la Bulle d'or de l'époque médiévale. Par conséquent, le texte DE LACY n'est pas seulement une prise de vue de la Hongrie, mais aussi un pronostic qui signale aussi les points faibles de ce pays ayant une importance stratégique indéniable en Europe centrale et orientale.

Tóth FERENC

18. COUTAU-BÉGARIE, Hervé, *Traité de stratégie*, Paris (Economica), 2006, pp. 407-450.

ANNEXE

Essai sur la Hongrie
(Verlassenschaft der FM LACY)

Table des matières que contient ce petit ouvrage :

Chap. 1 Description du Royaume de Hongrie

Chap. 2 De la population du Royaume de Hongrie

Chap. 3 Du génie de la nation hongroise.

Chap. 4 Des privilèges et des prérogatives de la nation hongroise.

Chap. 5 Du Commerce de la Hongrie.

p. 1

Chapitre I

Description du Royaume de Hongrie

La Hongrie, qui anciennement était connue sous le nom de Pannonie, forme aujourd'hui l'un des Royaumes de l'Europe le plus considérable, et le plus fertile en différentes productions. A l'orient, il confine à la Transylvanie et au Banat de Temesvar ; au couchant, à la Styrie et à l'Autriche Inférieure ; au midi, à l'Esclavonie et à la Croatie ; au nord, à la Pologne, à la Silésie et à la Moravie. On le divise en quarante comtés, y compris les districts des Jäsiger et des Cummanies, les villes des heiduques, celle de Debrezin¹⁹, et quantité d'autres villes municipales avec leurs territoires. Son étendue est d'ailleurs si considérable, que l'enceinte de ses frontières peut être évalué à huit cent lieues de France. La religion dominante y est la catholique ; celles de Luther, de Calvin, de même que les différents rites grecs, y sont tolérées.

Non seulement la diversité des religions s'est répandue dans le Royaume de Hongrie ; mais aussi celle des nations ; car quoi que la plus part des habitants sont hongrois, cependant il s'y trouve différentes comtés²⁰ qui sont habités par des Esclavons, des Ratzins²¹, mêlés de Walaques²², et une infinité de villages peuplés par des Alemands, qui sont connus dans le pays sous le nom de Suabes²³, quoi que ce soit un composé de toutes les

19. Nom allemand de Debrecen (ville hongroise).

20. Comté : terme utilisé par LACY pour désigner le comitat hongrois (unité administrative autonome, département).

21. Appellation commune des Serbes à l'époque.

22. Appellation des Roumains de Valachie.

23. Appellation commune de la minorité allemande introduite en Hongrie par les Habsbourg après la reconquête du pays sur les Turcs.

nations allemandes, que l'espoir d'un sort plus heureux a fait abandonner leurs patries, a des conditions, qui souvent, consistent bien plus dans des promesses flatteuses de la part des Seigneurs, que dans la réalité de leurs bien être.

Quoi que le Royaume de Hongrie soit aujourd'hui dépendant d'une grande monarchie, son gouvernement qui était autrefois aristocratique, conserve encor en partie le fond de son ancienne Constitution ; mais il y a tout lieu de croire, que la digue qu'oppose la noblesse hongroise au torrent qui l'entraîne vers le gouvernement monarchique, sera trop faible pour lui résister, et que son opiniâtreté fléchira un jour sous le poids des nécessités publiques ; et sur tout, lors ce quelle aura reconnue, que les douceurs qu'elle peut goûter sous un gouvernement modéré, tendent bien plus a la conservation et a la splendeur de l'état, qu'à la privation de ses libertés.

D'ailleurs, il s'en faut de beaucoup que les différentes comtés qui forment le Royaume de Hongrie, soient d'une même étendue, et que ceux qui les habitent jouissent des mêmes facultés ; le sol de la terre qui est bien plus fertile vers les rives du Danube et dans le

p. 2

pays plat, malgré la tyrannie des leurs Seigneurs, rend leurs situation bien différente ; puis ce que les uns sont parvenus a se procurer les nécessités de la vie ; tandis que les autres gémissent dans l'oppression et dans la misère.

Ce Royaume qui est divisé en Haute et Basse Hongrie, est traversé vers son centre par le Danube, et quoi que ce fleuve reçoive les eaux de plusieurs grandes rivières, cependant les habitants des comtés qu'elles arrosent n'en retirent aucune utilité notable, faute d'industrie et de travail, aux qu'elles le génie de la nation répugne, comme je le ferai remarquer plus amplement, lors ce que je traiterai de son commerce.

La ville de Bude²⁴ qui était anciennement la capitale du Royaume, n'en est plus que le centre ; et depuis que la Couronne est devenue héréditaire, au lieu d'élire le Roi dans le champ de Ragos²⁵, qui est situé entre Pest²⁶ et Hatvan ; l'on le couronne dans Presbourg²⁷, ou sont renfermés les ornements royaux, et ou la cérémonie du couronnement se faites avec une pompe et magnificence qui sont dignes du Roi et de la nation.

24. Aujourd'hui, partie occidentale de la ville de Budapest.

25. Le champ de Rákos : lieu d'élection des rois de Hongrie non loin de la capitale hongroise.

26. Aujourd'hui, partie orientale de la ville de Budapest.

27. Aujourd'hui, Bratislava, capitale de la Slovaquie.

Autrefois les états de Hongrie n'était composés que du clergé, des grands officiers du Royaume et de la noblesse ; maintenant les villes municipales forment un quatrième ordre, depuis qu'elles ont obtenu voix et cession ; et il est à remarquer, que les états ne peuvent s'assembler en diète, que du consentement du Roy, qui seul a le droit de les convoquer et de les dissoudre.

Le métropolitain, qui dans le même temps est archevêque, primat et prince du St. Empire, jouit de différentes prérogatives qui sont attachés à ses dignités, et dans le même temps d'un revenu si considérable, que je doute très fort qu'il y ait en Europe une autre primatie, dont les émoluments puissent lui être comparé attendu la dévastation que la ville de Grann²⁸ a essuyé dans les temps de guerre et de révolutions, le siège de la métropole, qui y était établi depuis plusieurs siècles, a été transféré dans la ville de Tyrnau²⁹, ou il existe encor aujourd'hui, et ou, selon les apparences, il existera long tems.

Par les Constitutions du gouvernement, le palatin qui est en Hongrie la première personne en dignité, y est encor le médiateur entre le Roi et les différents ordres dont les états sont composés. Non seulement il préside aux diètes et au Conseil d'État du Royaume ; mais aussi à la table *Septem virales*, qui en est le premier tribunal de justice ; le second est celui de la table royale, dont le personal en est le président. Les autres tribunaux de justice, dont les tables des quatre districts, en deçà et au delà du Danube et du Tibisque³⁰,

p. 3

et le forum de chaque comté, ou il n'y a pas longues années, que la justice y était administré dans une confusion et dans un désordre, qui se ressentaient encor de ses temps de barbarie qui ont infestés si long temps les Hongrois, et qu'un siècle aussi policé que celui dans le quel nous vivons, a bien de la peine de détruire.

Ce ne fut qu'aux soins paternels de l'Empereur Charles VI, que la Hongrie fut redevable de l'ordre qui règne aujourd'hui dans les différents tribunaux de justice ; car il n'y pas un demie siècle, que tous les procès s'y terminaient encore par des commissions ambulantes, composés d'un proto-notaire et d'une infinité de gens de loi, qui accompagnés de leurs femmes,

28. Aujourd'hui, la ville d'Esztergom située au nord de Budapest.

29. Aujourd'hui, Trnava en Slovaquie.

30. La rivière de Tisza.

de leurs enfants, de leurs domestiques et leurs chevaux, se transportaient avec armes et bagages sur les lieux où résidaient les parties en litige, ou cette commission s'établissait, et où elle vivait aux dépens des plaideurs, entassant procédures sur procédures, et ne terminant rien, aussi longtemps qu'elle trouvait de quoi pouvoir subsister. Ce qui serait incroyable, si ce fait n'était avéré de nos jours, par quantité de familles, dont les fortunes se ressentent encore de cette manière d'administrer la justice.

Le titre de prince, ceux de comte et de baron, n'ont été introduits en Hongrie que depuis un certain temps ; jusqu'aujourd'hui même, ceux qui en sont décorés, n'y sont distingués d'un autre gentilhomme, que par un certain genre de titulature ; par ce que selon les constitutions du gouvernement, il n'y a que les charges de grands officiers de la couronne, et celles de comte suprême d'une comté, auxquelles soient attachés des titres distingués et reconnus ; sans cela personne ne jouit d'autres prérogatives particulières que de celles dont la noblesse est en possession.

La langue hongroise, qui tire son origine de l'ancienne langue des Scythes, dont les Hongrois descendent, est une de celles qui n'ont aucune connexion avec les autres, et qui est plus difficile à bien parler, qu'à apprendre. D'ailleurs, la langue latine est si familière dans toute la Hongrie, qu'à peine l'on trouve quelqu'un parmi le bas peuple, qui ne la parle assez pour se faire entendre, et je ne crois pas qu'il y ait un autre pays où l'on trouve un nombre aussi considérable de personnes de tout rangs, qui s'énoncent dans cette idiome, avec autant de pureté et d'élégance, qu'il s'en trouvent en Hongrie.

Il y a deux raisons pour quoi les histoires de Hongrie ne sont connues des autres nations que par un certain nombre de savants. La première c'est que elles sont écrites en langue latine, et la seconde, c'est par ce que les historiens hongrois se sont bien plus appliqués à décrire les révolutions de leurs pays qu'à donner une idée exacte de la forme

p. 4

de son gouvernement, de la nature de ses forces, des mœurs de la nation, de son commerce, de ses ressources, de son génie et des différentes productions, dont le Royaume de Hongrie est susceptible ; car s'ils fussent entrés dans des détails aussi propres à satisfaire la curiosité des calculateurs politiques, sans doute que leurs histoires eussent été traduites et recherchées ; mais que peut-on prétendre d'un écrivain hongrois, puis qu'il n'est ordinairement

occupé qu'à prouver la source des privilèges de sa nation ; tandis qu'il porte la négligence jusqu'à ignorer en quoi consiste l'utilité de l'histoire.

Tous ses privilèges et les différentes prérogatives dont jouit la noblesse hongroise, proviennent des racines du gouvernement féodal, qui restent encor a défricher en Hongrie et qui sont la source d'une infinité de contradictions et de mésintelligences, entre le Roi et la nation ; ce que cette noblesse pourrait prévenir, si elle m'était en considération tout ce qu'elle a à espérer et à craindre de ses préjugés ; car par le système de l'Europe qui existe de nos jours, et par la position du Royaume de Hongrie entre deux puissances formidables, dont il fait partie de l'une, étant frontière de l'autre ; comment la noblesse hongroise peut-elle se flatter de pouvoir conserver la jouissance de ses privilèges et de ses prérogatives, sans concourir aux besoins de la monarchie.

Par les constitutions du gouvernement, c'était autrefois une loi fondamentale, que la noblesse hongroise s'assembla chaque année sur la plaine de Ragos, ou chaque noble était attenu de s'entretenir a ses dépends, de même que ses domestiques et ses chevaux, aussi long temps qu'il plairait au Roi de la conserver ensemble ; ce qui lui occasionnait des dépenses très modique, a la quelle elle ne contribue en rien ; par ce qu'étant répartie sur les sujets, ce sont les cultivateurs opprimés qui sont attenus de porter la charge de cette rédemption.

Le peu de contribution, joint aux droits de fiscalité et de saunage, et au produit de l'exploitation des mines, forment les revenus du Roy, avec les quels il est obligé de soutenir la dignité de la couronne, de défendre le Royaume et de fournir a tous les autres besoins de l'état, sans qu'il lui soit permis de les augmenter de sa propre autorité.

Cette contribution annuelle qui est toujours fixé par le conseil du Royaume et répartie par porte, serait bien moins onéreuse, si la sous répartition n'en était pas confié aux soins de chaque comté ; par ce qu'il arrive très souvent, que ceux qui sont chargés de la faire, sont bien plus intéressés qu'il ne sont équitables. D'ailleurs, ce nom de porte est aussi ancien qu'il est peu significative ; l'on comprend par la une certaine quantité

p. 5

de possessions proportionnées aux facultés des propriétaires, et dont un certain nombre détermine une porte, de même que le plus ou le moins de portes, fixe la grandeur ou la médiocrité de chaque comté.

Ce n'est pas cette contribution annuelle qui est a charge aux contribuables, c'est du droit abusive que se sont arrogés les comtés, de pouvoir former une caisse domestique, dont ils se plaignent ; par ce que sous le prétexte des dépenses extraordinaires qu'elles sont obligés de faire, il en résulte un monopole d'autant plus inévitable que le montant en est arbitraire, et quoi que chaque comté soit tenue de rendre compte des argents qui entrent dans cette caisse domestique ; cependant par le peu de connaissance que peuvent avoir les reviseurs de la réalité des états de recettes et de ceux des dépenses ; il arrive ordinairement qu'il ne reste aux pauvres contribuants, d'autres ressources pour réprimer la malversation, que celles de la patience.

On distingue en Hongrie les sujets en deux classes, ceux de la première sont nommés libres, et ceux de la seconde sont serfs ou esclaves. La liberté des premiers consiste à n'être pas assujettis à la servitude de la glèbe et l'esclavage des seconds est sans bornes ; car quoi que les constitutions règlent leurs obligations envers les seigneurs, cependant la plus part de ses malheureux gémissent sous le poids de la tyrannie et de l'indigence ; ce qui a forcé l'incomparable Marie Thérèse de faire revivre la loi **urbarium**, afin de fixer les prétentions des maîtres, d'une manière proportionnée à la quantité et à la qualité du fond des terres que possèdent les sujets, selon le sens littéraire de cette loi fondamentale des constitutions du gouvernement ; qui n'est pour but que le calme des émeutes populaires, et la suppression de la tyrannie ; mais qui le croirait, malgré les intentions équitables du meilleur de tous les Rois, cette rénovation occasionne aujourd'hui les clameurs d'une grande partie de la noblesse ; qui par sa conduite prouve assez ; que si il est aussi vrai que le prétendent les politiques ; que pour faire le bonheur des peuples, il faut que l'autorité souveraine soit sans contradiction ; ceux de Hongrie doivent être les plus malheureux.

Cette oppression que la noblesse hongroise exerce sur ses sujets, en les abrutissant, les rend incapables de tout genre d'industrie, ce qui les prive de la connaissance de ses arts utiles, qui procurent les commodités et les agréments de la vie ; car si l'on découvre en Hongrie quelques vestiges du bon goût, ce n'est qu'aux mains étrangers que l'on en est redevable ; et je ne crois pas D'ailleurs, qu'il y ait beaucoup de pays en Europe où la bonne police y soit négligé par des principes aussi ridicules, que ceux qui y existent ;

p. 6

puis qu'ils n'ont d'autres fondements que les usages anciens et le goût dépravé de nos peres ; c'est aussi la raison pour quoi pendant une partie de l'année, les chemins et les ponts y sont a peine praticables, et qu'au milieu de l'abondance de toutes les productions de la terre, les voyageurs y trouvent avec difficultés le nécessaire a leurs subsistance ; et c'est aussi pour quoi l'on y trouve que quatre ou cinq villes qui sont mal pavés, et que toutes les autres qui ne le sont pas, sont d'une malpropreté dégoûtante, très dangereuse pour ceux qui sont obligés de les traverser dans le temps des mauvaises saisons. C'est aussi l'ignorance affecté dans tout ce qui a du rapport a la police, qui est cause que dans différents endroits de la Hongrie, le pain, la viande de veau et le poisson, s'y vendent à la vue, et non pas au poids, et que le désordre et la confusion se sont introduit dans plusieurs comtés, et dans la plus part des villes municipales.

C'est depuis que la Hongrie est devenue chrétienne, que le titre de Roi apostolique fut donné par l'église a Étienne premier qui régnait alors ; et quoi que plusieurs de ses successeurs ayant négligé de le prendre, cependant le Roi d'aujourd'hui, tient à honneur de le faire revivre et de le porter, et c'est en conséquence des services que ses ancêtres ont rendu au Saint Siege que le Royaume est exempt de la régale et des annuelles que prétend la Cour de Rome ; et que le Roi nomme de propre autorité a toutes les dignités ecclésiastiques qui sont dépendantes de sa juridiction, et que lors ce quelles viennent a vaquer, il dispose des revenus jusqu'au temps de la nomination.

Les mœurs de la plus part des Hongrois se ressentent encor aujourd'hui de ses temps reculés ou l'appas du butin et l'esprit de conquête, laissaient un cours libre aux inclinations les plus grossières ; et si avec le secours de la bonne philosophie, la raison a fait des progrès étonnants dans une bonne partie de l'Europe, l'on a bien de la peine a s'apercevoir quelle ait percé jusqu'au fond de la Hongrie, ou ce qui y a subsisté depuis plusieurs siècles, y existe encor ; et si l'on y remarque quelques changements sensibles ; ils consistent bien plus dans la perte des moustaches, que les ecclésiastiques ont été obligés de faire raser par ordre de leurs évêques ; que dans des objets plus intéressants.

Il est à remarquer d'ailleurs, que les inclinations des Hongrois n'ont pas changé depuis des temps immémoriaux, (comme je le ferai observer lors ce que je traiterai du génie de la nation). Mais en revanche, tous ses troubles qui agitaient la Hongrie pendant que l'élection de ses Rois était libre, ont

étés calmés depuis que la couronne est devenue héréditaire ; il ne reste plus pour la rendre heureuse, qu'à rectifier le défectueux de ses constitutions.

p. 7

Si l'on en excepte les mines d'or de la grande principauté de Transylvanie, il y en a peu en Europe qui soient aussi riches, que le sont celles de Kremnitz, Schemnitz et de Naydbagny³¹, et dont les richesses ne consistent pas seulement dans l'exploitation de l'or, mais dans celle d'argent et de plomb.

Les Hongrois sont ennemis des modes ; c'est aussi la raison pour quoi ils conservent leurs habillements depuis plusieurs siècles. Tel qu'il est aujourd'hui ; il diffère à tout égard des habillements que portent les autres nations de l'Europe ; et il faut convenir qu'il est très avantageux à tout homme bien fait de sa personne, et sur tout lorsqu'il est orné de tous les embellissements dont il est susceptible. Cet habillement est d'ailleurs très propre à la guerre ; puisque l'on peut toujours monter à cheval ou agir à pied, sans être obligé de rien changer à son ajustement ordinaire, et que sans augmentation de dépense, il est facile de se garantir contre les rigueurs des saisons ; car pendant les chaleurs de l'été, le Hongrois prend sa pelisse à son cou, et dans les grands froids, il s'en couvre. Son bonnet qui préserve en partie la tête du coup de sabre, est dans le même temps un ornement guerrier ; et il faut avouer que l'équipage et l'enharnachement du cheval hongrois pour peu qu'il soit brillant et de bon goût, en relève extrêmement l'action et la beauté. Tout ce que je puis dire de l'habillement des dames hongroises, c'est qu'il est très ancien, et que sa simplicité en fait tout le mérite.

Chapitre II

De la population du Royaume de Hongrie

Il n'y a pas long temps que l'on fit différentes recherches en Hongrie, afin d'être informé exactement de la force de sa population. Lon y comptait alors au de la de cinq millions d'âmes, parmi lesquelles le nombre des mâles excédait de peu celui des femelles ; or en fixant le nombre des mâles au-dessus de la moitié, il se trouverait pouvoir être évalué à deux millions six cent milles ; et si l'on faisait abstraction des ecclésiastiques, des vieillards et de la jeunesse au-dessous de l'âge de quinze ans ; sans doute que ce nombre de mâles serait réduit a un autre moitié, et qu'il ne se trouverait

31. Les villes minières célèbres de la Haute Hongrie : Körmöcbánya, Selmecbánya et Nagybánya (Aujourd'hui Kremnica et Banská Štiavnica en Slovaquie et Baia Mare en Roumanie).

en Hongrie qu'un million et trois cent milles hommes qui pourraient être employés aux charges civiles, à la guerre, à la navigation, au commerce ; à l'industrie et à l'agriculture.

p. 8

Mais comme la Hongrie n'a d'autres objets à remplir dans la répartition des hommes, que l'agriculture, la guerre, et un très petit nombre d'artisans ; il s'en suit donc qu'elle peut évaluer la consistance de sa population, à un tiers au-dessus de celle d'une puissance maritime et commerçante qui serait de force égale ; par ce que n'ayant à fournir ni gens de mer, ni négociants, ni chantiers de construction, ni gardes-côtes, ni colonies, la Hongrie à moins de besoins réels que cette puissance, et par conséquent elle a bien plus de sources dans son état civil.

Ainsi, dans le même consistance de sa population, la Hongrie peut disposer d'un tiers d'homme de plus que cette puissance maritime et commerçante, et ses forces de terres peuvent être d'un tiers plus considérables que les siennes. Ainsi, dans la fourniture des gens de guerre, si l'une et l'autre adoptait la proportion d'un sujet sur cent, telle que plusieurs grands calculateurs politiques l'ont fixé dans leurs assertion, la Hongrie pouvait employer à la guerre de terre cinquante mille hommes chaque année, tandis que la puissance maritime et commerçante n'en fournirait que trente deux mille six cent septente.

Mais comme cette proportion d'un sujet sur cent me paraît être bien plus propre à détruire la consistance de la population, qu'à la conserver ; si il m'était permis d'exposer mon sentiment sur cette assertion, j'oserais avancer, que dans leurs calculs spéculatives, ses grands arithméticiens n'ont pas assez distingués 1° les pays où l'agriculture et l'industrie exigent un nombre de cultivateurs et d'artisans qui soit proportionné à l'étendue des terres et de labourage et à la nature des autres objets de ressource. 2° les pays qui sont plus ou moins susceptibles de navigation et de commerce, d'avec ceux qui en sont privés. 3° les temps de paix d'avec ceux de guerre, relativement à leurs durées. 4° qu'elles sont les économies que l'on peut faire avec les hommes dans tous les tems. 5° quels sont les moyens les plus praticables pour prévenir le dépérissement de la population pendant la guerre. Car dans la fourniture des soldats ; ce n'est pas assez de déterminer une proportion qui puisse se soutenir pendant la paix ; ce sont les temps de guerre que l'on doit avoir pour objet ; sans quoi ce serait faire la guerre avec son capital, au lieu de la faire avec ses revenus.

J'oserais avancer en outre, que tous les différents objets sur les quels la proportion des gens de guerre doit être réglée, sont bien plus du ressort d'un militaire intelligent, que d'un calculateur politique ; par ce que ce n'est pas sur des simples calculs d'arithmétique que l'on parviendra a fixer solidement l'assertion la plus relative aux besoins de la

p. 9

guerre et à l'économie des hommes. C'est sur les connaissances exactes d'une infinité de détails militaires, qu'il faut se régler ; car a combien d'erreurs et d'inconvénients ne serait on pas exposé dans son système de répartition ; si l'on ignorait qu'une armée forte de cent milles hommes effectifs, qui a besoin de six mille recrues chaque année de paix pour se compléter ; en aura besoin de quarante mille chaque année de guerre, quelque fois même d'avantage, a proportion de la vivacité de ses opérations, et de la nature du climat ou elle opère.

Non seulement cette connaissance est indispensable, de même qu'une infinité d'autres qui sont uniquement militaires, mais c'est que sans les avoir pour principes, il n'est pas possible de pouvoir compléter les armées pendant la guerre, sans affaiblir la consistance de la population j'us qu'au dépérissement de l'espèce. Or pour prévenir un inconvénient aussi dangereux, il faut nécessairement adopter la maxime suivante dans la fourniture des gens de guerre. Faire abstraction des sujets qui sont destinés a d'autres usages qu'à la guerre, et proportionner au nombre de ceux qui restent, celui des troupes que l'on est intentionné d'entretenir en temps de paix. Fixer ensuite l'augmentation de celles qui doivent exister pendant la guerre, de la manière la plus relative aux ressources, et aux différentes économies des hommes qui sont praticables pendant la paix.

Comme la proportion d'un sujet sur cent, est une assertion vague qui ne distinguent ni les ressources, ni les moyens, ni les temps ; deviendrait trop dangereuse à suivre ; ainsi pour se régler dans la fourniture des gens de guerre selon la maxime proposé ; il est nécessaire de temps de paix, de la fixer à un septième de moins ; c'est à dire que la Hongrie, qui selon cette proportion d'un sujet sur cent, devrait fournir indistinctement 50 000 hommes chaque année, n'en fournira plus pendant la paix, que 6225 ; ainsi chaque année de paix. Elle fera une épargne de 43775 hommes ; de manière que si la paix durait dix années, la Hongrie se procurerait par cette répartition, une réserve de 437850 hommes ; ce qui serait plus que suffisant pour fournir à l'entretien d'une armée de plus de soixante milles

hommes, pendant dix années de guerre, sans quelle soit obligé d'avoir recours à l'affaiblissement de son état civil.

Quoi que cette proportion d'un sujet sur huit cent, fournisse pendant la paix, les ressources qu'exigent les temps de guerre ; cependant, comme des circonstances malheureuses pouvaient exiger une augmentation de fournitures plus considérables que ne serait l'épargne ; afin de prévenir les occasions qui pourraient forcer avoir recours a la masse des sujets qui

p. 10

ne sont pas destinés à la guerre ; dans tous les temps ; il faut nécessairement faire encore usage d'une autre économie, laquelle consiste à composer de recrues étrangères, la huitième partie de son infanterie ; par ce que par là l'on remplit deux objets très avantageux, le premier, l'augmentation des ressources ; le second, la maxime politique qui prescrit, que l'on ne saurait assez les augmenter, lors ce quelles sont praticables aux dépends de ses voisins.

Une autre économie que l'on doit pratiquer indispensablement dans tous les tems, et qui concourt sans cesse à l'augmentation de l'épargne ; c'est la conservation des hommes de guerre, dont une grande partie se fond par les maladies et par la désertion ; très souvent par trop de négligence dans les précautions qui sont à prendre pour les prévenir. Après avoir exposé qu'elle est la force de la population du Royaume de Hongrie, et après avoir donnée une idée des rapports que doit avoir sa conservation avec la fourniture des gens de guerre ; il me reste encor à faire remarquer, que depuis six siècles, le nombre des habitants n'a été aussi considérable en Hongrie, qu'il l'est aujourd'hui, et qu'il existe dans la comté de Zemliner³², une coutume qui contribuerait bien plus à la multiplication de l'espèce, si elle était générale, que toutes ses distinctions et ses récompenses que des lois politiques ont accordés à la fertilité des mariages, et que les peines que d'autres ont dictés contre les célibataires. Voici en quoi elle consiste, et comment le hasard me la fit découvrir.

Etant en marche le long de la rive droite du Tibisque, j'arrivais en station dans un village, dont le nom m'est échappé, ou me trouvant dans la chambre de mon paysan avec sa femme et sa fille, il parut un jeune drôle qui s'approchant du lit de son père, voulut se saisir d'un coussin, ce dont sa sœur s'étant aperçu, elle le lui arracha brusquement, en lui disant, quand tu seras marié, tu pourras en faire usage.

32. En hongrois Zemplén.

Frappé de cette réponse, après avoir fait venir le notaire du village, et l'avait interrogé sur ce qui s'était passé entre le frère et la sœur au sujet du coussin, je fus assez surpris d'apprendre que depuis des temps immémoriaux, c'était la coutume dans leur village, que tous les garçons couchassent sur la dure jusqu'à ce qu'ils soient mariés, afin de les obliger à prendre femme.

Il faut avouer que si la simplicité de cette coutume passait en loi dans la classe des citoyens de moyenne et de basse extraction, non seulement il en résulterait des avantages très considérables quant à la multiplication de l'espèce ; mais qu'elle servirait encore à

p. 11

rendre une infinité de sujets très propres à la guerre.

Chapitre III

Du génie de la nation hongroise

Soit que le climat ait quelque rapport à la disposition des organes, ou soit que les aliments que produit la diversité des sols de la terre, ayant quelques influences particulières sur les parties dont le sang est composé ; ce qui est très certain, c'est que l'on remarque dans chaque grande nation des dispositions et des inclinations naturelles, plutôt pour une chose que pour une autre ; et cela est si vrai, que quoi qu'elles soient portés à remplir un même objet ; cependant les différents progrès qu'elles font dans un même genre d'opération, prouve évidemment que leurs talents et leurs goûts sont différents.

Enfin soit un effet de la nature du climat, ou de quelque autre cause se puisse être ; ce qui est très certain, c'est que le génie de la nation hongroise la porte à aimer la guerre, et l'éloigne avec répugnance de tout genre d'industrie et de travail ; tandis que nous voyons différentes nations avoir la guerre en horreur, et s'appliquer par inclination au commerce, et faire des progrès étonnants dans tous les arts d'industrie, ou d'autres nations ne réussissent pas.

Quoi qu'il en soit, ce goût dominant pour la guerre, se manifeste dans la jeunesse hongroise dès leurs enfance ; car à peine sont-ils parvenu à l'âge d'adolescence, que l'on les voit employer leurs mains délicates à manier un sabre ou un fusil, et à témoigner une inclination particulière pour les chevaux ; et ce qui est à remarquer encore dans les jeunes gens, même de la plus basse extraction ; c'est que l'on ne peut les faire travailler aux ouvrages

de la main, qu'à force de châtimens. Et comme les Hongrois sont élevés durement et qu'ils se nourrissent des aliments les plus grossiers, l'on les voit soutenir les rigueurs des saisons et supporter les travaux militaires les plus pénibles, avec une santé et une constance qui les distingue entre plusieurs autres nation ; à quoi il faut ajouter encor, qu'ils joignent à ses qualités si nécessaires pour former de bons soldats, une valeur et une intrépidité, qui les rend recommandables ; et malgré qu'ils soient aussi bons fantassins qu'ils sont bons cavaliers, cependant leurs inclination naturelle pour les chevaux, les porte à servir plus volontiers dans la cavalerie que dans l'infanterie. Ils sont d'ailleurs employés à la petite guerre avec succès, et sur tout lors ce qu'ils sont guidés par l'appas du

p. 12

butin.

Si l'on excepte les enfans des grands du Royaume, le génie et les talens de ceux des autres conditions sont peu cultivés dans toute la Hongrie. L'éducation que l'on y donne ordinairement à la jeunesse de l'ordre équestre se ressent encor des temps où les Scythes commencèrent à peupler la Pannonie, et le bas peuple à peine sorti de la barbarie, borne ses travaux à la culture des héritages de leurs pères, sans connaître l'usage des moyens qui pourraient procurer l'augmentation de leurs facultés.

Ceux qui étudient dans les Collèges le font bien plus par nécessité que par inclination, et très peu d'entre eux s'appliquent à l'étude de cette philosophie scolastique, si propre à former des arguments, et à ne rien résoudre. Pour ce qui est de la physique et surtout l'expérimentale, à peine est-elle bien connue de nos jours dans l'université de Tyrnau, où les disputes de théologie y occupe une infinité d'ecclésiastiques, parce que l'esprit de controverse est assez conforme au génie de la nation, qui d'ailleurs est fier, vain et présomptueux.

Cette fierté, cette présomption et cette vanité, ne se manifesta ordinairement avec plus d'évidence, que dans la plus part des gentils hommes hongrois campagnards, par ce que fondé sur leurs prérogatives, ils se figurent être des individus bien supérieurs au reste du genre humain, et en conséquence ils affectent de mésestimer les autres nations qu'ils ne connaissent pas. Ils portent même leur ridicule jusqu'à témoigner une antipathie contre la nation allemande, qui non seulement est porté jusqu'à la haine, mais que beaucoup d'entre eux cherchent à transmettre à leurs générations.

Il faut cependant bien se garder de confondre parmi ses esprits durs, turbulents et inconsidérés, une infinité de gens raisonnables, qui loin de penser qu'ils ne seraient pas hongrois, s'ils ne se déclaraient être ennemis de tous ceux qui ne le sont pas, sont aussi recommandables par les qualités du corps que par celles de l'esprit. Il y en a même plusieurs entre eux, qui font de nos jours une partie des ornements de la Cour de Vienne et l'admiration des étrangers.

Sans doute qu'un ministre attentif à connaître le génie, les inclinations, les goûts et les préjugés de chaque nation, soit les flatter ou les choquer, selon les circonstances, la connaissance qu'avait le Cardinal Mazarin du génie des Français, lui fit demander, si ils chantaient encore après leurs avoir imposé un nouvel impôt, et ayant été informé qu'ils continuaient à le faire ? Hé bien, répondit cette à Eminence : s'ils font la *canzonette*,

p. 13

ils *pagaront*. L'Aleman paie et ne chante pas ; mais le Hongrois, ni ne chante, ni ne paie.

Si cette anecdote du Cardinal Mazarin est propre à donner une idée de la légèreté des Français, le trait suivant ne le sera pas moins à prouver la présomption de la nation hongroise.

Lorsque les troubles qui dévastent aujourd'hui la Pologne commencent à se manifester et que la rupture entre l'empire des Russes et celui des Ottomans semblait menacer les frontières de la Hongrie de quelques irruptions, le Roi ayant fait assembler les états, leurs fit proposer les moyens les plus efficaces, et dans le même temps les plus prudents auxquels l'on pouvait avoir recours dans des circonstances aussi critiques ; mais loin d'accepter les propositions salutaires du Roy, les états résolurent de convoquer une insurrection dans un cas de nécessité ? Hela qui le croirait l'on ignore encor aujourd'hui, que les insurrection hongroises et que les Confédérations polonaises sont bien plus propres à ruiner un pays qu'à le défendre.

D'ailleurs, une résolution semblable découvre non seulement un fond de présomption dangereux à tout égard ; mais elle prouve encor combien les préjugés sont difficiles à détruire : quoi, dans un cas de nécessité, la nation hongroise prétend arrêter les progrès d'une armée permanente, discipliné avec soin, et exercé sans relâche dans toutes les manœuvres militaires, en lui opposant des paysans sous la conduite d'une noblesse sans expérience, mal armé, mal monté qui croupit dans l'oisiveté et que ne peut

être rassemblé que dans une espace de temps très considérable ; ne faut-il pas avouer qu'une prétention de cette nature, et aussi ridicule, qu'elle est présomptueuse ; car ce n'est pas assez que les matériaux qui sont propres à la guerre existent ; il faut encor qu'ils soient préparés de longue main et avec art, afin de pouvoir être employé avec succès ; et c'est précisément à quoi tendaient les propositions du Roi.

p. 14

CHAPITRE III

Des privilèges et des prérogatives de la nation hongroise

Soit que les privilèges et les différentes prérogatives dont jouit la noblesse hongroise, lui ayant été accordés dans des temps de nécessité, ou par la faiblesse de quelqu'un de ses anciens Rois, ou soit qu'elle les ait obtenu en récompense de quelques services ; ce qui est très certain, c'est qu'il est étonnant qu'elle les ait conservé jusqu'aujourd'hui, attendu que depuis un siècle entier, elle n'a pas discontinué de travailler à les perdre ; mais il faut convenir dans le même tems, que leurs conservation lui a couté l'un des plus beau de ses droits qui était celui de pouvoir s'élire un Roy, et qu'en le perdant, elle a changé la nature de ses constitution, par ce qu'elle a rompu le contrat qu'une élection libre suppose toujours entre le Roi et la nation.

Il est vrai qu'en rendant la couronne héréditaire, cette noblesse s'est réservé le privilège de pouvoir couronner son Roy, à des conditions qui lui imposent l'obligation de maintenir ses libertés ; mais lors ce qu'un prince qui est appelé au trône par le droit de succession, et qui sans cette couronne est puisant par lui même, n'en est-il pas moins d'une cérémonie publique, à la qu'elle est attaché un serment qu'il est contraint de violer, autant de fois que le bien de l'état l'exige ; et c'est précisément à quoi un Roi de Hongrie est bien plus exposé qu'un autre monarque, par ce que l'interprétation des lois fondamentales du gouvernement, est dépendante du caprice de ses sujets, et qu'il est obligé de gouverner les autres provinces de sa domination, avec autant d'équité que le Royaume de Hongrie.

Il s'en suit donc, que le maintien des libertés de la nation hongroise dépend bien plus de sa conduite envers son Roy, que d'un serment qui ne peut le lier à remplir ses engagements, qu'autant que les circonstances et les raisons d'état ne le forcent pas à les enfreindre. Car dans ce cas la, aucune considération ne doit l'empêcher de frapper des coups d'autorité. Au reste Mr. de Voltaire s'est trompé, lorsqu'il a prétendu, dans son livre de la guerre de Louis XV, que la grande Marie Thérèse avait prêté le même

serment que prêta le Roi André second à son avènement au trône l'année 1222. Il ignorait sans doute que les états de Hongrie avaient été obligés de changer la formule du

p. 15

serment, et qu'à la venir il ne serait plus permis en Hongrie, de se soulever contre son Roi sans être rebelle. Ce n'est pas ce qui est étonnant ; mais ce qui l'est effectivement, c'est que le ridicule d'un pareil serment ait pu subsister pendant cinq cent ans, et qu'il ait été observé par des Rois ; attendu qu'il avilissait la dignité du trône, et qu'il excitait les sujets à la rébellion.

Par le serment que prêta le Roi Marie Thérèse, il s'est engagé de confirmer les privilèges et les prérogatives de la noblesse hongroise, selon le sens littéraire des constitutions. La question n'est pas maintenant de savoir si le serment qu'il a presté à ce sujet doit être inviolable dans le cas d'infraction de la part des sujets ; qui dans le même temps se sont engagés à défendre leur Roi et la patrie aux dépens de leurs vies et de leurs biens. Il s'agit de faire remarquer, que la couronne étant aujourd'hui héréditaire, la Hongrie doit être considéré comme une des parties qui composent la monarchie, et sur ce pied la, le monarque ne peut maintenir les libertés d'une partie, qu'autant quelle concourt à la conservation des autres parties à proportion de ses facultés ; car il serait aussi injuste que dangereux, si une de ses partie subsistait aux dépens de toutes les autres, par ce qu'il s'en suivrait nécessairement, que toutes les autres provinces de la monarchie seraient éternellement dans une guerre coûteuse, tandis que la Hongrie serait dans l'opulence ; ce qui loi d'augmenter la consistance du tout, l'affaiblirait ; c'est cependant ce qui existe, et ce qui est très préjudiciable à la monarchie.

Je sais fort bien que la noblesse hongroise se regarde comme indépendante de la monarchie, et que fondé sur les préjugés de ses constitutions, elle ne considère que ses propres intérêts, mais je n'ignore pas dans le même tems, que le mal consiste dans ses prétentions, et que s'étant engagé à soutenir le Roi et à défendre l'état, il est injuste qu'elle jouisse de ses libertés, sans concourir à sa conservation ; car dépendante ou indépendante, elle ne peut se soutenir par elle même, et ne concourant en rien aux secours quelle attend de son Roy, elle le réduit à la nécessité de ne reconnaître d'autres lois fondamentales, que celles qui tendent à la conservation de la monarchie. Un objet aussi sensible bien propre à engager la noblesse hongroise à prendre des sentiments plus conformes aux maintiens de ses libertés ; mais loin de l'envisager comme le seul moyen qui puisse la

conduire aux douceurs de la tranquillité, elle ne le considère que comme l'oppression de ses prérogatives ; et sa jalousie, sa méfiance ses inquiétudes et son opiniâtreté, la portent à méconnaître dans la personne sacré de

p. 16

son Roi, une mère magnanime et compatissante, qui s'occupe sans relâche du soin de la rendre heureuse ; pour n'y apercevoir qu'un monarque prêt à l'opprimer.

Pour peu que l'on voulut examiner avec attention le fond des constitutions du Royaume de Hongrie, il sera facile de s'apercevoir, combien la noblesse hongroise a su interpréter en sa faveur le sens de quelques unes de ses lois fondamentales, et entre autre celui de la chartre connue sous le titre de *nobilis nobilitat fondum* ; car elle avait non seulement commencé d'étendre son droit d'immunité sur ses possessions, sans aucune restriction ; mais elle l'avait porté jusqu'à prétendre, qu'elle pouvait affranchir toutes celles de ses sujets qu'il lui plairait en le disant être employé à son service ; de manière qu'il eut dépendu de chaque noble hongrois possessionné, d'exempter de la contribution tous ceux de ses sujets qu'il en voulu protéger. Mais comme une pareille prétention était abusive, dangereuse et tendant à l'anarchie ; malgré les clameurs d'une infinité de gens intéressés à la soutenir, elle a été réduite au sens littéraire des constitutions. Cette suppression était d'autant plus nécessaire, qu'à la fin chaque gentil homme hongrois, eut prétendu pouvoir anoblir tous les terrains ou il portait ses pas ; ce qui, non seulement eu rendu la contribution arbitraire et onéreuse ; mais dans un pays ou la plus part des habitants se disent être nobles ; sur quel fond de terre eût on pût, avec le tems, répartir la contribution.

Si cet abus a été réprimé, celui qui existe encore aujourd'hui dans la nature des franchises des quelques possessions, n'est pas moins préjudiciable au bien public, puis ce qu'il autorise les possesseurs à priver l'état d'une partie de ses ressources. Car il faut savoir que pour servir au pâturage d'un bétail immense, la quatrième partie des terres de labourage de la Hongrie reste inculte que toutes ses terres qui se nomment déserte et dans la langue du pays *pousta* ; étaient autrefois des villages très peuplés, qui ont été dévastés partie du temps des guerres contre les Turcs, et partie du temps que les révolutions affligeaient la Hongrie que ses villages, dont ses déserts portent encore aujourd'hui le nom, ont été abandonnés par leurs habitants pour se retirer dans d'autres parties du Royaume ou leurs descendants existent de nos jours. Il ne faut pas ignorer d'ailleurs que les

propriétaires de ses possessions, jouissent non seulement du fond des terres seigneuriales ; mais aussi du fond de celles qui appartaient aux communautés sans être

p. 17

attenués de concourir aux besoins de l'état.

Il est à observer en outre, qu'il n'y a pas quarante années que la plus grande partie de ses déserts étaient amodiés pour cinquante ou soixante florins, et qu'ils le sont aujourd'hui pour six à sept mille florins ; ce qui conséquemment augmente le prix du bétail. Donc le peuple est obligé de vivre plus chèrement, donc, la noblesse en retire seule le profit, sans contribuer aux besoins de l'état. Donc une partie des meilleures terres reste inculte. Donc l'on préfère en Hongrie l'utilité des animaux à la nourriture des hommes.

Après avoir examiné ses particularités ; ne trouvera ton pas qu'il est bien étonnant qu'un droit de possession de cette nature puisse exister, et surtout lorsque l'on considérera, combien sont pernicieuses les conséquences qui peuvent en résulter. Car outre que ce droit prive l'état d'une partie de ses ressources, et une infinité d'habitants de leurs héritages et de leurs facultés. C'est qu'il augmente la charge des imports, et réduit la plus part des sujets hongrois à la nécessité de supporter le joug de la misère ; sans espérance de pouvoir améliorer son sort ; et que dans le cas d'une mauvaise récolte, les calamités sont inévitables.

Tout ce que ce droit de possession a de plus criant, pouvait être adouci, si en refusant de rétablir les villages dévastés et de cultiver toutes ses terres qui restent incultes, les propriétaires de chaque désert étaient attenus de payer la contribution pour le fond des terres qu'ils possèdent appartenant aux communautés ; puis ce que par cette juste répartition, le bas peuple en serait soulagé, sans que le droit nobiliaire en souffrit. Mais que la noblesse, qui ne concourt en rien aux besoins de l'état, jouisse du privilège de pouvoir priver ses sujets de ses facultés, et que pour satisfaire son avarice, elle puisse de propre autorité disposer de leurs héritages et les faire gémir dans une oppression tyrannique ; il faut avouer qu'une pareille injustice quelque protégé elle puisse être par les lois, n'en est pas moins criante ; elle existe cependant quoi qu'ait pu faire le Roi pour la réprimer ; ce qui prouve évidemment combien l'équité et la raison des instruments peu propres à détruire les préjugés et les caprices d'une nation, lorsqu'ils sont autorisés par les constitutions.

Il n'en est pas de même du droit de sauvage dont la noblesse était en possession depuis des temps infinis les prévarications et le monopole quelle ne cessait d'exercer tendant à l'anarchie, elle en a été privé, aux conditions cependant, que le Roi sera

p. 18

obligé de payer les appointements de tous ceux qui sont employés dans les différents tribunaux de justice du Royaume ; de manière qu'aujourd'hui le produit des sels fait la partie la plus considérable de ses revenus.

Un autre abus irrespirable tant que les constitutions du gouvernement existeront, est celui de ses différentes sortes de noblesses dont l'ordre équestre est composé, et qui jouissent sans distinction des mêmes privilèges et des mêmes prérogatives, quoi que l'on fasse en Hongrie la différence entre un noble possessionné et entre un autre noble qui jouit d'une possession à titre de rétribution. Ce n'est pas tant dans cette différence de noblesse que consiste l'abus des immunités ; c'est que parmi la quantité de ses nobles de toutes les espèces, il s'en trouve beaucoup qui ne peuvent prouver ni titre de donation, ni titre de noblesse, ni titre de possession ; souvent même il s'en trouve à qui quelques libéralités ont procuré plusieurs attestations de la part d'une comté, qui leurs tiennent lieu, et de titre de noblesse, et de titre de possession, qui ne leurs appartiennent, que par ce que dans des temps de révolutions, ils s'en sont mis en possession, et que les familles à qui elles appartiennent légitimement ou ont perdu leurs titres, ou se trouvent dans une indigence qui les prive des moyens de pouvoir revendiquer leurs droits de possession.

Outre tous ses abus qu'autorisent les privilèges et les prérogatives dont jouit la noblesse hongroise, celui de pouvoir anoblir qui bon leurs semblent, dont les palatins et les primats de Hongrie sont en possession, n'est pas moins considérable que les autres ; puis ce que non seulement il choque l'autorité souveraine ; mais c'est qu'il est essentiellement opposé au bien public. Car le pays étant surchargé de noblesse, et le droit de l'augmenter dépendent de deux particuliers ; il ne sera pas extraordinaire, si dans la suite des tems, l'on trouvera aussi peu de roturiers en Hongrie, que de nobles dans la Grèce.

Il serait trop étonnant si les villes municipales ne se ressentaient de la maladie qui ronge le corps politique de l'état ; aussi voit-on la plus part des magistrats être bien plus occupés du soin de leurs intérêts particuliers, que

de celui du bien public ; et quoi que ses villes libres soient sous la direction de la chambre

p. 19

des domaines du Royaume ; la malversation, la négligence et le désordre qui règnent dans tout ce qui a quelque rapport avec l'administration de la justice avec l'économie et avec la bonne police, est la preuve la plus évidente que l'on puisse exposer des éloges qui méritent leurs directeurs.

Enfin, de quel côté l'on voulu considérer le sens des constitutions d'où dérivent les privilèges, les prérogatives et les libertés dont jouissent le clergé, la noblesse et les villes municipales ; l'on trouvera, qu'étant toujours interprété en faveur des ordres qui composent l'état, l'autorité souveraine compromise et choqué sans relâche, se trouve elle même enveloppé dans les abus qui en résultent, et qui ne pourront être réprimés, tant que les caprices et les préjugés de la noblesse seront arbitraires. Au reste en quoi peuvent consister les ressources d'un pays, lors ce que ceux qui ont tout, ne payent rien, et ou il n'y a que ceux qui n'ont que pour vivre qui doivent fournir aux besoins de l'état.

CHAPITRE V

Du commerce de la Hongrie

Non seulement la Hongrie abonde en grains et en bétail de toute espèce, en différents minéraux, en sels, en gibiers, en fruits, en poisons, en bois de chauffage et de construction ; mais il y a peu de pays ou la crue des vins soit aussi fertile, et d'une sève aussi délicate, qu'elle se trouve l'être dans la plus part de ses comtés. Outre ses avantages, quoi que le Royaume soit traversé par plusieurs grandes rivières et que les ports de Trieste et de Fiume soient à porté de recevoir l'exportation du superflu de ses différentes productions, cependant si l'on en excepte le trafic des bêtes à cornes, tout autre genre de commerce y est languissant, par ce que le génie de la nation y répugne autant, qu'au travail et à l'industrie.

C'est aussi la raison pour quoi, la circulation des argents est réduite à peu de chose en Hongrie, aussitôt que les troupes en sont éloignés ; car faute d'exportation, la consommation des denrées diminuant alors considérablement, les ressources de l'espèce numéraire, s'affaiblissent au sein de l'abondance des productions.

p. 20

Une autre raison qui arrête les progrès de la circulation des argents et l'augmentation des ressources, c'est que les Hongrois privés volontairement des secours de l'industrie. En abandonnant le commerce de leurs pays à des Grecs et à des Arméniens ; il arrive que l'achat des marchandises propres à leurs usages se fait hors du Royaume, et que le profit du négoce, passe en Grèce et en Arménie, ou les familles de ses commerçants sont établies. Il est vrai que le gouvernement n'épargne aucun soin pour réprimer cette prévarication ; mais quelques précautions il puisse prendre à ce sujet ; tant que ses familles existeront hors du pays, et tant que la voie sourde des remises subsistera, il est à craindre que l'on ne parviendra que difficilement à contenir les prévaricateurs.

D'ailleurs, si le génie de la nation hongroise répugne naturellement au travail et à l'industrie, les constitutions du gouvernement ne contribuent pas moins à priver le bas peuple des aisances qu'il pourrait se procurer par le commerce ou le trafic des productions de la terre ; parce qu'en accordant à la noblesse le droit de pouvoir tyranniser inhumainement ses sujets, ses malheureux abrutis sous le poids de l'oppression, s'expliquent bien plus à satisfaire aux droits seigneuriaux, qu'à augmenter leurs facultés.

La seule industrie à la qu'elle une partie des sujets a recours pour se procurer la fourniture des choses les plus nécessaires, ne s'étend guère au de là des plantations de tabac, dont les feuilles sont, dans plusieurs comtés de la Hongrie, d'une qualité supérieure à celles que produisent différents autres pays ; ce qui serait d'un produit assez considérable aux cultivateurs, si l'exportation s'en faisait chez l'étranger ; mais comme cette plantation n'a d'autre objet que les besoins qu'impose la nécessité, la quantité se borne à la consommation qui se fait dans le pays, sans penser aux utilités que pourrait en procurer l'exportation.

Ce qui rend les frais de l'exportation des denrées de la Hongrie jusqu'à la mer Adriatique très coûteux, c'est par ce que l'on ne fait aucun usage des cours heureux de plusieurs grandes rivières, dont les jonctions seraient très praticables à la faveur de quelques canaux, ce qui procurerait une communication avec nos ports, qui rendrait les dépenses de l'exportation et celles de l'importation, bien moins considérables

p. 21

de plus, par la rivière de Marosch, la Transylvanie, le Banat, par celle de Save, l'Esclavonie, pouvant alors communiquer avec la mer, débiteraient

les différentes productions dont ses provinces abondent ; ce dont elles sont entièrement privées par les difficultés du transport.

Si dans les temps où la nature semble l'exiger, l'on donnait le couvert aux bergeries, sans doute que les laines seraient pour la Hongrie un objet de commerce des plus intéressants ; mais le bétail y étant constamment exposé aux rigueurs des saisons de l'hiver, elles en deviennent d'une grossièreté, qui en arrête l'exportation, et qui les rend à peine propres à être employés dans les manufactures de mauvais draps qui se fabriquent dans quelques comtés du Royaume.

Ce qui prouve que jus qu'aujourd'hui l'industrie a fait peu de progrès en Hongrie et combien le commerce y est négligé ; sont les peaux de toute espèce dont elle abonde les nationaux abandonnent cet objet de trafic aux Juifs, qui en font l'exportation chez l'étranger, ou elles sont tannées et fabriquées en différents cuirs, et d'où elles rentrent dans le Royaume, pour y être débités avec un profit, qui est un espèce de tribu volontaire ; que la nation paie à l'industrie étrangère.

Parmi la quantité de vins délicats qui se trouvent (en) Hongrie, celui de Tokaj³³ est le seul qui passe chez l'étranger ; ainsi, faute d'industrie, cette production ne fournit d'autres avantages aux habitants, que la ressource de la consommation.

Par le peu de précautions, et par le peu de soins que l'on prend en Hongrie de se procurer une race de chevaux d'une taille élevée qui serait propre à remonter la cavalerie ; et dont le commerce procurerait au pays et aux propriétaires des haras, des avantages très considérables ; l'on est réduit à la nécessité d'avoir recours aux chevaux polonais, moldaves et valaques, afin de fournir les remotes nécessaires à nos régiments de chevaux légers et de hussards ; tandis qu'à la faveur de quelques arrangements, il serait facile de tirer de la Hongrie chaque année vingt mille chevaux, sans en diminuer l'espèce.

Comme il est souvent plus facile de persuader beaucoup de Hongrois par des vues d'intérêt, plutôt que par la raison ; si l'on encourageait l'établissement des haras et l'élévation de la taille des chevaux, soit par la voie des distinctions ou soit par celle des récompenses ; par les arrangements que les particuliers ou les communautés pouvaient prendre,

33. Le vin de Tokaj (Tokay en français).

p. 22

il en résulterait tous les avantages que l'on pourrait s'en proposer ; et sur tout, si dans les différents domaines de la couronne ; l'on commençait à y établir des étalons, qui par une répartition bien entendue, pourraient être employés dans le pays, à des conditions équitables. Il est vrai que les commencements d'un pareil établissement serait coûteux ; mais en revanche les suites en seraient d'autant plus avantageuses ; puis ce que, non seulement l'on serait assuré de fournir ses armées de ses propres ressources, et d'arrêter par la le cours des sommes considérables qui passent chaque année chez l'étranger ; mais c'est que l'on pourrait se procurer les moyens d'établir au dehors un commerce de chevaux superflus, qui augmenterait la circulation des espèces, au lieu de la diminuer.

Il n'y a pas long temps que Leipsick fournissait à la Hongrie toutes les marchandises qui s'y débitent aujourd'hui ; ainsi il y a vingt années que nous ignorions encore, que l'établissement des manufactures était utile et propre à contribuer à la splendeur et aux ressources de l'état ; et que rien ne lui était plus avantageux, que de rendre la ville capitale le centre du commerce de la monarchie.

Au reste, comme le mal qui arrête les progrès de l'industrie, et qui prive le Royaume de Hongrie du débit de ses productions, provient des constitutions du gouvernement ; il y a tout lieu de croire, que tant qu'elles existeront, ses habitants ne jouiront jamais des avantages qu'ils pourraient se procurer par le commerce.

Conférence donnée dans les salons de l'INALCO le mardi 12 octobre 2010

Les provinces russes et la crise économique

Cette conférence¹ est consacrée à la dimension régionale de la crise économique en Russie. Pourquoi ai-je choisi ce sujet ? La vie économique et politique en Russie à mon avis ne peut pas être comprise sans une étude approfondie de ce qui se passe en province. Souvent quand on parle de la Russie on affirme que tout dans le pays est dirigé par le Centre. C'est une grande erreur : pour mieux comprendre la Russie il faut sortir de Moscou et regarder de près comment vivent les provinces.

Je parlerai de l'espace russe et de la Fédération de Russie, des conséquences de la crise économiques pour les régions russes, de la politique des autorités régionales et des risques politiques provoqués par la crise ou renforcés par elle.

L'espace russe et l'évolution de la fédération

Comme vous le savez, la Russie couvre plus de dix-sept millions de km² et s'étend sur 9 000 km d'est en ouest. Elle s'étire de Kaliningrad, sur la mer Baltique, au détroit de Behring sur onze fuseaux horaires (ils ne sont plus que neuf depuis 2010). Pour gérer cet immense territoire multiethnique les autorités russes se sont dotées d'une structure fédérale. Parmi toutes les fédérations au monde, la Fédération de Russie comprend le plus grand nombre de sujets qui sont organisés en partie sur la base ethnique et en partie sur la base territoriale. Les 83 sujets de la Fédération de Russie sont répartis en 21 républiques nationales, 46 régions (*oblast*) russes, 9 territoires

1. Je remercie la Maison des sciences de l'Homme dont l'invitation m'a permis de travailler à Paris en 2010 et l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales d'avoir organisé cette conférence. Merci à Françoise BARRY d'avoir pris le temps de lire la première version de ce texte et de m'avoir fait profiter de ses précieuses remarques.

administratifs (*krai*), 2 villes d'importance fédérale – Moscou et Saint-Pétersbourg, une région autonome juive et 4 districts autonomes (*okroug*). L'espace pour les russes n'est pas seulement une notion géographique. Hélène CARRÈRE d'ENCAUSSE le dit très bien : « L'espace est certainement l'élément central de l'identité russe avant la langue ou la culture ».²

Dans la période post-soviétique on peut distinguer trois périodes de l'histoire de ce fédéralisme :

1. La décentralisation spontanée (1991-1993)
2. La fédération asymétrique (1994-1999)
3. La centralisation de la Russie (les années 2000).

La première période est marquée par trois événements : l'institutionnalisation du pouvoir régional, la redistribution des prérogatives entre le centre et les régions et le compromis entre le pouvoir central et régional. Les régions ont créé leurs propres institutions politiques, les républiques nationales ont élu leurs présidents et adopté leurs constitutions.

En 1991-1993 la redistribution des droits et des ressources entre le centre et les régions prend la forme d'une décentralisation spontanée. Mais l'État russe était trop faible pour exiger des dirigeants régionaux le respect de règles communes. La « parade de souverainetés » qui en 1991 a fait provoquer l'éclatement de l'URSS menaçait désormais l'intégrité territoriale de la Russie. Dans ces conditions, le pouvoir fédéral a passé un compromis informel avec les élites régionales. Je souligne : c'était la seule et unique solution pragmatique pour conserver l'intégrité du pays. Les chefs régionaux recevaient les pleins pouvoirs dans leurs fiefs et en échange s'engageaient à soutenir politiquement le président Boris ELTSINE.

Les éléments essentiels de la deuxième période : l'institutionnalisation du fédéralisme russe avec l'adoption de la Constitution en 1993, la formation de la fédération asymétrique et la signature des traités bilatéraux sur la délimitation des pouvoirs entre les régions et le pouvoir fédéral qui donnaient aux autorités des républiques des privilèges économiques et financiers.

Durant sa présidence, ELTSINE a abouti à construire une Fédération asymétrique caractérisée par l'absence de règles communes : chaque province avait ses ressources économiques, administratives, financières. Parmi les plus fortes étaient les républiques nationales. D'après le

2. CARRÈRE d'ENCAUSSE H. *Une vision mystique de la patrie // L'Histoire*. La Russie d'Ivan le terrible à POUTINE, numéro spécial, juillet-août 2009, p.74.

politologue britannique R. SAKWA, dans les années 1990 la souveraineté de la Fédération de Russie était mise en question. La multinationale Russie, écrit-il, est devenue un État « composé de plusieurs États ». ³ C'est facile de critiquer la fédération asymétrique. Mais n'oublions pas qu'elle fut un progrès par rapport à la fédération formelle soviétique. Pour la première fois dans l'histoire russe les territoires avaient de vrais pouvoirs et leurs dirigeants jouaient un vrai rôle politique.

La centralisation de la Russie (les années 2000)

Le Président POUTINE a refusé de reconduire la politique fédérale de son prédécesseur. Vladimir POUTINE était convaincu que la Russie pouvait être administrée du Centre. Pour réaliser ce scénario il a lancé la politique de la recentralisation du pays. Cette politique comprenait plusieurs éléments et s'est faite en deux vagues.

La première vague de réformes correspondait à la première mandature du président POUTINE (2000-2004). Le territoire de la Fédération a été découpé en 7 (aujourd'hui 8) districts fédéraux où les représentants présidentiels étaient nommés. Le statut des gouverneurs a été modifié : comme les chefs du législatif régional, ils ont perdu leur siège au sein du Conseil de Fédération, Chambre haute du parlement russe, qui représente les intérêts des régions. Ainsi les leaders régionaux étaient exclus de la grande politique, leur activité étant limitée aux problèmes économiques et sociaux des territoires. La nouvelle loi concernant les partis politiques (2005) a interdit les partis politiques régionaux. Très vite les élites régionales ont été obligées de prendre la carte de la « Russie unie ».

Parmi les mécanismes du contrôle des régions le nouveau modèle de distribution des ressources financières. Dans les années 1990 les recettes fédérales des impôts ont été partagées entre le Centre et les provinces (TVA, impôt sur les revenus des personnes physiques, taxes indirectes notamment sur les alcools). Selon le Code budgétaire, la part des recettes des régions dans l'ensemble des comptes publics ne devait pas représenter moins de 50%. Aujourd'hui 70% des impôts collectés demeurent à la disposition du Centre qui ensuite distribue l'argent entre les régions. Les recettes fiscales des régions ont diminué : celles-ci ont été privées de la TVA, des taxes indirectes, elles ne contrôlent plus les matières premières, tâche réservée désormais au Centre fédéral.

3. SAKWA R. Federalism, sovereignty and democracy. – In: *Regional Politics in Russia*, Ed. by Ross C. Manchester: Manchester University Press, 2002, p. 2.

La deuxième vague de la centralisation est directement liée avec le « tournant autoritaire » comme l'écrit J.-Ch. LALLEMAND dans un livre consacré à la Russie contemporaine⁴. La mesure centrale de cette période fut la suppression des élections des chefs de régions - gouverneurs ou présidents des républiques. Depuis 2005 ils étaient *de facto* nommés par le président de la Russie. En 2009 sont entrés en vigueur de nouveaux principes de leur nomination. Aujourd'hui les chefs de régions sont désignés sur proposition du parti qui a gagné aux élections régionales. La politique de la centralisation a été poursuivie avec l'élection de Dimitri MEDVEDEV.

On peut donc dire que Vladimir POUTINE a construit un système inexistant nulle part ailleurs, une Fédération centralisée. Analysant cette politique la sociologue russe O. KRYCHTANOVSKAYA affirme qu'il s'agit de la restauration d'un État traditionnel russe centralisé.⁵ Souvent les observateurs de la nouvelle Russie cherchent dans le présent les signes du passé. Même si les parallèles historiques impressionnent, ils n'ont pas de grande valeur scientifique.

Résultats de la politique de centralisation

À l'issue des deux mandatures présidentielles de Vladimir POUTINE, l'État russe s'est renforcé : le parti du pouvoir la « Russie unie » a gagné les élections législatives de 2007, les pouvoirs régionaux ont été mis au pas. La situation financière du pays s'est améliorée. Les rentrées dues à l'exportation du gaz et du pétrole, la concentration des ressources financières dans le Centre ont permis à l'État de créer le Fonds de stabilisation transformé en 2008 en deux Fonds : le Fonds de réserve et le Fonds des futures générations.

La politique de centralisation avait pour but la création d'un espace socio-économique homogène. Avant la crise les disparités régionales ne cessaient d'augmenter. Le décalage des revenus entre les régions riches et pauvres avant la redistribution par le Centre fédéral était de 84 fois. Il existe en Russie des régions qui vivent au niveau du Nicaragua et d'autres qui vivent au niveau de la Slovaquie et de la Hongrie. Dans les années 2000 les plus riches sont les régions productrices de matières premières – gaz, pétrole, métallurgie, ainsi que les deux capitales - Moscou et Saint-Pétersbourg, centres importants de finance et d'affaires. Mais la richesse

4. *La Russie contemporaine*, sous la direction de G. FAVAREL-GARRIGUES et K. ROUSSELET, Fayard, 2010, p.136.

5. KRYCHTANOVSKAYA O. *Matriza vosvrachaetsia*, Nesavisimaya gazeta, Moscou, 17 janv. 2007 (en russe).

accumulée n'est pas le seul critère de différenciation régionale. En Russie existent des régions qui sont passées à l'économie de marché et où les institutions fonctionnent plus ou moins bien et les régions qui ne sont pas sorties de la phase du « capitalisme criminel » où la mafia joue toujours un rôle important. J'avance donc la thèse : il existe une Russie multiple.

La Russie de celui qui habite une des républiques du Caucase du Nord n'a rien en commun avec la Russie d'une grande ville (Moscou, Saint-Petersbourg). La différence concerne le développement socio-économique, la qualité des infrastructures y compris sociale, les styles de vie. En Russie différents régimes politiques régionaux existent : régimes autoritaires et régimes comptant des éléments démocratiques. Le régime autoritaire régional suppose l'existence d'un dirigeant fort qui contrôle la vie économique et politique du territoire. Parmi les plus forts reste R. KADYROV qui dirige la Tchétchénie. Avec l'autorisation du Kremlin il a installé un régime autoritaire, a introduit des normes musulmanes dans la vie quotidienne⁶. À l'inverse d'autres dirigeants autoritaires ont été récemment remplacés par Dmitri MEDVEDEV par les représentants du pouvoir fédéral (président de la Kalmoukie, de Bachkortostan et de Tatarstan, maire de Moscou). Pourtant une question se pose : est-ce que les nouveaux chefs des républiques arriveront à assouplir ou modifier les régimes existants, le système de réseaux formé dès le début des années 1990 ? On observe que les régimes à éléments démocratiques se sont formés dans des régions urbanisées où l'industrie est développée, où existe une société civile et le pouvoir est obligé de dialoguer avec la société (la région de Perm).

La crise économique en Russie : la dimension régionale

La Russie a ressenti la crise économique dans la deuxième moitié de 2008, plus tard que les pays occidentaux. Après 8 ans de croissance économique soutenue au niveau de 5 à 8 % par an l'économie a chuté. Au début les autorités russes n'y croyaient pas, même le mot « crise » dans les mass-médias était interdit. À la fin de 2008 le président MEDVEDEV fut obligé d'avouer que la Russie, elle aussi, était touchée par la crise. Pourtant l'accent était mis sur le caractère importé de la crise qui était venue, soulignait le président russe, de l'Occident. Dans la réalité la crise économique mondiale s'est superposée à la crise domestique russe, ce qui l'a rendue encore plus sérieuse. Les régions ont différemment ressenti la crise.

6. Il suffit de dire que les étudiantes de l'Université de Grozny sont initiées à porter le foulard. – N. L.

Les premières touchées par la crise ont été les régions riches spécialisées en métallurgie vivant de l'exportation de leur production (Vologuodskaya, Lipetzskaya, Tchéliabinskaya, Sverdlovskaya régions). Au début de 2009 la récession de l'industrie y atteignait 30 à 38%. Ensuite ont ressenti la crise les régions spécialisées en constructions mécanique et automobile (en 2009 la récession y était de 25 à 30%)⁷. C'est dans ces provinces que la crise a posé les plus graves problèmes. Enfin les centres d'affaires et de finances (Moscou et Saint-Pétersbourg)

Les régions productrices de pétrole n'ont pas vraiment souffert. Une autre catégorie à ne pas avoir ressenti la crise étaient les régions à économie dépressive qui vivent des subsides du Centre fédéral, il s'agit des républiques du Caucase du Nord.

En conclusion : ont le plus souffert de la crise économique les régions riches, exportatrices de matières premières dont la prospérité économique dépend de la situation des marchés internationaux. Mais elles ont aussi été les premières à en sortir.

Les indices de la crise économique

Parmi les indices de la crise j'ai choisi : (a) les investissements, (b) l'état des budgets régionaux, (c) la situation sur le marché de travail, (d) les revenus de la population et (e) la consommation des ménages.

La crise économique s'est fait sentir dans **la chute des investissements**. En 2009 ce chiffre représentait 19%.⁸, d'après l'expert russe Natalia ZOUBAREVITCH. Or c'est une moyenne, dans la moitié des régions la chute fut plus importante. Les investissements ont surtout chuté dans les régions développées - les régions d'exploitation du gaz, du pétrole et dans les deux capitales (-25%).

En même temps continuaient à augmenter les investissements appelés « politiques ». Il s'agit de ceux octroyés aux régions considérées comme stratégiques. Sur cette liste figure Sotchi, ville au bord de la mer Noire, qui va accueillir les Jeux Olympiques en 2014 (augmentation de 30% en 2010). Un autre pôle d'investissements en croissance est Vladivostok dans l'Extrême Orient russe qui reçoit en 2012 le Congrès des pays de l'Asie et de l'Océan Pacifique. Malgré la crise Vladivostok a reçu en 2009 2,8 fois

7. ZOUBAREVITCH N.V, *derevny, k tetke, v gluch*, Nesavisimaya gazeta, Moscou, 24 nov. 2009(en russe).

8. ZOUBAREVITCH N., *Krisis v regiuonach Rossii i antikrisisnaya politika, Rossia : Reguionalnaya vlast v ousloviach ekonomitsheskogo krisisa*, Otv. redactor Nathalia LAPINA, Moscou, Institut d'information scientifique en sciences sociales, Académie des sciences de Russie, 2010, p. 14 (en russe).

plus d'investissements que l'année précédente, 85% de tous les investissements octroyés à la région maritime dont Vladivostok est la capitale⁹.

La situation avec les investissements ne s'est pas améliorée en 2010. En août 2010 les investissements directs étrangers dans l'économie russe représentaient 30 milliards de dollars US, soit 30% moins qu'au début de l'année. Une autre tendance négative – l'évasion des capitaux russes à l'étranger qui est estimée en 2010 au niveau de 12 milliards de dollars US.¹⁰ Seulement deux régions russes ont profité de l'augmentation des investissements étrangers – les régions de Kalouga et de Leningrad qui ont fait de grands efforts pour améliorer leurs institutions et coopèrent depuis longtemps avec les sociétés étrangères.

La dynamique des budgets régionaux est assez contrastée. D'un côté les recettes des impôts régionaux ont diminué surtout avec la réduction de la collecte de l'impôt régional principal - l'impôt sur le bénéfice. Les plus grandes pertes ont été enregistrées dans les régions riches industrielles. En même temps presque toutes les régions ont reçu une importante aide financière du Centre fédéral. On peut dire qu'en 2009 l'argent du Fonds de Réserve « coulait à flots ». La crise a coûté à l'État 50 milliards de dollars US. Avec l'aide de l'État les budgets régionaux ont augmenté en moyenne de 6%¹¹.

La situation sur le marché de travail. En 2009 le chômage touchait plus de 8% de la population active (6,5 millions). Il faut y ajouter 1,9 million travaillant à temps partiel et 1,8 million de personnes employées dans les travaux publics, on arrive à 10 millions de personnes¹². Ont été surtout touchées par le chômage les régions de la construction mécanique, de la métallurgie et de l'automobile (Nijni Novgorod, Oulianovskaya, Kirovskaya, Vladimirskaya, Sverdlovskaya régions, la République de l'Oudmourtie). L'organisation des travaux publics a coûté très cher à l'État, son but principal était d'assurer la stabilité politique dans le pays. En 2010 la situation ne s'est pas améliorée. Selon la méthodologie du Bureau international du travail on compte toujours au chômage 8,4% de la population active.

9. ZOUBAREVITCH N.V *derevny, k tetke, v gulch*, Nesavisimaya gazeta, Moscou, 24 nov. 2009 (en russe).

10. НАОУМОВ И. *Sredniy business vivodit capital*, iz RF Nesavisimaya gazeta, Moscou. 8 nov. 2010 (en russe).

11. ZOUBAREVITCH N. Intervention à la Table ronde « Le pouvoir et la crise en Russie : Projection régionale » organisée par le Centre franco-russe de recherche en sciences humaines et sociales de Moscou et l'Institut de l'information scientifique en sciences sociales de l'Académie des sciences de Russie (Moscou, 12 févr. 2010) (en russe).

12. Ibid. P. 16.

Les revenus de la population en 2009 ont augmenté de 5%. C'est le résultat de la politique d'État qui a stoppé la chute des revenus grâce à l'argent du Fonds de réserve. En 2009 les dépenses sociales en Russie ont augmenté de 25%, notamment les pensions de retraite et les allocations de chômage.

La consommation des ménages. Deux groupes de régions sont les plus touchées par la chute de la consommation : les régions riches qui dans les années précédentes ont surconsommé (Moscou, SPb, les régions pétrolières, les grandes villes industrielles) et les régions où l'industrie est en crise profonde (Samara, Yaroslav, Nijni Novgorod). Parmi les régions où la consommation se développe on compte les régions du Sud – là où l'argent de l'État s'accumule ces derniers temps.

L'État russe a joué le rôle principal dans la lutte contre la crise. Pourtant la politique anticrise est au centre de la discussion. Certains experts soulignent qu'en payant les dettes des compagnies privées et des banques l'État a sauvé l'industrie ainsi que le secteur financier qui autrement auraient été détruits par la crise. D'autres observateurs et analystes considèrent la politique anticrise de l'État russe peu efficace¹³. Leur argumentation est la suivante : l'économie russe est sortie de la première phase de la crise moins industrielle, moins diversifiée et encore plus orientée vers l'exportation des ressources naturelles. La croissance économique a atteint 4% en 2010 mais reste instable puisque les effets de la crise ont été renforcés par les incendies et la sécheresse de l'été dernier. Pour N. ZOUBAREVITCH la politique sociale anticrise représente le gaspillage des ressources financières de l'État : les travaux publics ne créent pas d'emplois de qualité ; seulement 230 000 personnes en Russie ont participé aux programmes de *coaching* et encore 120 000 aux programmes de création de nouvelles entreprises. Pourtant les ressources anticrises diminuent, en 2010 les transferts de l'État aux régions ont diminué de 20% par rapport au 2009.¹⁴ Et les analystes posent une question logique : qu'est-ce qui se passe si l'État n'a plus d'argent ?

Le pouvoir s'est montré incapable de penser la sortie de crise en termes stratégiques, il n'a fait que dépenser l'argent accumulé. La situation s'est compliquée en été 2010 avec les incendies : 23 régions russes ont souffert, 60 personnes sont mortes dans les incendies, presque 4 000 personnes sont

13. D'après le député de la Douma d'État Oksana DMITRIEVA (La Russie juste), 85% des ressources financières anticrises de l'État ont été octroyées aux banques et compagnies privées. – N. L.

14. ZOUBAREVITCH N. Intervention à l'Institut de l'économie mondiale et des relations internationales, Académie des sciences de Russie. Moscou, 8 nov. 2010 (en russe).

restées sans abri. Ce fut une catastrophe nationale : les villages, les champs et les forêts brûlaient, souvent les gens n'ont reçu aucune aide de la part des autorités de leur région. La compensation des pertes des ménages va coûter à l'État encore 15 milliards de dollars US, énormes sont les pertes du complexe agro-alimentaire (Vladimir, Riazan, Nijni Novgorod, la région de Moscou).

Le pouvoir régional : un face-à-face avec la crise

Les autorités des régions russes n'étaient pas prêtes à affronter la crise. Dans certaines régions les gouverneurs ont préféré tout simplement ne pas en parler (la région de Riazan). En fait, d'abord les régions ont été affaiblies par la politique de centralisation ; avec la perte du siège au Sénat les gouverneurs ont perdu leur statut politique ; la concentration des ressources financières au Centre met les autorités régionales dans la dépendance des décisions prises à Moscou. De plus, comme l'avait montré une étude sociologique que j'ai récemment effectuée dans les provinces russes, les régions ont perdu leur meilleurs cadres et administrateurs : tous les gens de talent et d'ambition sont partis à Moscou pour tenter leur chance.¹⁵

Comment les régions ont-elles réagi à la crise, quel était le comportement des élites régionales ?

- Grâce à l'aide du Centre fédéral en 2009 les dépenses sociales des régions ont augmenté de façon inégale. Les dépenses d'éducation ont très peu augmenté tandis que les dépenses de santé baissaient (à Samara, Sverdlovsk, Tchelabinsk cette baisse représentait -25%). Dans d'autres régions la construction de centres médicaux modernes a été arrêtée. Au total la situation sanitaire s'est aggravée : la dernière enquête sur l'infrastructure médicale dirigée par le Ministère sanitaire et social a montré qu'un tiers de tous les hôpitaux et polycliniques russes sont à rénover. Les provinces ont diminué les pensions sociales financées par les budgets régionaux ainsi que le financement des programmes écologiques.
- Pour optimiser les dépenses des budgets régionaux les gouverneurs ont procédé à des licenciements de fonctionnaires suivant ainsi les directives du pouvoir fédéral. En 2009 le nombre de fonctionnaires

15. CHIRIKOVA A., LAPINA N., *Jenchini na vischich etagach vlasti : rossiyskie praktiki i franzuzskiy opit* : Rapport analytique, Moscou, L'Institut de sociologie de l'Académie des sciences de Russie, 2009 (en russe).

dans les régions a diminué de -4%, pourtant les dépenses de la Fonction Publique progressent toujours.

- Dans le domaine économique deux tendances se sont manifestées : le renfermement des régions et le soutien aux entrepreneurs régionaux. « Acheter les produits locaux », tel est le slogan lancé par les autorités des régions. En même temps les autorités régionales deviennent plus étatiques : avec l'argent du budget régional ils achètent en priorité les produits des entreprises régionales pour qu'elles survivent.
- La politique des autorités régionales était de courte durée et n'était pas orientée vers l'élaboration d'une stratégie. Cette absence d'initiative n'étonne pas – les chefs régionaux nommés par le président sont alignés sur le Kremlin. En situation de crise la tâche principale des pouvoirs régionaux fut l'accès aux finances du Centre fédéral. Une concurrence s'est instaurée entre ceux ayant des entrées dans l'Administration présidentielle ou au gouvernement.

Les risques politiques

L'institutionnalisation devient une des premières victimes de la crise. Dans les régions nous constatons le retour aux pratiques des années 1990 oubliées dans les années 2000 : les salaires sont de nouveau payés au noir, la semaine de travail est raccourcie, les entreprises pratiquent les congés non-payés. Dans les régions des acteurs de l' « ombre » prennent de l'influence. Dans les républiques du Caucase du Nord les communautés musulmanes ont élargi leur activité : dans les conditions de crise elles aident les créanciers à rembourser les dettes.

La crise a renforcé la politique paternaliste du Centre fédéral. Cette politique, constatent les sociologues, correspond aux attentes des élites et de la population. L'enquête du respectable Centre Levada en 2010 a montré que parmi les libertés les plus importantes les russes mentionnaient « la protection par l'État en cas de maladie, de perte du travail ou de pauvreté » (55% des personnes interrogées). Ces tendances paternalistes représentent un frein sérieux à la modernisation.

À côté de la « verticale du pouvoir » construite au niveau fédéral se renforcent les « verticales du pouvoir » construites dans les régions. Avec la crise l'autorité du chef de région augmente : il est nommé par le président, reçoit l'argent du Centre fédéral et le distribue. Mais il a aussi

des obligations : il est responsable de la situation économique et sociale dans la région. Dans les conditions de crise les chefs des régions se sentent tout puissants – ils ont augmenté la pression sur le business régional, participent à la redistribution de la propriété d'une façon peu légale. Au sein du pouvoir exécutif régional les tensions augmentent : les hauts fonctionnaires régionaux sont mécontents de la toute-puissance des gouverneurs.

Au début de la crise économique certains experts avançaient l'idée que la crise allait affaiblir le Centre fédéral (N. PETROV). Dans la réalité le Centre fédéral s'est renforcé et le contrôle sur les élites régionales s'est accru. En deux ans D. MEDVEDEV a changé plus de 50 dirigeants régionaux y compris de très fortes personnalités comme les présidents du Tatarstan, de la Kalmoukie et de la Bachkirie, le maire de Moscou. Il est à remarquer que la politique de POUTINE vis-à-vis des chefs régionaux était beaucoup plus prudente. Il n'est pas exclu que les nouvelles nominations dans les régions marquent le début de la campagne présidentielle du président actuel. Cette politique va se poursuivre. Le Kremlin vient d'avancer le principe selon lequel les hauts fonctionnaires ne doivent pas dépasser l'âge de 60 ans, ce qui veut dire que dans les années à venir la classe dirigeante russe va se renouveler. Le Kremlin a formulé de nouveaux impératifs vis-à-vis des chefs des régions : pour conserver son poste le gouverneur doit être en bonne santé, avoir le soutien de la population, maintenir une stabilité économique et sociale dans sa région.

Quelles perspectives ?

Dans un avenir proche les tendances centralisatrices en Russie vont croître. Pour moi les perspectives d'une forte centralisation sont en grande mesure liées aux ressources financières que l'État distribue. Dès que l'aide financière diminue il n'est pas exclu que le Centre fédéral soit mis en question dans les régions. Ce n'est pas un hasard si D. MEDVEDEV est tellement préoccupé par le renouvellement des élites régionales pour éviter un face-à-face avec les leaders régionaux trop puissants.

La crise a été stoppée, mais elle n'est pas vaincue. Les perspectives de l'économie russe selon les experts ne sont pas brillantes : pour 2011 la croissance est prévue au niveau de 4%, l'inflation d'après le Ministère de l'économie au niveau de 6 à 7%. Avec la sécheresse et les incendies, la Russie a perdu une partie de la récolte, les prix des céréales ont déjà commencé à augmenter. L'hiver 2010-2011 s'annonce difficile.

Comment la société russe va-t-elle réagir dans ces conditions ? Difficile de donner une réponse. On a déjà vu en Russie que les conditions difficiles de la vie forcent les familles à s'adapter. Seulement 5% de la population russe interrogée par les sociologues avouent être prêts à participer à un mouvement de protestation. Avec la crise la protestation devient politisée. Les manifestants à Vladivostok et Kaliningrad sortaient dans les rues avec des slogans antigouvernementaux.

Mais si nous parlons d'une perspective à plus longue terme il faut comprendre une vérité toute simple : la sortie de crise et la construction d'une Russie modernisée ne peuvent pas être accomplies par un unique acteur – l'État. Une politique anti-crise réfléchie doit prévoir l'existence d'une région aux larges compétences, possédant les ressources nécessaires pour les accomplir, dont les autorités jouissent d'une certaine indépendance et initiative. Si la Russie veut vraiment se moderniser, elle doit réfléchir au sort des divers acteurs qui vont accomplir cette tâche de modernisation parmi lesquels les régions doivent occuper toute leur place.

Nathalia LAPINA

Docteur en sciences politiques

**Institut de l'information scientifique en sciences sociales
de l'Académie des sciences de Russie (Moscou)**

Conférence donnée dans les salons de l'INALCO le mardi 7 décembre 2010.

Quelques réflexions au sujet de l'utilité d'étudier les constructions identitaires des Peuls ou des Fulbé

Les sujets qui portent sur la représentation de l'autre, collectif ou individuel, suscitent toujours une grande curiosité car ils renvoient à notre propre identité et soulèvent des interrogations sur nos façons de nous affirmer dans le monde et de construire nos relations. Cependant ces sujets peuvent décevoir car ils tendent vers la généralisation, la création de nouveaux stéréotypes et offrent souvent une interprétation simplifiée des phénomènes complexes.

Pour l'analyse de ce jeu de regards, qui se cristallisent, avec le temps, dans un système de représentations solides, le thème de la construction des identités peules est particulièrement fascinant, et aussi inépuisable. Durant les deux dernières décennies, les recherches d'historiens, d'anthropologues, de spécialistes de littératures démontrent une grande complexité des sociétés peules, la pluralité de leurs modes de vie, la diversité de leurs contacts avec les milieux qui les entourent, les stratégies différentes qu'elles élaborent pour s'insérer dans les économies et les politiques des États contemporains¹. Le terme « peul » est une déformation française élaborée à partir de la langue wolof de l'appellation ethnique *Pullo*, au singulier, ou

1. Je remercie Françoise BARRY et Françoise MOREUX de m'avoir offert cette occasion de présenter devant l'Association des Anciens de l'INALCO mon ouvrage *Les Français et les Peuls. L'Histoire d'une relation privilégiée*, Paris, Les Indes Savantes, 2008. Je développe également certaines idées évoquées ici dans un article « Comment les Peuls sont-ils devenus des Juifs ? Au sujet de l'une des versions de l'origine orientale des Fulbé (Afrique de l'Ouest, début du XXe siècle) », *Diasporas*, 5, 2004, pp. 87-97

Fulbé, au pluriel : c'est ainsi que les *Fulbé* (les Peuls) s'appellent eux-mêmes². Ainsi, lorsque le Chevalier DE JAUCOURT publia dans l'*Encyclopédie* de DIDEROT (1752) l'article « Foules » - « *Foules*, (géog) peuples d'Afrique dont les voyageurs écrivent le nom diversement, *Faluppos*, *Feluppes*, *Floupes*, & par les François *Foules* »- consacra-t-il le mot déjà connu depuis deux siècles³. Dans la bouche des Français, le nom « Fulbé » se transforma en « Foules », mais surtout en « Poules » ou en « Peuls », largement prédominant (d'après le naturaliste ADANSON et le commerçant LABARTHE, les Peuls ne s'appelaient Foules que « par corruption »). Les Fulbé parlent la langue qui s'appelle *pular*, en ce qui concerne les sociétés établies dans la partie occidentale du peuplement géographique peule, et qu'on appelle *fulfulde* à l'est de ce peuplement. Les migrations et la recherche de pâturages ont contribué à l'installation des populations peules ou des populations qui parlent la langue peule à travers toute l'Afrique occidentale et au-delà, au Tchad, en République centrafricaine, au Soudan. La diversité et les caractères pluriels de ces sociétés contribuent à la remise en question des stéréotypes très courants qui se propagent à leur sujet depuis l'époque coloniale⁴.

En somme, ces représentations stéréotypées attribuent aux Peuls les origines extérieures à l'Afrique, les traits physiques les rapprochant de la « race blanche » et les distinguant des populations autochtones, le rôle supérieur dans la création des États et aussi dans la propagation de l'islam à travers l'Afrique occidentale, le penchant particulièrement fort pour le nomadisme et l'élevage de vaches, de sorte que les Fulbé seraient le symbole des nomades pasteurs bouviers de l'Afrique occidentale. Dans les systèmes classificatoires inégalitaires des populations africaines créés au XIX^e siècle on attribuait aux Peuls une place supérieure. Ces schémas sont restés très prenants et ont persévéré durant le XX^e siècle, y compris à l'époque des États indépendants.

Certes, les chercheurs d'aujourd'hui réfutent la façon essentialiste de présenter les sociétés africaines. Les tentatives pour exprimer « l'essence » de l'identité peule sont qualifiées de « peu utiles » (« *unhelpful analytical*

2. Les Fulbé (Peuls) sont des populations nomades et sédentaires réparties sur de très vastes territoires en Afrique de l'Ouest, du Sénégal au Tchad. Leur nombre est estimé, selon les auteurs, entre 12 et 16 millions d'individus. Ces estimations varient considérablement en raison des transhumances des Fulbé qui les amènent jusqu'au Soudan et la République centrafricaine et l'imbrication de certains de leurs groupes dans les populations sédentaires.

3. JAUCOURT, le Chevalier de, in : *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* par une société de gens de lettres, publié par M. DIDEROT, t. 7, 1752, p. 221.

4. Voir, par exemple, *Figures peules*, sous la dir. de Roger BOTTE, Jean BOUTRAIS et Jean SCHMITZ, Paris, Karthala, 1999 et BOTTE, Roger, SCHMITZ, Jean, eds, *L'archipel peul*, n° sp. des *Cahiers d'Études africaines*, 133-135, 34 (1-3), 1994.

perspectives »⁵), tandis que la quête des « invariants » s'avère décevante⁶. Les images et les métaphores classiques comme celles « du berger pullo gardant son troupeau, le bâton passé sur les épaules ou une jambe repliée », appartiennent au passé⁷, ou au domaine de l'exotisme, auquel renvoient des livres de salon (« *coffee-table books* ») ou des magazines comme *National Geographic*⁸. Pour autant le paradigme essentialiste n'est pas mort, il revient « en plein » ou en « creux »⁹, lorsqu'il sert de contre-modèle explicite et implicite pour la réflexion des chercheurs.

Mais le problème de la persistance de ces représentations attribuant aux sociétés peules une différence radicale par rapport à leurs voisins reste toujours d'actualité. Ces représentations participent aux conflits, aux confrontations qui opposent différentes communautés dans la lutte quotidienne pour les ressources et pour la reconnaissance de leurs exigences par l'État. Elles sont facilement instrumentalisées aussi bien par les acteurs peuls que non-peuls de ces conflits. Lorsque les Peuls se sentent menacés que ce soit dans les contextes de la concurrence entre les éleveurs et les agriculteurs comme, par exemple au Burkina ou au nord de la Côte-d'Ivoire pour l'accès aux puits et aux pâturages, ou dans les situations de luttes électorales comme c'était récemment le cas en Guinée, le sentiment de particularité peule revient en force. Les idées qui accentuent l'idée de la singularité d'origines, d'histoire, de comportement sont alors vécues avec une intensité particulière¹⁰. On assiste également à l'éveil de la sensibilité à l'appartenance de la communauté de langue et de culture dans les diasporas peules : les associations culturelles et ethniques aussi bien que les sites Internet à caractère culturel et ceux de l'expression en langue peule se multiplient et déclinent également les idées de la singularité d'origines et d'histoire. On est donc confronté, d'une part, à une situation d'une très grande diversité des sociétés peules irréductibles à un unique

-
5. BURNHAM, Philip, « Pastoralism under Pressure ? – Understanding Social Change in Fulbe Society », in *Pastoralists under Pressure ? Fulbe Societies Confronting Change in West Africa*, ed. by Victor AZARYA, Anneke BREDVELD, Mirjam DE BRUIJN, Han VAN DIJK, Leiden, Boston, Köln, Brill, 1999, pp. 269-283, p. 270.
 6. SCHMITZ, Jean, « Préface. II. Joutes de langue et figures de style », in *Figures peules*, sous la dir. de Roger BOTTE, Jean BOUTRAIS et Jean SCHMITZ, Paris, Karthala, 1999, pp. 161-189, p. 23.
 7. BOUTRAIS, Jean, « Nouvelles techniques d'élevage en savanes, nouvelles inégalités (Aadamaawa, Cameroun) », in *Pastoralists under Pressure ?*, pp. 161-189, p. 161.
 8. DE BRUIJN, Mirjam, VAN DIJK, Han, VAN DIJK, Rijk, « Cultures of travel : Fulbe pasoralists in central Mali and Pentecostalism in Ghana », in *Mobile Africa. Changing patterns of movement in Africa and beyond*, ed. by Mirjam DE BRUIJN, Rijk VAN DIJK, Dick FOEKEN, Leiden, Boston, Köln, Brill, 2001, pp. 63-88, p. 66.
 9. FAY, Claude, « Présentation », in FAY, Claude, ed., *Identité et appartenances dans les sociétés sahéliennes*, N° sp. des *Cahiers des Sciences humaines*, ORSTOM, 31 (2), 1995, p. 296.
 10. On peut découvrir sur l'Internet, à côté de la présentation de faits des violences dont les Peuls ont été objet durant la campagne électorale, les expressions multiples du sentiment d'être persécutés.

modèle identitaire, et d'autre part, à une conscience diffuse d'appartenance à l'unité de langue, de culture, d'histoire avec une mise en valeur militante de cette appartenance.

Il me semble donc important, dans ces conditions, d'explorer la genèse et le développement des représentations qui attribuent aux Fulbé une différence radicale par rapport aux autres populations et de mettre en relief leur caractère construit, déterminé par les contextes des interactions coloniales. La lecture des sources françaises et européennes démontre les liens étroits que ces constructions entretiennent également avec le développement des idées raciologiques en métropole et avec les progrès de la géographie, de l'ethnologie et de l'histoire coloniales.

L'idée de la particularité peule traversait en effet les écrits des administrateurs ayant servi dans les régions différentes ; elle était également vulgarisée dans le roman colonial. Dans les Archives privées d'Henri GADEN, à Aix-en-Provence, se trouve un article du *Journal des débats* de 1932, intitulé « Route des Peuls », écrit par l'administrateur Robert DELAVIGNETTE. GADEN l'avait découpé certainement parce qu'il en était question de son ouvrage *Proverbes et Maximes Peuls et Toucouleurs*¹¹. Cet article offre un exemple éloquent de la mentalité banalisée attribuant aux Peuls un caractère supérieur. Il contient la quintessence des idées qui étaient non seulement loin de disparaître vers les années 1930, mais bien au contraire étaient destinées au large public. Il s'agissait du projet de BREVIÉ de créer dans le massif montagneux au sein du Fuuta Jaloo (le Fouta-Djalou), « une ville de santé » pour les coloniaux de toute l'Afrique. La question sur le caractère de population de ce pays se présentait alors :

« Les Peuls du Fouta-Djalou surgissent comme entre les pages d'une bible africaine : belles jeunes filles et beaux jeunes gens à la fontaine, fiers patriarches, maîtres de grands troupeaux et de fermes fortifiées. Ce peuple cuivré de bouviers sémitiques a fondé là, dans l'Afrique noire, un royaume théocratique et musulman. Il exploite maintenant, sous la paix française, des cantons agricoles où les anciens pasteurs possèdent 6.000 charrues et 15.000 bœufs de labour... Voulez-vous des Peuls plus sauvages ? Il y en a partout dans la savane aux herbes et, si l'on était en mal de paradoxe on soutiendrait qu'en Afrique noire les seuls sauvages sont des Blancs : les Peuls... Beaucoup de retenue. Beaucoup de pudeur, de respect de soi-même. Et c'est d'une sauvagerie très compliquée. Admirez ces Peuls

11. GADEN H., *Proverbes et Maximes Peuls et Toucouleurs, traduits, expliqués et annotés*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1931.

rouges au clair visage, au front haut encadré de longues tresses, au nez droit, aux oreilles parfois déchiquetées... Regardez-les, les contemplatifs, sveltes comme la guêpe, droits comme le palmier-rônier. Ils dominent la brousse, avec leurs bœufs zébus, les grandes bêtes bossues. Ils ont des mères impassibles qui ne caressent les enfants qu'en cachette et des enfants dressés à la souffrance et à la subtilité... Et cependant ces vachers avars et insociables sont capables d'élan religieux ; et dans leur chalumeau chante une antique et jeune poésie ».

Cette façon de percevoir la réalité à travers les différences ethniques était omniprésente dans les mentalités coloniales ; des meilleurs spécialistes de la langue peule, Henri GADEN (1867-1939) et Gilbert VIEILLARD (1899-1940) la partageaient également. Les observateurs français ont construit leurs représentations en interaction avec les récits d'origine véhiculés par les Peuls. Certaines généalogies des Fulbé les font descendre des mystérieux étrangers blancs venus de l'Orient. Lorsque, au début du XIX^e siècle, les Européens explorent les bassins du Sénégal et du Niger, ils découvrent les fragments de ces légendes ; ils rencontrent des sociétés peules jusque-là peu connues, notamment celles qui sont à l'origine d'États musulmans importants comme le Maasina et le Sokoto. Les récits des explorateurs racontent les dangers et les menaces que représentent pour le voyageur ces sociétés à l'islam prosélyte, militant et méfiant à l'égard des Chrétiens, mais font aussi part de leur fascination pour cette civilisation du Livre et de l'Épée, qui cultive ses origines et paraît supérieure à celles des sociétés agricoles voisines – où les Fulbé vont chercher leurs esclaves. La collecte de renseignements sur les Peuls accompagne la recherche des sources du Sénégal et du Niger et l'exploration de la ville de Tombouctou : l'idée naît, dans l'Europe postnapoléonienne, de l'unité du peuple peul, peuple qui commanderait d'énormes territoires en Afrique occidentale. En France, les érudits philologues et géographes réunis au sein de la Société de géographie (1821) puis de la Société ethnologique (1839) contribuent à associer à cette hypothèse l'idée d'une particularité de la race peule, claire de peau, originaire d'Orient et supérieure aux autochtones noirs. Contemporaine de la réflexion sur la fixité et l'inégalité héréditaire des « races » dans l'histoire, la représentation de la particularité de la « race » peule s'installe dans les descriptions de l'Afrique ; elle participe activement à l'idéologie de la conquête coloniale et devient, vers la seconde moitié du XIX^e siècle, une sorte de clé de voûte du système de la hiérarchie des « races » dressé par les militaires français en Afrique occidentale.

Parmi les théories accordant aux Fulbé des origines extérieures à l'Afrique et un type ethnique singulier différent des voisins « nègres », celles qui leur attribuent une filiation sémitique enracinée en Judée, Palestine ou Syrie figurent parmi les plus connues¹². Elles se sont fait connaître grâce à l'œuvre de Maurice DELAFOSSE (1870-1926), historien, ethnographe et administrateur colonial, et figure de proue de ce savoir colonial sur l'Afrique qui se développa en France au début du xx^e siècle. Selon DELAFOSSE, les ancêtres des Peuls seraient des « Judéo-Syriens » évoqués dans la Bible et dont les ramifications se sont dispersées, par l'Égypte et la Cyrénaïque, jusqu'en Afrique occidentale pour engendrer les dynasties qui furent à l'origine des États du Ghana et du Tekrour¹³. Maurice DELAFOSSE fut titulaire de la Chaire des langues soudanaises (1909-1926) à l'École des langues orientales où il enseigna aussi le peul.

Ayant fait le travail sur certains aspects des anciennes idées sur les Peuls, il serait peut-être plus facile d'accéder à cet espace relationnel qui s'est créé entre différentes régions du peuplement peul qui furent aussi des lieux investis par l'influence de certaines familles ou de groupes de familles unis par des liens de parentés, d'amitié et de service et quelques-uns des administrateurs coloniaux. Deux possibilités dans l'exploration de cet espace culturel et politique, mais aussi espace physique, dans lequel se déroulaient les vies et les échanges me paraissent opportunes.

D'abord, la systématisation et l'analyse de riches documents que l'on retrouve dans la série C aux archives de Dakar et qui sont des dossiers personnels des agents administratifs subalternes, mais aussi des chefs de cantons et des administrateurs des cercles. D'autre part la lecture attentive, le commentaire et le répertoire des riches documents que constitue la correspondance privée des administrateurs coloniaux. Je pense notamment à des fragments de la volumineuse correspondance de DELAFOSSE éparpillée un peu partout dans les fonds privés.

Que l'idée de cet espace peul était présent dans une certaine mentalité coloniale atteste cette phrase de VIEILLARD que reproduisait Henri GADEN dans sa préface pour *Notes sur les coutumes des Peuls du Fouta Djallon* « Il y a

12. Elles sont reprises, par exemple, dans MALCIOLN, José V., *The African Origin of Modern Judaism : From Hebrews to Jews*, Trenton, Africa World Press, 1996, qui évoque des communautés juives de Cyrénaïque qui auraient atteint les bords du Niger et se seraient installées dans le Fuuta sénégalais. Les ressortissants de ces groupes se seraient mélangés avec les Peuls, p. 186.

13. Sur la vie et l'œuvre de DELAFOSSE, voir DELAFOSSE, Louise, *Maurice DELAFOSSE, le Berrichon conquis par l'Afrique*, Paris, Société française d'histoire d'outre-mer, 1976 ; AMSELLE, Jean-Loup et SIBEUD, Emmanuelle, éd., *Maurice DELAFOSSE. Entre orientalisme et ethnographie : l'itinéraire d'un africaniste (1870-1926)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1998.

bien longtemps, écrit-il en 1931, que je rêve d'un voyage à cheval, à petites étapes, de campement peul en campement peul, du Baguirmi au Sénégal, en cueillant des chansons et des *cante-fables* comme d'autres collectionnent des coléoptères ! ». Nous découvrons progressivement l'unité de cet espace peule aussi par le biais de l'histoire, par les traces des anciennes migrations et par les trajectoires de la circulation des savoirs maraboutiques transmis dans les familles. Le désir actuel des intellectuels de réaffirmer l'unité de la langue et de la culture peule témoigne du retour en force de cette idée de l'espace peul commun.

Anna PONDOPOULO,
Chargée de cours à l'INALCO

Les Massaïs dans les romans occidentaux

Il y a plusieurs façons pour un auteur de créer un personnage, une ambiance. Il peut s'inspirer de son vécu ou puiser dans sa culture (cinématographique, littéraire ou sociale). Mais dans un cas comme dans l'autre il transmet dans son roman les images et représentations présentes dans l'inconscient collectif de sa société.

Les Massaïs¹ ont été introduits dans la culture occidentale entre 1840 et 1883, lorsque les premiers explorateurs européens commencèrent à publier les récits de leurs découvertes à l'intérieur du continent africain. Le pionnier sur le thème qui nous intéresse est Joseph Thomson qui publie en 1886 son carnet de voyage intitulé *Au pays des Massaï, voyage d'exploration à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique Équatoriale*.

Les Swahilis entretiennent à l'époque une peur farouche des Massaïs, afin de conserver leur monopole sur le commerce dans les terres. Comme tous les Européens, Joseph Thomson voit en eux de terribles et sanguinaires guerriers, mais cela ne l'empêche pas de partir. Au final il les croise à peine, tout en laissant planer leur ombre sur son récit comme un danger perpétuel, ce qui est également un excellent moyen de rehausser le prestige de son expédition. Cependant il ajoute à son récit un élément nouveau, accroissant l'intérêt des aventuriers :

« *Quels échantillons superbes de la race massaï ! Leur taille, admirablement prise, atteignait près de six pieds, leurs manières aristocratiques me remplissaient d'étonnement.* »

Ainsi les Massaïs sont beaux et « *aristocratiques* », qualificatifs surprenant en cette période d'empires coloniaux.

Au début du siècle un autre témoignage est largement diffusé à travers l'Europe : la biographie de Karen Blixen qui dirige une ferme coloniale

1. Maasaï, massaï ou masai ? Ils parlent le maa, ce qui fait que les anglophones écrivent « Maasai ». En France, on privilégie les deux autres orthographes, avec ou sans tréma, accord en genre et en nombre ou pas. J'ai choisi d'écrire « Massaï » tout en conservant systématiquement les orthographes d'origine de chaque auteur/traducteur dans les extraits et les titres. Ce qui donne à la fin un joyeux mélange sans aucune faute !

au Kenya. Elle travaille avec des Kikuyus mais régulièrement, quand elle s'aventure à l'extérieur de sa ferme, son chemin croise celui des guerriers qui sont à ses yeux un « *spectacle magnifique* ». Vingt ans plus tard, Kessel ne fait que confirmer cette description dans son roman le plus célèbre, *Le Lion*. Reposant sur un voyage qu'il a effectué dans la région, il raconte l'amitié unissant une enfant à un lion. Chaque page rend hommage à la terre africaine, à sa faune et à ses Massaïs. Il délivre une véritable ode amoureuse à l'intention de ces « *seigneurs* ».

« *Dans la voix enrouée de Bullit, je reconnus l'inflexion singulière de respect que j'avais décelée chez tous les Anglais du Kenya quand ils m'avaient parlé de cette tribu guerrière.*

- *Les Masaï, reprit Bullit, ne vendent et n'achètent rien. Ils ont beau être noirs, il y a du seigneur en eux.* »

À partir de là, le mythe est lancé et entretenu de façon régulière par de nombreux auteurs. On peut citer par exemple, toujours du côté des témoignages, Corinne Hofmann qui a eu du succès avec sa biographie *La Masaï blanche* où elle raconte son mariage avec un Masaï, mais également Xavier Péron qui, avec cependant moins de succès, a publié une vision plus écologique quoique moins empreinte de vie quotidienne.

Chacun de ces auteurs a permis l'accroissement de l'intérêt pour les Massaïs, tout en les enfermant dans des préjugés. Ce qui amène tout naturellement de nombreux auteurs occidentaux contemporains à réutiliser ces idées préconçues pour mettre en scène leur fiction. Les exemples sont très nombreux en littérature jeunesse d'autant plus que les récits initiatiques y sont très courants. Qui offrira une meilleure métaphore que ces jeunes fiers et courageux, qui tuent des lions pour devenir des hommes ?

D'ailleurs le héros du récit ne tuera pas toujours un lion, tel Tukai² qui devra montrer son courage en l'affrontant mais surtout en découvrant comment s'en sortir sans avoir à tuer l'animal. Mais c'est aussi une façon d'affronter la vie. C'est le cas du jeune héros de l'auteur espagnol Javier Salinas, dans son roman, *Si j'étais un enfant Masaï*³. Le décor n'est pas du tout africain, et l'enfant, jeune garçon espagnol, doit faire face au divorce de ses parents. Pour garder le moral et soutenir ses amis dans la même situation, il choisit de surnommer les enfants de divorcés « *enfants Masaï* ».

Le physique des Massaïs, vanté par tous, permet de travailler sur un autre élément du récit : le décor. De façon simple, ils sont grands, vêtus de

2. Roman, Ghislaine, Pillot Frédéric, *Tukai l'enfant sorcier*, Milan Jeunesse, 2005.

3. Salinas Gabina, Javier, *Si j'étais un enfant Masaï*. Seuil, 2005. À noter : le titre français est une traduction littérale du titre espagnol.

rouge, avec une lance et de nombreux colliers et bracelets de perles. Dans les albums pour enfant, dessiner un Massai permet de transporter le lecteur en Afrique sans jamais avoir à nommer le continent ou un pays précis. Le plus souvent l'auteur n'a pas ou peu eu l'occasion de se rendre en Afrique sub-saharienne et réutilise ce qui est vendeur, c'est à dire des tenues traditionnelles et des animaux connus de tous (le lion et la girafe en priorité).

Ces mêmes éléments permettent d'apporter une touche d'exotisme dans un récit. Le simple nom, Massai, est comme une invitation à l'évasion. Qui aurait été tenté de lire une autobiographie intitulée *La Samburu blanche ?* Personne. Et c'est bien pourquoi Corinne Hofmann a choisi *La Massai blanche*.

Finalement aujourd'hui les auteurs incluant des Massaïs dans leur récit et ayant mis les pieds en Tanzanie ou au Kenya (avec ou sans excursion planifiée à la minute près) sont de moins en moins nombreux. Et bien que leur volonté soit souvent pédagogique et donc réaliste, il ne faut pas perdre de vue que le modèle qui les inspire est une caricature. Ainsi rares sont ceux qui oseront montrer un Massai vêtu d'autre chose que de rouge. On peut lui changer sa coupe de cheveux, son alimentation, mais certainement pas son allure.

Ursula CHENU

Étudiante en L3 Swahili - FLE

Rédactrice en chef de *Langues zOne*

De l'égoïsme chez les Arabes

Il y a dans la bonne ville de Lisbonne maints lieux magiques. L'un des plus charmants est assurément *O Grémio Literário* que José Maria EÇA DE QUEIRÓZ¹ a si joliment décrit comme : « *A minha Quinta do Chiado*² ». À chacun de mes passages dans la capitale je me ménage toujours du temps pour cette institution dédiée aux belles-lettres portugaises. Ce club littéraire aménagé dans un palais, celui du Vicomte DE LOURES, constitue un merveilleux joyau architectural du romantisme avec un splendide jardin intérieur où cohabitent les plus belles plantes de nos climats tempérés avec une exubérante végétation tropicale. *O Palácio Loures* dont l'entrée, sise au 37 de la *Rua Ivens*, fait le coin entre cette artère et une ruelle, la *Calçada Nova de São Francisco*. Sa façade rose, ses balcons de marbre blanc rehaussés par de discrètes arabesques en ferronnerie et sa toiture à la ligne légère en font un parangon de l'élégance lisboète. À l'intérieur de l'édifice, confort et luxe, mais sans ostentation, s'allient dans un charme suranné dont le silence tranche avec l'agitation du dehors. Les salons, les galeries, les enchevêtrements de salles au détour de corridors et d'un escalier monumental, subtilement aménagé en galerie d'art, sont un ravissement pour les yeux et l'esprit. Au rez-de-chaussée, un péristyle délimite la salle à manger de la belle saison entre un grand salon et le verger toujours vert et abondamment fleuri. Autour des colonnes donnant accès aux bosquets et parterres de fleurs sont disposés des meubles en osier. Derrière, la grande salle, décorée de tapisseries et de riches tentures, constitue l'endroit idoine pour un bal.

L'endroit où je passe le plus de temps dans cet édifice est la bibliothèque. Située au premier étage, elle abrite une quantité impressionnante de livres dans les principales langues. J'ai vite appris, dans ce dédale de pièces et de couloirs, à me diriger vers ce cabinet de lecture particulièrement fourni en œuvres rares, de grande qualité.

1. Inspiré par l'école naturaliste et FLAUBERT, José Maria José Maria EÇA DE QUEIRÓZ (1865-1900) a commencé sa carrière comme avocat avant de devenir diplomate et écrivain. Son style se caractérise par une très grande pureté, un humour distant et une critique souvent acerbe des milieux sociaux qu'il décrit.

2. « C'est mon "sweet-home" du Chiado ». *Quinta* désignant habituellement une ferme ou une propriété rurale et le *Chiado* un quartier historique de Lisbonne.

C'est là, un certain jour – mais je ne me souviens plus quand précisément – où j'étais plongé dans de volumineuses encyclopédies géographiques. J'essayais de me faire une religion sur la meilleure façon de représenter sur une carte plane, les lieux, les reliefs et les distances de notre monde incurvé sur une sphère imparfaite. Intéressé par le cadre géométrique des cartes de CASSINI³ mais désorienté devant les premiers portulans portugais, je m'absorbais bientôt devant les projections de MERCATOR⁴ et le canevas de SANSON⁵ construit avec des parallèles rectilignes et des méridiens courbes. Puis mon regard se fixa sur une phrase ésotérique d'un vieux manuscrit ouvert au hasard : « projection équidistante azimutale ». Fichtre, ce n'était plus de la géographie mais de l'alchimie ! Je me mis à dévorer le texte, lisant et relisant cette mystérieuse expression « projection équidistante azimutale » sans, toutefois, en saisir un traître mot. M'emparant alors d'un dictionnaire étymologique celui-ci me confirmait que le substantif azimut, terme d'astronomie attesté en français depuis 1544, venait de l'arabe *السمت* *as-samt* « le chemin ». Un autre grimoire, scientifique celui-là, m'apprenait qu'on appelle azimut l'angle formé par le plan vertical d'un astre et le plan méridien du point d'observation. L'ouvrage présentait une illustration que j'ai reproduite ci-dessous avec sa légende : *l'angle indiqué par la flèche correspond à l'azimut en astronomie. Il est compté, en degrés (de 0 à 360) à partir du sud dans le sens des aiguilles d'une montre. En partant du nord, toujours dans le sens des aiguilles d'une montre, nous aurions l'azimut géodésique.*

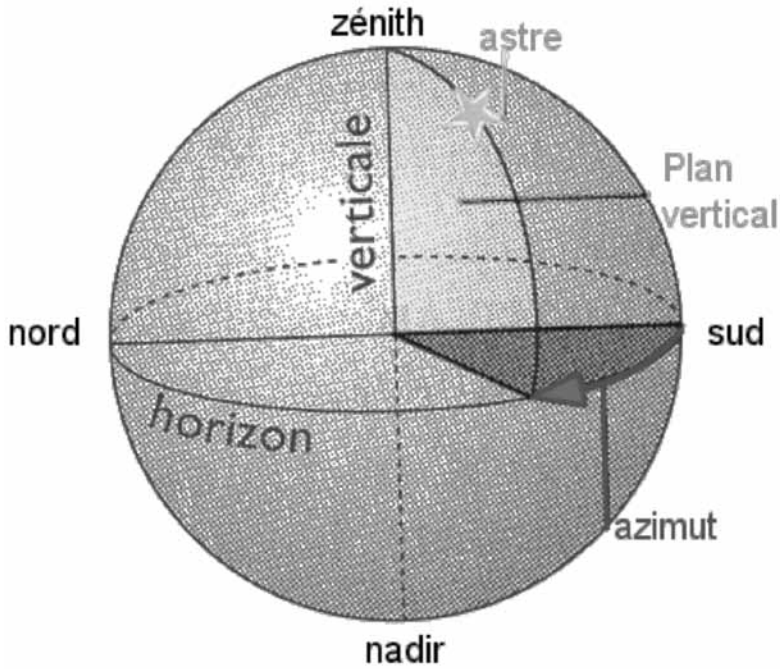
Le chemin ! C'était bien un chemin d'initiation que je cherchais, mais en vain, pour tenter de pénétrer le sens sibyllin de cette formule si hermétique pour moi, « projection équidistante azimutale ». Finalement, épuisé, je tentai de me lever pour saisir un autre livre. Puis, subitement, je m'écroulai dans les bras de Morphée...

Je fus tiré de ma léthargie par l'hymne soviétique qui, nonobstant mon aversion pour le communisme, me met en transe. Brusquement réveillé et superbement revigoré par la musique d'ALEXANDROV qui résonnait dans

3. Famille de géographes d'origine italienne qui s'installe en France au ^{xvi}e siècle.

4. Gerardus MERCATOR (1512-1594) de son vrai nom, Gerard KREMER, est un mathématicien et géographe flamand. On lui doit la fameuse projection portant son nom (1569) qui correspond à une projection cylindrique de la Terre sur une carte plane. Ce procédé, déjà connu des Chinois (au ^xe siècle de notre ère) offre l'avantage de conserver les angles mais agrandit démesurément la surface des continents à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur.

5. Il s'agit d'une projection sinusoïdale du globe terrestre qui conserve les surfaces et où les latitudes restent parallèles (comme dans la réalité) ; elle induit cependant des distorsions au fur et à mesure que l'on s'éloigne de l'équateur et du méridien de référence. L'un de ses concepteurs et le géographe français SANSON (1600-1667).



toute la ville je me dirigeai vers l'escalier. Je vis alors venir vers moi le maître de céans, Son Excellence le Docteur ALVES, homme jovial, de taille moyenne et d'une parfaite éducation. Il me dit simplement :

« *O Marquês aguarda sua Excelência na entrada com os seus convidados* »

Mais quel mystérieux marquis, et avec quels invités, pouvait bien être venu à ma rencontre ? N'eût été ma profonde surprise pour cette déclaration, puisque venu incognito au *Grémio* je n'y attendais personne, j'eus peut-être remarqué, près de l'escalier, un agenda ouvert, sur une table d'ivoire incrustée d'émeraudes, indiquant l'année 2082 ! Ce détail échappa à ma vigilance tandis que je descendais vers mes hôtes. Arrivé à l'entrée je découvris mon vieil ami andalou, le marquis SANCHEZ ALBORNOZ DE LA REAL JUDERIA Y MEZQUITA. Je ne présente plus Alfonso, hidalgo, franquiste intransigeant, érudit et esthète ; dévot et débauché qui s'est fait une spécialité d'avoir pour maîtresses les plus belles épouses d'Arabie, de Turquie et de toutes les Russies. Duelliste redouté et vivant avec son temps, quoique partisan d'une morale héritée du siècle d'Or, l'aristocrate a, sans relâche,

occis tous ses rivaux cocus, selon l'humeur du moment, au sabre ou à la kalachnikov.

Ce complice de tant d'aventures extraordinaires était accompagné d'un étonnant aréopage composé de quatre personnages issus de trois continents différents si je dois en juger par l'allure. Un homme très beau de corpulence normale, au teint mat, aux cheveux drus et noirs dont les traits indiquaient une origine proche orientale ; une femme complètement voilée, dont je ne pouvais conséquemment rien dire si ce n'est que je l'imaginai être l'épouse de celui que je m'étais immédiatement représenté comme un prince d'Arabie.

À côté du couple évoluaient deux jeunes dames brunes, fascinantes, conjuguant une rare beauté avec le maintien le plus digne. C'était précisément le genre de créatures propres à susciter force fantasmes chez les hommes tout en entretenant leurs plus cruelles frustrations. Car aussi sots soient-ils, ceux-ci savent d'instinct que certaines femmes leur demeureront toujours inaccessibles, malgré un corps et des formes avantageuses qu'elles meuvent d'experte façon, malgré des paroles délicieusement suggestives et ambigus, nonobstant des yeux enjôleurs, sans parler de certains sourires... Malheur au fat qui croit pouvoir conquérir ces sirènes en faisant assaut de vantardises. Leur esprit, aussi vif que l'éclair, leur langue serpentine a tôt fait de remettre le hâbleur à sa place. D'un mot assassin, mais cocasse, le nigaud est réduit à quia. D'un regard, elles l'ont fusillé pour sept vies. C'est pourquoi la gent virile, du moins la petite portion qui réfléchit, sait qu'elle ne pourra jamais approcher ces déesses, caresser, ne serait-ce qu'avec une fleur, leur peau si douce, embrasser leur gorge bombée ou effleurer leur toison.

Ces demoiselles avaient la taille élancée et leurs yeux étincelaient comme l'étoile du matin. L'une m'apparut comme une danseuse gitane à la lascivité toute contenue par un grand châle noir masquant un buste au relief enchanteur qui s'animait au rythme d'une respiration tranquille. L'autre au physique de mannequin américain – réellement magnifique – offrait un charme aussi mystérieux qu'envoûtant que j'imaginai mal à New York ou à Chicago mais plus volontiers sur les bords de la Neva ou de la Moskova. Lavouerais-je ? Je demeurai totalement interdit devant ces deux ensorceleuses, l'Espagnole et l'Américaine.

Perdu dans mes rêves et ma perplexité devant l'identité exacte du « modèle yankee », l'aristocrate ibérique me rappela à la réalité en effectuant les présentations qui dissipèrent toutes mes conjectures. Le bel

Oriental se révéla être le céléberrime général d'aviation et ingénieur Samuel Aaronovitch SIMANOVITCH. Celui que l'on appelait le tsar de l'aviation russe et qui avait porté à une gloire inégalée l'entreprise des aéronefs YAKOVLEV⁶. La presse internationale ne parlait que de cette figure, aussi excentrique que généreuse, depuis des mois. Grâce à lui, le Caucase était enfin pacifié au sein d'une sainte Russie dont les marches méridionales dépassaient largement l'Afghanistan pour atteindre dorénavant les eaux du Golfe persique et de la mer d'Arabie. L'Empire en paix et, avec une superficie considérablement accrue, était l'œuvre de cet aviateur.

La sensuelle bohémienne répondait au nom d'Anastasia Olegovna YOUSOUPOVA et la voluptueuse Américaine à celui de Tatiana Olegovna YOUSOUPOVA. C'étaient deux sœurs dont le physique si attrayant dissimulait de vastes intelligences dédiées à la recherche universitaire. L'une et l'autre étaient docteurs en géographie et lauréates de l'illustre Université d'État Lomonossov de Moscou. La première s'était distinguée par une volumineuse étude, en 1917 volumes, de géographie humaine comparée, *De l'influence délétère des hautes et belles cimes enneigées sur l'art délicat de la terreur chez les indigènes du Caucase, de l'île de Beauté et de l'Euzkadi*. Cette somme admirable avait connu un succès phénoménal tant dans les milieux spécialisés qu'auprès du grand public. La seconde était l'auteure d'une monumentale *Esquisse géographique des comportements amoureux au Caucase et en Asie centrale* que l'on s'arrachait dans toutes les librairies de Moscou.

Ainsi, l'Arabe, la Tzigane et le mannequin d'outre-Atlantique étaient aviateurs, géographes et slaves. Mais je n'appris rien de la femme voilée qui ne me fut pas présentée. De quelle lointaine et exotique contrée pouvait-elle venir ? Muette, secrète et presque invisible tant elle était réservée, je n'observai chez elle que deux fontaines de lumière, à l'endroit des yeux. Était-elle azérie, turkmène ou kirghize ? Mystère !

Nous montâmes tous ensemble pour nous réunir à la bibliothèque où l'anarchie dans laquelle j'avais laissé les manuels de géographie et les encyclopédies semblait ravir le noble espagnol. Et le marquis, après un clin d'œil adressé à l'ingénieur, de me sermonner : « *Despiértate amigo mío, es hora de que sepas todo lo que pasó mientras tu dormías*⁷ ». Se tournant ensuite

6. L'ingénieur aéronautique Alexandre Sergeïevitch YAKOVLEV (1906-1989) est à l'origine des établissements portant son nom (créés en 1934) et qui fournirent à l'URSS les moyens aériens de résister à l'agression nazie puis de remporter la victoire, notamment grâce à ses fameux chasseurs et bombardiers Yak.

7. En espagnol : « Réveille-toi mon ami, il est temps que tu saches tout ce qui s'est passé pendant ton sommeil. »

vers l'aînée des deux sœurs il dit « *Очаровательная Анастасия Олеговна, расскажите же этому наивному человеку историю Самуэля Аароновича*⁸. »

Les propos que venait de tenir le marquis ne me paraissaient pas particulièrement intelligibles mais la rationalité n'étant pas la première qualité de l'Andalou, je ne m'en formalisai guère d'autant que la perspective d'entendre Anastasia, demeurée seule dans la pièce avec moi, m'enchantait.

Alors dévêtue de son châle noir, avec ses magnifiques cheveux sombres ondulant sur une poitrine paraissant sculptée dans le jade et dont le décolleté accentuait le relief délicieusement suggestif, la jeune femme, avec son regard de fée et son accent de rossignol slave, me conta la jeunesse du général d'aviation dont je rapporte ici les traits les plus saillants.

– Samuel Aaronovitch SIMANOVITCH est né, au milieu de la troisième décennie de ce siècle, à Tripoli tandis que ses parents y effectuaient un pèlerinage pour honorer les mannes d'un lointain ancêtre là décédé⁹. Il grandit à Kazan, près de sa célèbre mosquée, où il connut une enfance sans problème partagée entre l'école où il collectionnait tous les prix d'excellence et les enseignements mystiques d'un rabbin révolutionnaire frotté de soufisme. Cet original, qui prétendait avoir fait le pèlerinage de la Mecque et remplacé une fois le Saint-Père pour la célébration de la Pâque à Rome, portait fièrement le nom redoutable de David Lvovitch BRONSTEIN ! D'aucuns prétendaient que le pieux docteur, diplômé ès sciences talmudiques, émargeait aux budgets du FSB et du Mossad depuis la fin du vingtième siècle. Nonobstant, le magister inculqua d'excellents principes moraux au jeune Samuel qui consacrait son temps libre à de longues marches dans les steppes en scrutant la voûte étoilée. C'est durant ces randonnées nocturnes avec son père, Aaron Abrahamovitch, constructeur d'avions dans les usines YAKOVLEV, qu'il acquit une passion dévorante pour les sciences aéronautiques. Mais, rêveur avant tout, l'enfant se mit en tête d'étudier les secrets des nombres appliqués tant à la physique qu'à l'aérodynamique pour concevoir un cerf-volant capable d'emporter un être humain au-delà du firmament. Assisté des conseils paternels, encouragé par le rabbin, il réussit l'entreprise. Samuel et Aaron passèrent des jours entiers à évoluer dans les cieux tels des papillons géants fendant l'air silencieusement avec leurs ailes multicolores. Le fils dépassa bientôt tout le savoir, pourtant immense, de son géniteur en matière de machine volante. Puis, la graine de douce folie

8. En russe : « Ravissante Anastasia Olegovna, racontez à cet ingénu l'histoire de Samuel Aaronovitch. »

9. L'ancêtre dont il est question est Aaron Samouilovitch SIMANOVITCH (1873-1978). Issu d'une famille commerçante, il a travaillé comme bijoutier avant de devenir le secrétaire personnel de RASPOUTINE. Mort à 105 ans en Libye on lui doit la rédaction de mémoires et d'un livre, *RASPOUTINE et les Juifs*.

que son maître en théologie avait plantée dans son esprit idéaliste finit par éclore. Et, pour son dix-septième anniversaire, l'adolescent déclara que son souhait le plus ardent était de survoler le Caucase en cerf-volant pour y déplacer, au-dessus des deux pics du Mont Elbrouz, les étoiles et leur faire adopter les traits d'une fée !

En énonçant ce projet sibyllin la splendide Anastasia se tut, mais non sans avoir changé la disposition de son abondante chevelure de jais sur l'échancrure de son corset masquant de moins en moins, les mouvements de sa gorge aidant, deux délicates aréoles roses. Elle s'éclipsa soudainement, sans mot dire. Mais ce fut pour être aussitôt remplacée par sa cadette tout aussi séduisante.

Tatiana Olegovna reprit le fil de l'histoire. Son minois charmant, sa voix enchanteresse, et ses contours affriolants me mirent en émoi. Cependant, elle sut rapidement mettre bon ordre à une dissipation qui s'annonçait sévère. Elle plongea sa main droite entre ses seins et en retira une poudre d'un sombre bleuté qu'elle jeta en l'air. Aussitôt nous nous retrouvâmes plongés dans l'obscurité. Soudain les *Esquisses caucasiennes* d'IPPOLITOV-IVANOV résonnèrent et ma vue s'éveilla sur un paysage montagneux dont les cimes blanches s'élevaient, à une altitude vertigineuse, vers un ciel immaculé. Là-haut je vis évoluer, telle une flèche écarlate, un avion aux lignes futuristes. Le geste de la narratrice semblait m'avoir transposé en Kabardino-Balkarie, mais ce n'était qu'un mirage. La poudre formait un écran sur lequel la bouche et les yeux de Tatiana projetaient un son et lumière donnant la parfaite illusion du cinéma. Et la demoiselle de reprendre le récit entamé par son aînée.

– Or, la Russie était attaquée de toutes parts par les peuples méridionaux qui vivaient jadis sous sa férule mais auxquels elle avait pourtant concédé l'indépendance après la période des tsars rouges. Un émir étrange surgi de nulle part avait, dans sa folie, fédéré toutes les populations du Turkestan oriental jusqu'à la Ciscaucasie. Épigone du terrifiant Hassan AS-SABBÂH, avatar du Khan BATU, ce personnage passait pour avoir l'esprit aussi dérangé qu'Ivan le terrible mais son intelligence était aiguë et il s'exprimait avec l'éloquence de POUCHKINE. Personne ne connaissait son nom mais nul, sur la dizaine de fuseaux horaires que compte le pays, n'ignorait sa voix menaçante et prophétique. En effet, ce diable d'homme brouillait constamment les émissions des radiophonies pour annoncer, en vers dans un russe impeccable, les futurs fléaux qui allaient s'abattre sur la nation. Ainsi l'oracle démoniaque pouvait annoncer une épidémie de peste à Vladivostok,

un tremblement de terre à Tomsk ou d'effroyables incendies, en plein hiver, dans le bassin de la Volga et tous ces événements invraisemblables ne manquaient jamais de survenir. Surtout, ces cataclysmes marquaient toujours le début d'une campagne de terreur ponctuée d'attentats suicides et d'explosions aussi mystérieuses que dévastatrices aux quatre coins de l'Eurasie. Que voulait ce dément ? Personne ne le savait mais d'aucuns subodoraient un dépit amoureux. On murmurait une invraisemblable histoire. Celle d'un fils d'Agar venu étudier la médecine à Kiev et sorti lauréat de l'Académie de chirurgie de Moscou. Éconduit pas une jeune fille, à l'effarante beauté, dont il avait opéré une tumeur au sein, le médecin était devenu fou. Il avait brusquement quitté le prestigieux hôpital de Saint-Pétersbourg où il exerçait alors pour disparaître dans un Caucase factieux entraînant, dans son sillage sanglant, toute l'Asie centrale.

La guerre, avec tout son cortège d'horreurs, dura trente longues années mais vers la fin l'aviation donna l'avantage aux Russes. C'est ici qu'interviennent l'entreprise YAKOVLEV et ses ingénieurs SIMANOVITCH père et fils. Ceux-ci rivalisèrent d'efforts et de perspicacité pour concevoir une nouvelle génération d'aéronefs capables de s'affranchir de tous les obstacles auxquels s'opposaient les vieux avions volant au kérosène. Ceux-ci ne pouvaient échapper aux missiles portés à dos d'hommes dans les vallées de Tchétchénie, là où les combattants animés d'une foi fanatique savent d'une manière experte diriger une flèche de feu pour détruire loin et haut, derrière les nuages, les chasseurs bombardiers assez téméraires pour s'aventurer au royaume des aigles.

Aaron Abrahamovitch et Samuel Aaronovitch inventèrent une merveille de technologie où tout était innovation, des lignes apurées et très avantgardistes de la machine jusqu'aux matériaux composites et son moteur silencieux alimenté par une pile de Hanoucca. L'appareil révolutionnaire mettait la Neva à quelques minutes de vol de l'Araxe ! Sa vitesse prodigieuse permettait d'effectuer, sans danger, le trajet selon la fameuse « projection équidistante azimutale » découverte, il y a mille ans par ce génie, d'AL-BĪRŪNĪ¹⁰. Également appelée « carte égocentrique » ou « carte exponentielle », cette projection, qui a trouvé toute son application dans la cartographie aérienne, place au centre d'un cercle un lieu donné sélectionné par le pilote (ou le cartographe) qui constitue le foyer autour duquel

10. AL-BĪRŪNĪ est un savant persan d'expression arabe (vers 973 – vers 1050), originaire de Kâth, capitale du Khwârizm et décédé à Ghazni en Afghanistan. Il s'est illustré – à travers environ deux cents ouvrages – dans nombre de sciences allant de l'astronomie à la pharmacopée en passant même par un traité de gemmologie.

sont placés, à l'échelle choisie et dans la bonne direction, tous les autres points géographiques importants que l'on souhaite faire figurer sur la mappemonde. Il suffit ensuite de tracer une ligne droite entre le centre de la carte et le lieu où l'on désire se rendre. Cette portion de droite reliant les deux points indique immédiatement tous les endroits (pays, régions, villes et reliefs divers) survolés pendant le trajet dont la distance réelle est obtenue grâce à la multiplication par l'échelle de la carte.

Pour bien me faire comprendre ce qu'est une telle carte, baptisée « égocentrique » car entièrement projetée autour du point choisi par l'observateur, Tatiana étendit vers le haut son bras droit en ouvrant sa main d'où s'échappèrent cinq raies de lumières qui projetèrent sur le plafond un planisphère illuminé précisément autour de Lisbonne.



C'est à ce moment que la seconde séductrice s'éclipsa pour laisser la place à la troisième femme, celle dont le visage était dissimulé.

Cet être mystérieux ajouta à la sorcellerie de Tatiana en recourant, non pas à l'illusion du cinéma, mais à celle d'une réalité en trois dimensions

qu'elle projeta dans la pièce. Cette magicienne enchevêtra, de façon, étrange, l'univers virtuel et dément du Caucase à celui d'un cabinet de lecture lisboète plongé dans le dernier tiers du vingt et unième siècle !

Lénigmatique Orientale reprit le récit là où l'avait laissé la captivante Tatiana Olegovna. Et moi de m'étonner à écouter non pas une Arabe, une Turque ou une Persane mais une troisième Slave trahie par son accent enchanteur.

– Puis vint le jour où, des usines YAKLOVEV, sortit l'*Intégral* aéronef révolutionnaire qui surclassait tout ce que l'homme avait conçu comme machines volantes depuis presque 200 ans. Il fut l'œuvre des deux ingénieurs SIMANOVITCH père et fils auxquels un constructeur naval, ZAMIATINE¹¹, apporta une collaboration excentrique mais décisive. L'avion fut construit en deux exemplaires identifiés sous les codes D-503 et I-330. Après plusieurs vols d'essai durant lesquels les prototypes donnèrent toute satisfaction, on décida d'une reconnaissance au-dessus des zones du conflit.

C'est Samuel Aaronovitch SIMANOVITCH qui, en dépit de son jeune âge, pilota le D-503 pour sa première mission militaire. Celle-ci avait pour but de tester, lors d'un passage nocturne, la défense antiaérienne des rebelles et ainsi vérifier les capacités de l'*Intégral* à se jouer de la DCA.

Jusqu'au sommet de l'Elbrouz, tout se passa selon les règles les plus rigoureuses du plan de vol organisé par des ingénieurs de l'Armée de l'air. Après la poésie reprit ses droits.

Samuel n'avait pas oublié ses rêves d'étoiles et de fées ! Telle une flèche de lumière, le D-503 tournoya au-dessus des plus hautes cimes enneigées puis s'élança vers les cieux. Le pilote ne songeait qu'aux astres radieux. L'un d'eux, plus brillant que les autres, s'adressa à lui. Tout au moins c'est ce qu'il crut en entendant la voix d'une sirène l'invitant à toujours gagner en altitude pour la rejoindre dans un jardin d'amour... Le paragon de la beauté et du charme l'attendait dans l'empyrée ! Ivresse de la vitesse et des hauteurs ou folie du pilote, l'homme perdit le contrôle de son appareil et s'écrasa quelques quinze mille mètres plus bas.

Ce fut un miracle. En effet, si le premier prototype de l'*Intégral* fut complètement carbonisé, l'aviateur en réchappa. Ce prodige portait un nom, un nom qu'on ne connaissait qu'au Caucase.

11. Ingénieur naval et d'abord partisan du bolchevisme, Evgueni Ivanovitch ZAMIATINE (1884-1937) est surtout célèbre par son roman de science-fiction, *Nous autres*, dans lequel il manifeste sa profonde déception devant la Révolution de 1917. Il y décrit un monde effrayant où une uniformité sinistre est imposée impitoyablement par un pouvoir totalitaire.

Lorsqu'il reprit ses esprits l'aviateur se vit apostropher par un géant au teint basané, à la barbe noire hirsute, au regard d'aigle et d'acier. Vêtu d'une *thokha*¹² géorgienne avec sur la poitrine dix cartouches de chaque côté et, à la ceinture, un long coutelas, le singulier individu inspirait pourtant confiance. Un éclair de folie brillait, par intermittence, dans son regard. Il tendit une main chaleureuse à l'accidenté.

– Paix sur toi, je suis Hachimi SMIRBA. C'est un nom emprunté à un brigand de sinistre mémoire qui collabora à la publication des premiers écrits de STALINE. Je suis originaire d'Arabie. Mais peu importe ma véritable identité car maintenant je suis l'Émir du Caucase et de tous les Turkestants. Tcherkesses, Tchétchènes, Ingouches, Azéris, Tadjiks, Turkmènes, Ouzbeks, Kazakh et Kirghizes ne connaissent que mon autorité. Se retournant et ouvrant ses bras d'un geste théâtral, il présenta sa garde rapprochée.

– Voici mes fideles Géorgiens : BERDZENOCHVILI, BESSOCHVILI, DJOUGACHVILI, GALIACHVILI et NIJERADZE.

C'étaient cinq sicaires, à l'allure effrayante, aux visages vérolés illuminés par des yeux cruels où la démence le disputait au fanatisme. Les nervis étaient de parfaits sosies ce qui ajoutait une note de mystère à cette compagnie si inquiétante.

– Mes hommes ont voulu t'empaler lorsque tu t'es écrasé, poursuit SMIRBA, mais à ta mine extasiée que tu conservais cependant j'ai jugé bon de te sauver. Car je suis médecin et j'ose prétendre avoir toujours excellé dans cet art.

Ce qui suivit alors cette insolite rencontre fut encore plus extraordinaire. L'Arabe guérit l'Hébreu et le fit avec moult affection. En manière de reconnaissance le Russe ouvrit son cœur au Caucasiens et lui confia tous ses rêves de vol dans l'Océan d'azur pour y rencontrer la plus enchantée des femmes. Le musulman répondit à ce rêve par la promesse d'une houri qu'il décrivit avec force détails. Elle s'appelait Nadejda. Alors Samuel Aaronovitch SIMANOVITCH comprit que tout ce que la Moscovie terrifiée murmurait au sujet de ce maître de terreur était vrai. Promis à un exceptionnel succès en marchant dans les pas d'Esculape, un fils d'Agar, prince de la médecine, avait opéré une jeune fille d'un kyste au sein. Après l'exérèse, le chirurgien demanda à sa patiente de revenir afin de s'assurer qu'elle était guérie. C'est pour satisfaire à cet arrangement, simple respect des règles de la Faculté, que le futur SMIRBA palpa la poitrine de Nadejda. En touchant son buste, le médecin toujours respectueux se souvint qu'il était homme mais

12. Il s'agit d'un ample manteau traditionnel géorgien.

s'interdit tout geste déplacé. Néanmoins, un ouragan s'empara de l'âme du malheureux. Et lui dont le métier était de soigner fut à l'instant frappé d'un mal dont on ne guérit pas, l'amour. Il ne désirait qu'une chose, revoir le visage rayonnant de la jeune fille, parfaite illustration du paradis. La Russe, qui effectivement était une Armide, regarda intensément le chirurgien. Elle n'en devint que plus désirable. La jeune fille sourit mystérieusement puis avec un regard éblouissant prononça ces paroles. – Vous deviez uniquement me guérir, me désirer est interdit. Adieu !

Nadejda fit une moue exprimant le plus profond mépris, se leva et quitta précipitamment le cabinet du chirurgien. Celui-ci sombra dans la folie, abandonna le scalpel pour le cimeterre. Il mourut pour ressusciter sous l'avatar de Hachimi SMIRBA.

Le médecin était certes exceptionnel, mais le blessé, pour récupérer totalement de sa terrible chute, dû rester quelque temps dans le camp des insurgés sous une garde vigilante mais attentionnée. Ce séjour imprévu fit naître une amitié aussi improbable que solide entre le terroriste et l'aéronaute.

Lorsqu'il fut totalement rétabli, Samuel alla trouver Hachimi pour le remercier. Après lui avoir rendu la santé l'Arabe offrit la liberté à l'Hébreu qui, au faite de l'émotion, promit une chose insensée à son bienfaiteur : disposer les astres des cieux afin d'y faire scintiller le visage de Nadejda !

Sur ces entrefaites les deux amis se séparèrent ; l'un demeura sur place et l'autre rentra chez lui.

Samuel Aaronovitch SIMANOVITCH suscita l'allégresse lorsqu'il rejoignit les siens car on l'avait cru mort. Il fut accueilli en héros dans toutes les Russies puisque depuis son vol au-dessus des cimes de l'Elbrouz, la guerre s'était comme évanouie. Nul attentat ni aucun mort n'étaient à déplorer. Toutes choses qui furent portées au crédit du jeune pilote d'essai des établissements YAKOVLEV où il retourna promptement tant il tenait à respecter sa parole.

Samuel réalisa vite que si la paix était revenue c'est parce qu'il avait juré à Hachimi de déplacer les étoiles pour leur faire adopter les traits de Nadejda. Dans l'esprit aussi inspiré qu'insensé de l'aviateur, déplacer des objets célestes n'était pas une gageure car la science y pourvoirait, néanmoins les agencer de façon à représenter le visage d'une femme qu'il n'avait jamais admirée l'était bien.

Le Kremlin, dûment instruit de cette aventure fantastique, lança une enquête policière pharaonique à l'échelle de tout un continent pour

rechercher, puis convoquer et interroger, toutes les Nadejda qui avaient pu être opérées au sein, trente ans auparavant, par le mystérieux Arabe dont on avait oublié le vrai nom pour ne se souvenir, encore épouvanté malgré le calme récent, que de son alias, SMIRBA ! Naturellement, ces vétilleuses investigations n'aboutirent à rien de concret, si ce n'est à encombrer davantage encore les labyrinthes infinis d'une administration dantesque, tandis que toutes les équipes de pilotes de YAKOVLEV auxquels étaient venus s'adjoindre les meilleurs physiciens de la nation travaillaient d'arrache-pied tant à l'amélioration du désormais unique exemplaire de *l'Intégral* qu'à la façon d'aligner les étoiles selon les arcanes des canons de la beauté slave. Malheureusement, si on s'agitait en tous sens, on progressait fort peu.

Puis un jour, un aigle qu'on aperçut, à peu près au même moment, au-dessus des plus fameuses cathédrales de la Sainte Russie, laissa tomber de ses griffes un parchemin qui rappelait que le Caucase s'impatiait de voir la nuit s'illuminer sous les traits de la bellissime Nadejda. Le lendemain, plongés dans un abîme d'embarras, tous les employés des usines YAKOVLEV virent, arriver de nulle part, une vieille dame voilée qui tint un extravagant discours :

– Je suis Nadejda Olegovna YOUSOUPOVA, Princesse de Russie et descendante des khans de la Horde d'or et d'Ali, cousin et gendre du Prophète. Je suis vieille mais immortelle. Si l'un d'entre vous daigne m'accompagner dans l'aéronef, et elle désigna l'appareil numéroté I-330, nous irons plus vite que la lumière. Nous monterons au septième ciel. Là-haut, je changerai la place des étoiles. Je reprendrai mon véritable aspect, celui d'une magnifique jeune fille.

Toute l'assistance, à l'exception de Samuel Aaronovitch SIMANOVITCH, prit cette inconnue, surgie du néant, pour une folle. Sitôt la nuit venue le jeune pilote et la vieille se dirigèrent vers le second *Intégral* qu'ils firent décoller. En une seconde à peine, l'avion, minuscule feu follet avait disparu vers le sud. Quelques instants plus tard, Dieu – car ce ne peut être que lui – manifesta toute sa terrible puissance. L'éther du Caucase s'obscurcit subitement et les astres désertèrent la voûte céleste qui prit l'apparence d'un sinistre voile noir enveloppant toutes les Russies avant de s'étendre à l'univers entier. Puis, on entendit un orchestre dans les cieux jouant crescendo *la Procession du Sardar* d'IPPOLITOV-IVANOV. Enfin, la figure ravissante d'une fée aux cheveux d'or illumina le ciel et la terre.

Moi aussi qui écris ces lignes je vis cette incomparable beauté m'apparaître de plus en plus distinctement, émergeant du voile d'où sortait

l'enchanteresse voix relatant ce récit. Alors je tendis mon bras dans l'espoir de caresser un visage qui devint translucide comme un fantôme avant de s'évanouir tandis que ses deux sœurs Anastasia et Tatiana réapparurent.

Lorsque je me réveillai de ce songe étrange, j'étais toujours à Lisbonne mais plus du tout au palais de Loures. Dans une chambre ensoleillée de l'hôpital Santa Marta, trois très belles femmes veillaient sur moi, la doctoresse Aïcha KANDICHA¹³, chef du service de psychiatrie, assistée de deux infirmières ukrainiennes¹⁴, Olena et Kateryna Olegovna YOUSOUPOVA ...

Emmanuel H. DE BRYE-DONNELLY

L'auteur est particulièrement reconnaissant à Thérèse PHILIPPE EVEILLEAU, Anastasia Petrovna FILIPPOVA et Svetlana Victorovna PANKOVA qui n'ont pas ménagé leur peine pour l'instruire en géographie, l'initier à quelques particularités de la langue de POUCHKINE et l'informer de la généalogie d'un héros d'aviation russe du proche futur. Qu'elles trouvent ici l'expression de ses remerciements les plus sincères.

13. Décrite à la fois comme une sorcière et une fée, Aïcha KANDICHA est l'un des personnages les plus célèbres du folklore marocain. Ses charmes et sa beauté exceptionnels sont un danger pour les hommes. Toutefois, Aïcha n'est pas qu'une légende car elle existe vraiment ! Je l'ai rencontrée et elle est d'origine portugaise. Mais ceci est une autre histoire...

14. La présence d'infirmières ukrainienne ne doit pas étonner: En effet, depuis la chute du communisme, les Ukrainiens ont été très nombreux à s'installer au Portugal où ils se sont remarquablement bien adaptés.

L'art de la sieste et de la quiétude

Poèmes chinois traduits et présentés
par Hervé COLLET et CHENG Wing Fun
Spiritualités vivantes – Albin Michel,
juin 2010, 242 pages, 7,50 □

Ceux qui ont vécu en Chine savent combien ce temps de la sieste est sacré. Il figure comme un droit dans la législation du travail, c'est dire !

Non seulement ce temps hors du monde ou proche de celui des rêves est cultivé (mais de la vie ou du rêve, où est la réalité ?), mais il a été chanté par les poètes, élevé au rang d'art. Proche de la philosophie taoïste, qui a influencé le bouddhisme dans le courant *chan* (*zen*), la sieste devient une voie, celle de la sérénité, voie d'accès à une symbiose parfaite avec la nature.

Les quelque deux cents poèmes répertoriés, juste un peu plus bavards que des haïkus japonais, sont autant de délices simples à savourer. Certains sont des contrepoints à des peintures sur rouleaux (qu'on regrette de ne pas voir...).

Soixante-quinze auteurs (malheureusement leurs noms ne sont pas transcrits en *pinyin*), des TANG au XIX^e siècle, nous font partager tour à tour leur jubilation.

Je vous livrerai le poème de YANG Wan li, celui qui me paraît résumer l'ouvrage :

le vent clair me réclame un poème
la lune brillante m'invite à boire
ivre je m'écroule devant les fleurs
le ciel pour couverture, la terre pour oreiller

Françoise MOREUX

Az ismereten Sauvageot

Bernard LE CALLOC'H,
Hongrie, 2010, 109 pages

Cet ouvrage, que vient d'écrire notre ami Bernard LE CALLOC'H, nous concerne directement. Tout d'abord l'auteur est un ancien élève des Langues 'O, diplômé de hongrois et de finnois. Il est membre de notre association et collabore régulièrement à notre revue, en publiant de nombreux articles originaux sur l'histoire de la Hongrie.

Il s'agit d'une biographie tétraglotte : hongrois, français, finnois et estonien. Phénomène suffisamment rare pour être souligné puisque les différents textes ont été rédigés par le même auteur.

Enfin le sujet est Aurélien SAUVAGEOT, fondateur de la chaire des langues finno-ougriennes à l'École des Langues Orientales de Paris, en 1931. Né à Constantinople le 13 avril 1897, d'un père français et d'une mère belge, il maîtrisa très vite plusieurs langues. En plus du français parlé à la maison, il maîtrise le turc et le grec, entendus dans la rue et apprend l'anglais en fréquentant l'école britannique de Pera.

La famille rentre définitivement en France en septembre 1911. Aurélien est scolarisé au Lycée Henri IV où il décide d'apprendre l'allemand afin de devenir linguiste. Découvrant la mythologie nordique à travers la tétralogie wagnérienne, il décide de se consacrer aux langues scandinaves.

En 1917, il présente sa licence d'allemand avec comme seconde langue obligatoire le suédois. Son professeur le met en contact avec Antoine MEILLET, professeur au Collège de France et secrétaire de la Société de linguistique de Paris. Maître incontesté des études slaves, baltes et indo-européennes, Antoine MEILLET demande à un jeune professeur d'allemand, Robert GAUTHIOT, de se consacrer aux études finno-ougriennes. Blessé à la tête lors de la bataille de Verdun, Robert GAUTHIOT décède à Paris le 11 septembre 1916.

Aurélien SAUVAGEOT prépare l'agrégation d'allemand à l'École normale supérieure. Son maître MEILLET lui demande de remplacer GAUTHIOT dans le domaine finno-ougrien. C'est ainsi qu'il inaugurera la première chaire de langues finno-ougriennes aux Langues 'O le 9 novembre 1931.

Après avoir été le maître de la finno-ougrienne française pendant soixante ans et avoir formé de nombreux élèves, Aurélien SAUVAGEOT s'est éteint à Aix en Provence le 5 décembre 1988.

Nous remercions encore une fois notre ami Bernard LE CALLOCH de nous avoir fait partager toutes ses connaissances sur ce monde finno-ougrien et sur cette page d'histoire de notre école.

Yohanan LAMBERT

Cent un ghazals amoureux

HÂFEZ de Chiraz, traduit du persan,
présenté et annoté par Gilbert LAZARD,
Connaissance de l'Orient – Gallimard, Paris, 2010, 242 pages,
17,90 □

HÂFEZ est le poète lyrique le plus connu de langue persane. Datant du XIV^e siècle, cette œuvre est pourtant aujourd'hui pleinement comprise par les populations de langue persane car le persan a très peu changé depuis la naissance de la littérature.

Né à Chiraz vers 1315, il y a passé la majeure partie de sa vie et y est mort vers 1390. Comme pour tous les poètes de cette époque, nous ne connaissons pratiquement rien de sa vie, à part quelques récits hautement suspects, mettant en scène le poète. Les renseignements les plus assurés sont ceux concernant ses commanditaires.

« Il a fait partie dans sa jeunesse du cercle des poètes de la cour de Massoud Shâh INDJOU, à qui il a dédié une pièce de vers. Il a célébré aussi des vizirs des princes indjouides, ainsi Hâdji GHAVAM (n°7 et n°69), Emâdeddine MAHMOUD (n°47). Mais c'est surtout Abou Es'HÂGH, frère et successeur de Massoud Shâh, qu'il a fréquenté et glorifié. » (Page 12).

« De la vie privée de notre poète, on ne trouve presque aucune trace dans son œuvre. Un *ghazal* (n°33) laisse entendre qu'il perdit un être cher, épouse ou enfant. Il a manifesté avec chaleur son attachement à la ville de Chiraz, dont il évoque notamment la fontaine de Roknâbâd et le jardin de Mossallâ comme des lieux de délices (n°2, 28, 65) et qu'il n'a guère quittée. Il s'est rendu une fois à Yazd, probablement pour fuir les troubles à Chiraz. Il a dû visiter Ispahan, dont il évoque le souvenir (n°29). » (Page 13).

Le *ghazal* est un poème lyrique obéissant à des règles précises. Il comporte, en principe, sept à neuf distiques. La versification persane est

fondée sur la succession de syllabes longues ou brèves. Une syllabe brève comporte une voyelle brève non suivie d'une consonne. Les autres sont longues ou ultralongues. Tous les vers d'un même *ghazal* sont dans le même mètre mais il existe divers mètres. Il y a une rime unique tout au long du *ghazal*. Elle doit figurer obligatoirement à chacun des deux vers du premier distique et au deuxième vers seulement de chacun des suivants. Toutes ces règles ne facilitent pas la traduction. « La tentation n'en est pas moins récurrente d'essayer d'en faire passer quelque reflet, si lointain et si infidèle soit-il, dans une langue étrangère, ne serait-ce que pour répondre à la curiosité légitime des amateurs de littérature ». (Page 9).

L'interprétation de ces poèmes n'est pas aisée car ils mélangent, volontairement, différents niveaux de compréhension. Il est nécessaire de tenir compte tout d'abord du sens propre : le vin est d'abord une boisson enivrante, largement utilisée à l'époque. Puis l'objet est transposé au ciel, entraînant alors une transfiguration mystique : le Vin devient alors une exaltation ressentie lors d'une quête mystique.

« Tous ces symboles, à force d'être ressassés, ne sont plus qu'un langage convenu, dont le poète peut faire ce qu'il veut et que chaque lecteur est libre d'interpréter au niveau qui lui convient. » (Page 24).

Soulignons encore une difficulté supplémentaire de traduction de la poésie persane : l'absence de genre grammatical rend l'Objet d'amour de sexe indéterminé...

Cette très belle traduction, en vers, d'une sélection de poèmes amoureux, classés par ordre alphabétique comme dans l'original, nous permet de découvrir « La Voix de l'Outremonde », surnom traditionnel donné à HÂFEZ de Chiraz.

Yohanan LAMBERT

La Chine en dix mots

Yu Hua,

Actes Sud – Série Lettres chinoises, 2010, 335 pages, 22 □

Après le succès planétaire de son roman *Brothers*, Yu Hua a ressenti le besoin d'éclairer non pas son œuvre elle-même, mais l'environnement socio-politique dans lequel elle se situe.

Adroitement, il a choisi dix mots qu'il a jugés suffisamment explicites (ou les a explicités) pour illustrer ce que représentent les cinquante dernières années, au cours desquelles la Chine est passée du Moyen âge au XXI^e siècle.

Ces dix mots-clés ouvrent nos yeux sur tout un monde aussi inconnu que familier. C'est le regard qu'il pose sur son pays qui fait de cet ouvrage plus qu'un essai, plus qu'un roman, plus qu'un manuel.

Le ton est quasi celui de la confiance. On a la sensation que l'auteur parle à l'intime de chacun des lecteurs, dans leur propre expérience de la Chine. Le discours, nourri de souvenirs réels, récits souvent savoureux, ne ménage personne. Quoique courageux, il n'est jamais réellement subversif, mais toujours foncièrement sincère.

Comme dans la philosophie chinoise, on constate comment les contraires s'engendrent mutuellement, éloignés des apparences forcément trompeuses.

La vie doit évoluer dans ce mouvant. Et Yu Hua, comme les Chinois de sa génération qui ont traversé ces décennies troublées, est épris avant tout de la vie et de son pays, la Chine.

Il le dit lui-même : « C'est quand la souffrance d'autrui devient ma propre souffrance que je comprends vraiment ce qu'est la vie, ce qu'est l'écriture... En parlant dans ce livre des souffrances de la Chine, j'ai parlé des souffrances qui sont les miennes, car les souffrances de la Chine sont aussi mes souffrances ».

Françoise MOREUX

Ma vie

Sofia TOLSTOÏ,

traduit du russe par Luba JURGENSON et Maria-Luisa BONAQUE,

Éditions des Syrtes, Paris, 2010, 1062 pages, 45 □

Ce livre constitue la première édition intégrale, en russe et en français, du *Journal* de Sofia Andreïevna TOLSTOÏ, composé entre 1904 et 1916, sans être achevé. Il se compose de six parties, allant de sa naissance en 1844 jusqu'en 1901. Il reprend le journal qu'elle a tenu régulièrement, dès son mariage, celui de son mari et de nombreuses correspondances, échangées avec sa famille et ses amis.

Sofia Andreïevna (1844-1919) est la fille du docteur BERS, médecin du tsar. Elle a épousé Lev TOLSTOÏ le 23 septembre 1862. Elle a dix-huit ans, lui trente-deux. De cette union naîtront treize enfants dont huit survivront. Après la révolution, elle restera dans le domaine de Isnaïa Poliana, malgré la nationalisation et continuera à travailler à la sauvegarde de l'œuvre de son mari. Elle meurt le 4 novembre 1919, des suites d'une pneumonie.

Elle souligne, au cours de sa formation d'éducatrice pour enfants, son « intuition littéraire ». Sa composition « était la meilleure de l'année de toutes les jeunes filles ». Son père l'aurait encouragée à écrire : « Sonia deviendra aussi auteur un jour, ce n'est pas pour rien que TIKHONRAROV a adoré sa composition. Eh bien, ma belle, montre-nous de quoi tu es capable, écris –nous une nouvelle. Il te suffit de le vouloir, si tu décris de façon agréable et juste ton mari et tous les épisodes de ta vie d'avant, ce sera très intéressant. » (Page 46).

Lev TOLSTOÏ est un ami de la famille BERS et rend régulièrement visite aux enfants. La sœur aînée de Sofia, Tania, était amoureuse de Léon TOLSTOÏ alors que Sofia sentit rapidement que c'est elle qu'il épouserait. Elle l'avouera même à sa sœur, en français : « *Je crains d'aimer le comte.* » Elle précise immédiatement : « Pour moi, *aimer* signifiait non pas s'amuser mais souffrir. » (Page 68).

Juste avant de se marier, Léon Tolstoï fait lire à Sofia son *Journal*, par souci d'honnêteté. Elle y découvre une liaison avec une paysanne de Isnaïa Poliana et en est très perturbée : « Je fus terrifiée à l'idée de vivre au même endroit que cette femme. Je pleurai toutes les larmes de mon corps : cette impureté d'une vie de célibataire, à laquelle je me confrontais

pour la première fois, me fit une impression que je ne pourrais plus jamais oublier. » (Page 73).

Dès le début du mariage, elle porte sur son mari un jugement sévère : « D'ailleurs on voyait en tout que Lev Nikolaïevitch ne savait pas du tout s'y prendre avec les femmes. Il était maladroit, fougueux, impétueux, trop exigeant. Peut-être que tout cela forgea mon caractère. Comme je l'aimais, toute ma vie je fus mue par ce désir ardent de lui être utile, de lui plaire en tout. Oui, toute ma vie fut subordonnée à ce désir. Comment y répondait-il ? Eh bien il devenait de plus en plus exigeant sans jamais m'encourager par son affection ni sa gratitude pour ce que je lui donnais. Je sentis toujours sa sévérité. Or, il était impossible de suivre ses changements d'humeur, de point de vue, d'envie. » (Page 83).

Un document fort intéressant et révélateur, à découvrir.

Yohanan LAMBERT

Mystiques et vagabonds en islam

Portraits de trois soufis qalandar

Alexandre PAPAS, Éditions du Cerf,

Paris, 2010, 340 pages, 35 €. □

Qalandar est un mot persan difficilement traduisible. Peut-être signifie-t-il « celui qui n'a pas de demeure fixe » ? En fait c'est un mendiant mystique, un vagabond en quête d'extase, remarqué grâce à son accoutrement. Il apparaît vraiment au XIII^e siècle, dans les régions orientales de l'islam. Selon Hafs 'UMAR AL-SUHRAWARDI, « le terme *qalandar* désigne les gens qui sont tant possédés par la béatitude du cœur qu'ils ne respectent ni coutume ni usage. »

Le premier mystique est MASHRAB (1640-1711). Le *Diwāna-yi Mashrab* (MASHRAB le fou) est un recueil de poésies, dialogues, récits biographiques, rédigé en turc chaghatay. Livre à succès, il fut très souvent copié au cours du XIX^e siècle. La présente étude est faite à partir d'un manuscrit de 151 folios, conservé à la bibliothèque de l'Institut français d'études sur l'Asie

centrale, à Tachkent. Elle tente une remise en perspective historique qui permettrait de conserver la sensibilité religieuse.

Le second personnage est ZALĪLĪ (1676-1753) qui est presque inconnu en Occident. Il ne suscita jamais de dévotion et présente le désavantage d'être un turc ouïgour du Xinjiang. Son *Récit de voyage* (Safarnâma) se trouve dans un manuscrit découvert vers 1930 par un missionnaire suédois, Sigfried MOEN et transmis à un éminent turcologue, Gunnar JARRING.

Le dernier *qalandar* est NĪDĀ'Ī (1688-1760). Un mausolée à Istanbul permet d'honorer sa mémoire. Il est l'auteur d'un *Dīwān* de poésies en persan et de plusieurs écrits en prose dont le *Traité de la vérité divine*. Plusieurs manuscrits de la bibliothèque Süleymaniye à Istanbul contiennent ce texte.

À travers la pratique de l'errance et du vagabondage spirituels, nous suivons en détail les voyages initiatiques de ces trois soufis de la Chine jusqu'à Samarcande. Une véritable révélation.

Yohanan LAMBERT

La Parole de Dieu dans le patrimoine syriaque

Au risque de la diversité religieuse et culturelle

CERO, Antélias – Liban, 2010, 224 pages, 18 €.

Le Centre d'études et de recherches orientales, installé à Antélias, dans la banlieue nord de Beyrouth, au Liban, organise tous les deux ans un colloque sur un thème lié au patrimoine syriaque. Rappelons que la langue syriaque est un araméen parlé dans la région d'Édesse par les premières communautés chrétiennes. Lors de l'essor de la civilisation islamique, à Bagdad, à partir du VIII^e siècle, beaucoup de traducteurs étaient de langue syriaque, ce qui a produit une très grande quantité de manuscrits syriaques. Dès le début de l'ère chrétienne, la Bible a été traduite en syriaque, c'est la *Peshitto*.

Ce livre contient les actes du dernier colloque qui s'est tenu à Antélias, en avril 2009, et auquel nous avons participé. Le thème choisi était :

« La Parole de Dieu dans le patrimoine syriaque, au risque de la diversité religieuse et culturelle. » Ce choix répondait :

- au synode des évêques réunis au Vatican en octobre 2008, et consacré à la « Parole de Dieu dans la vie et la mission de l'Église »,
- au choix du pape Benoît XVI pour l'année 2008-2009 comme Année de Paul Apôtre de la Parole,
- à la désignation de Beyrouth comme capitale mondiale du livre pour l'année 2009.

Deux axes ont été retenus pour ce colloque :

- Comment les Syriques ont compris la Parole de Dieu et l'ont interprétée.
- La problématique du défi de la diversité religieuse et culturelle.

Dix-sept communications ont été faites, traitant aussi bien des *Principes exégétiques dans le patrimoine syriaque* (Emidio VERGANI), de *l'interculturalité syriaque-arabe* (Herman TEULE), des *Versions arabes de la Bible* (P. Nagi EDELBY) que de *l'exégèse rabbinique* ou de *Torah : pierre angulaire ou pierre d'achoppement ?* (Yohanan LAMBERT).

Yohanan LAMBERT

La petite fille au fond du jardin

Bluma FINKELSTEIN, Éditions DIABASE,
La Riche, 2010, 145 pages, 16 □.

Ce très intéressant petit livre constitue une autobiographie, partielle, de Bluma FINKELSTEIN. Professeur émérite de littérature française et comparée à l'université de Haïfa, Bluma a écrit en français de très nombreux recueils de poèmes et publié plusieurs essais, en particulier sur les relations judéo-chrétiennes.

Cette petite fille juive est née, en 1942, en Moldavie roumaine, à Tecuci, en pleine guerre, sous occupation nazie. Ce récit s'ouvre sur une révélation effroyable : « Mars 1942. Solidarité. Je suis accrochée à ce mot « solidarité », comme je l'étais au cordon ombilical qui me reliait à ma mère. Elle ne voulait pas de moi et elle avait raison. En 1942, seule une mère juive irresponsable pouvait vouloir un enfant promis à une mort certaine. »

Sa mère décida donc d'avorter, en allant voir, clandestinement, un médecin juif. Un mois après, ses règles ne revenant pas, elle comprit... Et l'auteure nous déclare : « Lorsque j'ai su plus tard que j'étais une enfant non désirée, je l'ai accepté sans me révolter. J'étais déjà grande et solidaire de cette femme que sa propre mère avait abandonnée, petite enfant, dans un orphelinat et dont le père, qu'elle ne connaissait presque pas, était mort sur les routes froides de la Première Guerre Mondiale. Comment lui en vouloir ? Réflexion faite, elle méritait mon amour plus que toute autre personne. »

Une alternance de petits chapitres et de poèmes nous permet de découvrir la vie bouleversée de cette famille roumaine attirée depuis très longtemps par Israël. Dès 1898, sa grand-mère maternelle a tenté de rejoindre la Terre promise et a échoué à Chypre, où elle a été renvoyée dans sa Roumanie natale.

Dès 1946, la famille demande des passeports pour émigrer. « Mon père avait fait construire une immense malle en bois, afin d'être prêt pour le départ en Palestine. Sur la malle, était inscrit en grandes lettres noires : « Haïfa – Palestina ». Toute mon enfance et jusqu'à notre départ en 1963, à l'âge de 21 ans, j'ai dormi sur cette malle dont le bois n'était pas travaillé et qu'on avait simplement recouverte d'un drap blanc. » (Page 113).

Vivant toujours à Haïfa, Bluma, tout en retraçant cet itinéraire difficile à travers cette Roumanie communiste, s'interroge sur les rapports d'identité et de territoires, rejoignant ainsi les préoccupations d'une pacifiste laïque de gauche assumant pleinement son sionisme et se révoltant contre l'obscurantisme des intellectuels français.

À son arrivée en Israël, Bluma a exercé son métier de sage-femme. Elle apprit l'hébreu comme tous les nouveaux immigrants, en plus du roumain et du yiddish. Puis elle décida d'apprendre seule le français, avec un dictionnaire. Pratiquement toutes ses publications sont écrites en français...

Les quatre saisons de Monsieur Wu

Jacques PIMPANEAU,
Philippe Picquier, 2010, 199 pages, 18,00 €

Si « l'étude doit être un plaisir », comme le dit le maître du héros de cet ouvrage, alors la lecture du livre de Jacques PIMPANEAU nous ravira l'esprit. Car nous le comprenons très vite, ce Monsieur Wu, dont le prénom improbable Shuoshuren se traduirait par « le diseur de livres », ressemble tellement à notre ex-professeur de littérature chinoise qu'il est difficile de ne pas entendre sa voix tout au long de ce récit. Captivant. On lit ces deux cents pages avec avidité.

Le style choisi est celui du *biji* « récit au fil du pinceau », ce qui lui donne une large liberté.

Liberté est d'ailleurs le maître-mot de ces chapitres qui la déclinent dans tous les genres : littéraire, historique, socio-politique, philosophique et religieux.

Probablement l'auteur s'identifie-t-il au sage taoïste « qui se contente de ce qui lui est disponible, rejette les honneurs et la richesse ». Car, Jacques PIMPANEAU qui, lui-même refuse les honneurs*, dispense ses incommensurables connaissances sur le ton le plus quotidien, le plus accessible à tous lecteurs.

Et il peut être satisfait, le résultat est là. Comme ses élèves ne peuvent oublier le contenu de ses cours, nous pénétrons allégrement dans cet univers de vraie culture. Et sans doute ces mots sont-ils les siens : « Mon rôle de précepteur me ravissait et j'étais heureux d'ouvrir l'esprit d'un enfant à un peu de savoir. »

Françoise MOREUX

* Jacques PIMPANEAU, à notre grand regret, a décliné notre invitation à rejoindre le Comité d'honneur de notre Association, place qui lui était due...

La Russie menace-t-elle l'Occident ?

Jean-Sylvestre MONGRENIER,
Choiseul Éditions, Paris, 2009, 220 pages, 17 €

C'est là l'ouvrage d'un jeune chercheur féru de géopolitique : d'entrée de jeu, il rejette la thèse valant en Occident d'une « Russie, partenaire difficile mais gérable ».

Il voit dans le « système POUTINE » une démocratie dirigée, reprise de l'ancien système russe allié à l'asiatisation des mentalités.

L'auteur reprend les thèses allemandes du « *heartland* » que représenterait la Russie, soit un lieu de puissance intrinsèque, thèses récupérées par TROUBETSKOI puis GOMILIÉV, décédé en 2002. Ces thèses sont empruntées par POUTINE qui soutiendrait l'eurasisme alors que GORBATCHEV et ELTSINE avaient ébauché des liens confiants avec l'Occident.

Malgré le krach de 2008 qui fit perdre à Moscou les 4/5 de sa capitalisation, la Russie s'appuie toujours sur les outils de puissance que sont le pétrole et le gaz, une armée de 1,1 million d'hommes qui connaît une certaine modernisation sur la base du volontariat et une immensité qui sous-tend sa politique étrangère.

En effet, cette « puissance pauvre » peut jouer sur une gamme de relations. Jean-Sylvestre MONGRENIER estime que l'Union Européenne bien que trois fois plus peuplée que la Russie n'est qu'un *Commonwealth* mou en face d'elle.

Pour lui, la Russie emploie « la manœuvre de Gengis Khan » et privilégie les liens avec la Chine, le Japon et la Corée du Nord. Même si le Groupe de Shanghai n'a pas d'outil militaire, il facilite le commerce avec cette zone. À l'opposé, il ne voit qu'incertitudes et faux semblants dans les relations avec les États-Unis et le partenariat global avec la main timidement tendue d'OBAMA.

Listant les relations de la Russie avec le reste du monde, l'auteur souligne la diplomatie plus que trouble aussi bien vis-à-vis d'Israël qui compte à présente 20% d'anciens russes ou l'Organisme de la Conférence Islamique à laquelle ses 16 millions de musulmans l'impliquent d'appartenir.

Il insiste sur l'ambivalence de cette politique russe vis-à-vis de l'Iran. A contrario, la Russie fait preuve de réalisme dans le cadre de la Communauté

des États Indépendants, sorte d'organisation de sécurité, en n'intervenant pas au Tadjikistan, en proie aux troubles avec son voisin ouzbek.

Un peu trop affirmatif, le jeune chercheur voit dans la Géorgie la clé des relations Est-Ouest mises à mal par le conflit récent : sa position clé sur la mer Noire implique une menace sur la paix mondiale et l'accès aux sources énergétiques. Comme le montre la dernière rencontre MEDVEDEV-SAKACHVILI, les choses changent vite à l'heure de *Wikileaks* !

Françoise BARRY

La Russie et la tentation de l'Orient

Lorraine DE MEAUX,

Fayard, Paris, 2010, 422 pages, 28 €

Tandis que de nombreux pays d'Europe menaient une politique coloniale assidue en Afrique et en Asie, la puissance russe étendait un vaste empire au sud et à l'est jusqu'à l'Océan pacifique. C'est une « orientalisation » de l'Empire. Oui, Pierre le Grand ouvrit une fenêtre sur l'Occident en créant Saint Pétersbourg (1703), mais ses successeurs n'eurent de cesse de tailler la route à travers la Sibérie et le Caucase, soit pacifiquement, soit par des moyens brutaux, sans oublier l'arme de l'idéologie qui, sous LÉNINE et STALINE, installa le joug communiste en Asie centrale conquise par les tsars dès la fin du XIX^e siècle.

L'identité impériale russe est empreinte de ce fait d'orientalisme que l'auteure, agrégée d'histoire, va traquer non seulement sur le territoire, mais dans la linguistique, l'ethnographie, la littérature et les arts.

En occidentalisant cette Eurasie au cours du grand XIX^e siècle, l'Empire se pénètre de civilisations autres, dont l'Islam, et ses administrateurs et officiers en sortent changés.

Après le succès de l'intégration des populations du Turkestan, la conquête de l'Amour avec une colonisation par immigration de paysans russes coûte très cher et se termine par le désastre de Tsoushima où le tsar s'incline face à la force du Japon.

L'orientalisme déjà à la mode en Europe depuis le XVIII^e siècle va s'institutionnaliser en Russie par la création de centres d'études orientales puis d'une science orientaliste dont les promoteurs furent le Comte OUVAROV, par ailleurs inventeur du slogan « Orthodoxie, Autocratie, Esprit national », le mathématicien Nicolaï LOBATCHEVSKI, avec l'aide du fondateur de l'École des Langues Orientales française, Sylvestre DE SACY et certains élèves de cette école !

À eux se joignent les géographes-explorateurs dont le plus célèbre fut Nikolaï PRJEVALSKI.

Les bannis politiques en Sibérie concourent à cette science comme KOVALESKI exilé à Kazan où il devient un spécialiste de langues mongole et kalmouke.

L'auteur nous rappelle ensuite les nombreux écrivains tout pétris d'orientalisme : POUCHKINE, LERMONTOV, TOLSTOÏ et GRIBOÏEDOV, mort assassiné en Perse.

Le pendule de l'histoire littéraire offre par la suite une nébuleuse d'écrivains critiques de l'Orient, les acméistes, mais avec la Révolution et le départ de LÉNINE à Moscou en 1918, c'est le tropisme asiatic qui refait surface. Lorraine DE MEAUX décrit rapidement les éléments puisés dans l'Orient barbare, dans la musique par GLINKA, BALAKIREV, RIMSKI-KORSAKOV, dans la peinture avec AÏVAZOVSKI, VERESCAGUINE, VROUBEL, BAKST, décorateur de la troupe de DIAGHILEV.

Le long chapitre « des slavophiles aux eurasistes » narre les disputes infinies autour de « l'idée russe », jamais tranchée, justifiant un messianisme dont s'emparèrent les bolcheviks pour le plus grand malheur de la Russie.

Françoise BARRY

La sonate à KREUTZER

Léon TOLSTOÏ, traduit du russe par Michel AUCOUTURIER

À qui la faute?

Romance sans paroles

Sofia TOLSTOÏ, traduit du russe par Éveline AMOURSKY

Le prélude de CHOPIN

Léon TOLSTOÏ, fils, traduit du russe par Éveline AMOURSKY

Éditions des Syrtes, Paris, 2010, 370 pages, 22 €. □

À l'occasion de l'année TOLSTOÏ, célébrant le centenaire de la disparition de cet illustre écrivain, les éditions des Syrtes ont réalisé un travail intéressant en publiant quatre ouvrages en un seul volume, traitant d'un unique problème : la sexualité. Comme l'affirme Michel AUCOUTURIER, dans sa préface, il s'agit d'une affaire de famille. Choquée en copiant le manuscrit de son mari, Sofia TOLSTOÏ lui répondra quelques années plus tard en écrivant *À qui la faute ?* Leur fils Léon contredira les thèses de son père dans *Le prélude de Chopin*.

La sonate à KRETZER est une œuvre originale qui, dès sa parution, a provoqué de vives controverses. Dans une lettre privée du 15 février 1890, TCHÉKHOV affirme : « TOLSTOÏ traite de ce qu'il ne connaît pas et que, par entêtement, il ne veut pas comprendre. » Le personnage central, POZDNYCHEV, jugé irresponsable du meurtre de sa femme, critique violemment les femmes, leurs rôles dans la société, mais aussi la médecine, rendue responsable des maux du monde civilisé de la fin du XIX^e siècle.

L'évocation du problème fondamental de la sexualité à travers une très belle œuvre, franche mais excessive, a provoqué un large débat, en Russie et dans le monde. C'est pourquoi l'auteur a rajouté une « Postface » dans laquelle il explicite sa position : seule la chasteté peut sauver le mariage qui transforme, par les relations sexuelles, les conjoints en objets sexuels. Il justifie cette position par une exégèse particulière de l'évangile de saint Matthieu, en particulier : « Si telle est la condition de l'homme avec sa femme, il vaut mieux ne pas se marier »¹. L'Église a contesté cette interpré-

1. Matthieu 19,10 ; cf. Matthieu 5,28 ; 19,11-12.

tation qui remet en cause le sacrement du mariage. Ajoutons enfin que cette œuvre fait l'objet d'une nouvelle traduction en français.

Sofia TOLSTOÏ ne pouvait rester indifférente à cette œuvre. Dans son Journal intime, elle écrit : « Je ne sais pas comment ni pourquoi on a rapproché *La sonate à KREUTZER* de notre vie conjugale mais c'est un fait. Et tous, depuis le tsar jusqu'au frère de L.N. et à son meilleur ami, DIAKOV, m'ont plainte. Du reste, pourquoi chercher des tiers ? J'ai senti moi-même, en mon cœur, que ce récit me visait, qu'il me portait une blessure directe, me rabaissait aux yeux du monde entier et détruisait les restes de notre amour mutuel. » Contrairement à l'œuvre de son mari qui a su dépersonnaliser une œuvre afin d'atteindre une expérience générale, Sofia TOLSTOÏ personnalise le débat et caricature son mari tel qui se montre à partir de 1880. Elle lui reproche de ne s'intéresser qu'à son corps, délaissant ainsi une véritable relation intellectuelle et spirituelle.

Le deuxième roman, *Romance sans paroles*, s'inscrit dans le même registre. En février 1895, elle perd son dernier enfant, âgé de sept ans, et sombre dans une profonde dépression. Seule la musique peut la reconforter, en s'incarnant sous le visage de Sergueï TANEÏEV (1856-1915). Elle admire le compositeur et le pianiste. Il passe plusieurs étés à Iasnaïa Poliana. À Moscou, Sofia TOLSTOÏ assiste à ses concerts et recherche sa compagnie. Cette attitude provoquera une forte réaction de son mari et un sentiment de culpabilité chez elle. Ce texte était jusqu'à présent inédit.

En 1894, Léon TOLSTOÏ fils s'opposera à son père dans une nouvelle intitulée *Le prélude à CHOPIN*. La chasteté absolue, prônée par son père, ne peut qu'engendrer la disparition de l'humanité. C'est pourquoi il développe les avantages d'un mariage précoce qui permet d'échapper à la dépravation sexuelle.

Saluons l'énorme travail accompli par les éditions des Syrtes. S'il est vrai que sur le plan littéraire, l'œuvre de Léon TOLSTOÏ surpasse largement celles de sa femme et de son fils, les thèses qu'il défend sont difficilement acceptables : il y a une énorme différence entre l'homme et l'écrivain.

Pierre GENTELLE
7 juillet 1933 – 4 octobre 2010

Françoise MOREUX, notre Présidente m'a demandé d'écrire quelques lignes sur Pierre GENTELLE disparu en octobre dernier, sans que personne ne s'y attende. S'il y a quelqu'un qui ne connaît pas au juste son parcours universitaire ni celui qu'il effectua au CNRS, à l'EHESS ou dans d'autres lieux prestigieux, ni la liste complète de ses nombreuses publications, c'est bien moi. Mais j'ai eu malgré tout l'occasion de me faire une petite idée sur le personnage.

Sa formation de géographe avait fait de lui un homme de terrain où petit à petit son regard l'avait porté vers des horizons différents tel que l'archéologie, l'histoire, l'anthropologie, l'économie, la sociologie. Son esprit curieux l'avait aussi conduit en Chine en 1958 où il allait passer toute une année, en tant qu'étudiant. Il connaissait bien ce pays, ainsi que sa langue. Plus tard on le compta parmi nos sinologues. Cette aptitude à s'intéresser à tant de domaines était pour lui tout ce qu'il y avait de plus évident : il pouvait ainsi « entrouvrir des portes »¹ à la réflexion et « analyser les éléments qui se combinaient en configurations changeantes. » C'est donc avec beaucoup d'aisance et même avec pertinence et brio qu'il participait volontiers à des débats².

Le titre qu'il a donné à l'une des conférences qu'il est venu faire dans nos salons : « *Les Chinois à la nage dans la modernité ou de quoi se mêle un géographe à la curiosité non édifiante* » nous révèle que non seulement il était polyvalent mais également modeste car il ne se prenait pas au sérieux. Certains diront de lui qu'il avait eu une « multitude de vies » et pour reprendre une expression de MALRAUX citée par lui-même et que je reprends ici : « l'homme n'est pas ce qu'il fait, il est ce qu'il cache. » Parfois, on pouvait dire de lui qu'il était effectivement insaisissable, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une très grande souplesse de caractère et d'être fort sympathique.

-
1. Tous les passages entre-guillemets sont extraits du script de la conférence « *Les Chinois à la nage dans la modernité ou de quoi se mêle un géographe à la curiosité non édifiante* » (cf. le Bulletin d'avril 2004 de l'Association) ou encore de la nécrologie de Pierre GENTELLE réalisée par Alain ROUX et Christian LAMOUREUX que l'on peut trouver en ligne sur les sites de l'AFEC, du CECMC et du Réseau Asie.
 2. Le 9 octobre 2006, s'était tenue dans nos salons une discussion informelle entre les membres du groupe d'étude prospective sur l'Asie (Asie 21-Futiribles). Pierre GENTELLE en faisait partie. Il avait été très actif au cours du débat, avec un esprit de partage et d'alacrité.

Pierre était un homme de conviction combative : on a dit de lui qu'il fallait « percevoir derrière ses variations et sa mobilité la quête impatiente d'une géographie conquérante, prenant appui sur les technologies les plus en pointe. » À aller toujours de l'avant tout en prenant des chemins de traverse, il n'était pas prévu qu'il nous quitte si vite. Il n'avait pas encore épuisé toutes les ressources de son esprit libre et si diversement éclairé.

Catherine MEUWESE

Comme des dizaines de chercheurs, universitaires, étudiants, venus chercher au centre d'Études en Documentation sur l'URSS, la Chine et l'Europe de l'Est de la Documentation française les informations puisées à des centaines de sources originales, Pierre GENTELLE a fréquenté assidûment ce lieu.

Gai, communicatif, dynamique, il nous faisait également profiter de son savoir car il avait l'occasion de puiser *in situ*, grâce à de nombreux voyages d'études, des informations de première source qu'il pouvait contrôler et nous dispenser en retour avec générosité.

Chine, Asie centrale, Afghanistan, son domaine était sans limite, ce qui nous permettait à notre tour de sentir grâce à de longues conversations où intuitions et hypothèses se croisaient les réalités encore fuyantes de ces zones lointaines.

Il eut l'occasion de participer au mensuel économique du CEDUCEE, le *Courrier des Pays de l'Est* qui alimentaient les réflexions de nombreux spécialistes publics et privés appelés à approcher avec lucidité l'archipel communiste lointain et opaque.

Pierre GENTELLE était le modèle du savant joyeux et généreux.

Françoise BARRY

Gérard TROUPEAU

25 octobre 1927 – 15 décembre 2010

Gérard TROUPEAU est un ancien élève des Langues 'O : diplôme d'amharique en 1949 et diplôme d'arabe oriental en 1950. Après avoir obtenu l'agrégation d'arabe, il devint professeur d'arabe à l'INALCO de 1961 à 1990. Professeur des Universités, il fut aussi Directeur d'études à l' cole pratique des hautes études, en philologie arabe (IV^e section).

C'était un membre fidèle de notre association, élu actif au Conseil d'administration pendant de nombreuses années et lecteur attentif de notre revue. Ayant pris sa retraite à Tours, il participait encore à nos assemblées générales.

Connu des orientalistes comme spécialiste de philologie arabe, il consacra une grande partie de ses travaux au christianisme arabe. Ce coup de foudre pour l'Orient chrétien remonte à sa jeunesse, comme il le racontait : «   la fin de mes études secondaires au Lycée Condorcet, j'eus la chance d'avoir un professeur d'instruction religieuse passionné de liturgie, qui initia ses élèves aux liturgies orientales en les faisant assister à une messe célébrée en l' glise Saint- phrem des Syriens catholiques à Paris. Ce fut pour moi une véritable révélation, pour ne pas dire une illumination et le Recteur, Monseigneur KHOURIS-SARKIS ayant accepté de m'initier à l'arabe et au syriaque, je devins son diacre ».

Une partie importante de ses recherches concerne le christianisme arabe du Moyen  ge. Il a ainsi supervisé l'édition du catalogue des manuscrits arabes chrétiens de la Bibliothèque nationale : *Catalogue des manuscrits arabes chrétiens de la Bibliothèque nationale*, Tome 1, Paris, 1972 ; Tome 2, Paris, 1974 et publié en 1995 : * tudes sur le christianisme arabe au Moyen  ge*, Variorum.

Lors de la visite historique du roi FAYÇAL d'Arabie saoudite à Paris, en 1967, à l'invitation du Général DE GAULLE, il fut choisi comme interprète.  l ve de Louis MASSIGNON, il s'impliqua dans le dialogue des cultures, en particulier dans le Centre d'accueil des étudiants du Proche Orient, installé à Paris. Il contribua aussi à l'ouvrage collectif, *Louis MASSIGNON et le dialogue des cultures*, Le Cerf, Paris, 1996.

En notre nom à tous, nous présentons à son épouse, Geneviève, à ses enfants et à ses petits-enfants, nos sincères condoléances.

Jacques DARS
1941 – 28 décembre 2010

Ce ne sont pas tous les sinologues et directeurs de recherche au CNRS qui, lors de leur disparition, ont droit aux hommages de notre Ministre de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, Valérie PÉCRESSÉ.

Jacques DARS est l'un de ceux-là.

Valérie PÉCRESSÉ dans la note ministérielle du 5 janvier dernier rappelle tout d'abord qu'il était l'auteur d'une thèse magistrale sur la marine chinoise et plus loin le qualifie d'un titre le plus beau qui soit à mes yeux de « passeur entre les siècles et les cultures ». Tout le monde a en mémoire son œuvre colossale de traduction d'*Au Bord de l'eau*, roman chinois du XIV^e siècle, auquel il a su rendre la truculence de l'original en employant en français le vocabulaire médiéval. Servi par un savoir incommensurable de la culture chinoise, il était un orfèvre de la traduction.

À ma connaissance, il n'a enseigné qu'une seule année comme maître de conférences tout au début de sa carrière sinologique. Il traitait son sujet à fond et à l'époque où nous ne disposions pas de l'informatique, il était devenu le roi de la très petite fiche (d'après Georges MÉTAILLÉ, ancien élève des Langues 'O qui avait été impressionné par ce détail). Toutes les données, il les accumulait ainsi pour décharger un peu son cerveau tant sollicité par la tâche qu'il s'était fixée : être à l'image des lettrés chinois... de préférence taoïstes, indépendants et vagabonds comme le souligne André WELTER.

La librairie Le Phénix compte certainement une étagère entière de ses œuvres qui reflètent toutes sa personne : subtilité, rigueur, pertinence, érudition, goût certain pour l'esthétisme et humilité. Il n'a été que pendant trois mois mon professeur. Quand j'ai dû quitter son cours parce que j'avais trouvé un « job », j'en étais désolée. Non, ce n'était pas parce que vos cours n'étaient pas bien que je les ai quittés, Monsieur DARS !

Nous pensons tous à sa famille et à son épouse Sarah qu'il qualifiait de « multiple et unique. »

Catherine MEUWESE

Bulletin d'adhésion à l'Association des anciens élèves et amis des langues orientales



Nom usuel :

Nom de naissance :

Prénom :

Adresse :

Code postal :

Ville :

Téléphone :

Télécopie :

Courriel :

@

Adhère à l'Association en qualité de : ami ancien élève étudiant

Langue(s) étudiée(s) :

Verse pour l'année 2011 une cotisation :

• Étudiant (< 26 ans)	6 €
• Membre actif	12 €
• Membre souscripteur	25 €
• Membre bienfaiteur	100 €
• S'abonne à la revue (France)	20 €
(Étranger)	30 €

Soit un total de

€

payé par chèque à l'ordre de : **Association des Anciens Élèves et Amis des
Langues Orientales**



Orients

Le Bulletin

Association des anciens élèves et amis des langues orientales

Rédaction

2 rue de Lille 75007 Paris

Tél. 01 70 23 25 69

yohanan.lambert@inalco.fr

Les manuscrits, les ouvrages pour compte-rendu
et les exemplaires d'échange doivent être adressés
à la Rédaction

Abonnements

À souscrire auprès de l'Association

Par année civile : 20 € (France) 30 € (étranger)

Vente au numéro : 10 €

Note aux auteurs

Les articles publiés par Orients sont des textes originaux ; l'auteur s'engage à conserver au Bulletin l'exclusivité de son texte jusqu'à notification de son acceptation ou de son refus, et ensuite jusqu'à sa publication en cas d'acceptation.

Les articles proposés sont à adresser à la Rédaction sous forme de fichier informatique sous logiciel Word.

Instructions pour les articles en français

Les mots ou expressions isolés dans une langue étrangère s'écrivent en italiques mais les citations sont entre guillemets, sans italiques. On emploie exclusivement les guillemets « typographiques ». Les lettres capitales sont accentuées s'il y a lieu. Les siècles s'écrivent en chiffres romains, en petites capitales. Les noms des religions et des membres des groupes religieux s'écrivent sans majuscule.

Références bibliographiques

On se conformera scrupuleusement aux indications suivantes : noms d'auteurs en petites capitales, précédés des initiales de leur(s) prénom(s) ; s'il y a plusieurs auteurs, leurs noms sont séparés par des virgules. Les titres des livres sont en italiques, les titres d'articles en romains entre guillemets.